

MADELEINE SECRETAN

# **DEPART**

## **POUR L'AMERIQUE**



ÉDITIONS ENÉBÉ VEVEY

DU MÊME AUTEUR :

# BILLY

*la merveilleuse aventure d'un enfant perdu*



## ECHOS DE LA PRESSE :

Emouvante et pourtant pleine de gaieté, l'histoire de Billy plaira aux jeunes lecteurs de son âge. Il faut louer l'auteur d'avoir su accorder une suite d'épisodes captivants avec les réflexions sérieuses qui, plus souvent qu'on ne le pense, occupent l'esprit de nos grands enfants.

*Tribune de Genève.*

Comment Billy prend conscience qu'il n'a pas de parents, comment il part à l'aventure, comment il connaîtra la vie de château à laquelle rêve chacun de nous depuis sa naissance, voilà qui nous est conté avec habileté et un sens délicat de la psychologie enfantine.

*Gazette de Lausanne.*

Il y a dans la trame du récit un message de foi et d'amour qui atteint d'autant mieux le lecteur que le ton n'est jamais prêchard.

*Mission.*

Editions Enebé, Vevey (Suisse)



DÉPART POUR L'AMÉRIQUE

MADELEINE SECRETAN

Départ  
pour  
l'Amérique

Illustrations d'Eugène Perrenoud



COLLECTION  
DE LA PETITE SOURCE

ÉDITIONS ENEBÉ  
52, Bd d'Ancangier  
Vevey (Suisse)



Copyright 1955 by Editions Enebé  
à Vevey (Suisse)

## CHAPITRE PREMIER

### CATASTROPHE AÉRIENNE

— Mademoiselle Clairvaux ! Voilà déjà deux fois que je vous appelle. Vous paraissez peu attentive aujourd'hui.

Nicolette sursaute.

C'est à elle que l'on adresse ce reproche ? Confuse, elle rougit et tourne vers son professeur un visage étonné.

Vraiment ! On l'a appelée ? Elle n'a rien entendu... Elle était si loin, si loin...

Il lui semble descendre des nuages étincelants de son imagination, baignant dans de beaux rêves et de douces perspectives et se trouver brutalement posée dans la salle d'école, sur son banc étroit et dur.

Le professeur la regarde avec une expression de mécontentement : sa meilleure élève, toujours si attentive... que lui arrive-t-il ? Si sa mine florissante n'enlevait tout doute sur l'état de santé de l'écolière, il serait près de croire qu'elle est souffrante, tellement il est peu habitué à la voir si distraite.

Tous les regards sont sur elle ; trente-quatre paires d'yeux, les uns moqueurs, les autres étonnés.



— Pouvez-vous m'expliquer ce problème ? poursuit M. Dauville.

Nicole ignore de quel problème il s'agit ! Elle a complètement perdu le fil de la leçon car, depuis de longues minutes, elle est bien ailleurs que dans sa classe.

Heureusement, le timbre de la sonnette libératrice retentit dans les corridors du collège. Nicole pousse un soupir de soulagement et le professeur conclut :

— Nous continuerons demain. Mademoiselle Clairvaux, voici douze divisions que vous ferez à la maison pour vous apprendre à mieux suivre en classe !

— Oui Monsieur, répond la jeune fille un peu déconcertée, mais avec un large sourire sur les lèvres.

Vraiment, la punition n'arrive pas à tarir le flot de joie qui bouillonne dans son cœur et le fait battre à coups précipités.

Car c'est fête pour Nicolette !

Comment rester tranquille dans une salle d'école lorsque l'on sait que son père se rapproche à chaque instant de la maison, qu'il a quitté hier l'Amérique et survolé l'Océan, qu'aujourd'hui il était à Paris, qu'en ce moment il est dans l'Orient-Express, roulant à vive allure du côté de la Suisse, que dans peu de temps il sera là et qu'on pourra l'embrasser sur les deux joues.

Non, décidément ! C'est impossible de suivre une leçon d'algèbre et de résoudre des problèmes difficiles en ayant de telles perspectives devant les yeux.

Sans bruit, d'un pas rapide, la jeune fille quitte les lieux. Au vestiaire, elle est rejointe par son amie, Monique Volkart qui, la prenant au collet et la secouant énergiquement, l'apostrophe :



— Nicolette, quelle idée ! Pourquoi n'as-tu pas dit au « prof » que ton père arrivait aujourd'hui ? Il ne t'aurait pas punie s'il avait su cela.

— Tu penses ! Comme si l'arrivée de mon père l'intéressait. D'ailleurs, je m'en moque : douze divisions ! c'est vite fait ! Papa m'aidera ! Hourra ! Au revoir, à demain...

Et Nicolette, plus légère qu'un oiseau, s'esquive lestement dans les corridors du collège, bouscule un peu pour se frayer un passage et arrive une des premières dans le préau. Elle ne prête aucune attention aux groupes d'enfants jouant dans la cour. Elle n'a qu'un but ; arriver à la pension avant que sa mère aille à la gare pour attendre le voyageur venant d'Amérique.

Que le trajet est long aujourd'hui !

Elle allonge ses jambes, fait de grands pas. Elle est rouge... essoufflée... et n'est encore qu'à mi-chemin. Pour comble de malheur, voilà les barrières qui se baissent au passage à niveau, juste au moment où elle veut le franchir : cela l'exaspère ! A treize ans, on ne connaît pas encore beaucoup la patience !

Malgré son envie de courir, elle doit attendre bien sagement qu'un train de marchandises ait fini de passer. Il semble être sans fin, cet interminable convoi ! Il vaudrait la peine d'en compter les wagons, mais Nicole a la tête ailleurs. Elle n'attend que l'instant suprême où elle pourra reprendre sa course et rattraper le temps perdu, en hâtant le pas.

La fillette pense à Yves, son petit frère de cinq ans. Lui aussi doit trépigner d'impatience, le nez collé à la



vitre de sa fenêtre, guettant sûrement l'arrivée de sa sœur, et naturellement qu'il a déjà mis manteau et bonnet afin de ne pas retarder le départ pour la gare.

Et sa mère... Comme elle doit se réjouir !

Dans son imagination, elle la voit, mettant de l'ordre partout et ornant de fleurs les deux modestes chambres de pension dans lesquelles la famille Clairvaux est venue s'installer en attendant que le père revienne de l'étranger. En effet, c'est là que depuis plus d'un mois vivent la jeune mère et les deux enfants.

La jolie petite villa où Nicole et Yves sont nés, où ils ont toujours vécu, où ils ont joué, ri et pleuré, la chère maison que l'on a baptisée « Le Nénuphar », parce qu'il y a dans le jardin une pièce d'eau avec des nénuphars et des poissons, elle a été louée... louée à des étrangers !

Nicolette a bien cru que son cœur allait se briser lorsqu'elle a appris qu'il fallait quitter leur maison pour aller demeurer dans une pension et que des gens qu'elle ne connaissait pas habiteraient les lieux qui lui étaient chers ; il lui a semblé qu'on la dépouillait d'une partie d'elle-même !

Mais, en même temps, un nouvel horizon, immense et lumineux, s'est ouvert à ses yeux ; un mois seulement dans une pension de famille, puis ce serait le retour du père venant les chercher pour les conduire en Amérique !

Aussi, son chagrin s'est vite dissipé, chassé par la magnifique perspective du voyage et par l'impatience de voir de nouvelles contrées.

Depuis une année, M. Clairvaux était aux U. S. A.,



étant parti seul, sur l'invitation d'un parent éloigné, possédant là-bas une industrie florissante. Celui-ci, devenant âgé, cherchait un successeur capable et sérieux pour diriger son entreprise. C'est pourquoi il avait proposé au père de Nicole de venir pour un an dans ses usines, s'initier aux responsabilités de chef d'entreprise. Ce laps de temps écoulé, si la situation offerte convenait, il avait été entendu que M. Clairvaux reviendrait en Suisse pour chercher sa femme et ses deux enfants, afin de s'établir définitivement auprès de son vieil oncle et de prendre la direction des usines.

Tout avait marché à souhait. Les lettres du chef de famille disaient combien il était enchanté de ses nouvelles occupations, qui le changeaient beaucoup de la vie routinière qu'il avait eue jusque-là.

Et cette longue année de séparation a passé, plus rapidement qu'on ne l'avait cru tout d'abord ; l'heureux jour du revoir est arrivé ! Est-ce possible ?

Tout en songeant, Nicole arrive devant la grille du «Petit Manoir» ; c'est une vieille construction, aux murs épais et solides, une ancienne maison de maîtres bien assise au milieu d'un grand jardin. Elle a été transformée en une agréable pension de famille, tranquille et accueillante où Mme Clairvaux a été heureuse de venir se réfugier pour terminer ses préparatifs de départ.

D'habitude, la jeune fille a une caresse pour Nido, le beau chien berger qui garde fidèlement le logis. Mais aujourd'hui, indifférente, elle passe devant lui sans même un geste d'amitié ; déçu, il la regarde, l'œil triste et étonné.





*Pourquoi Mme Clairvaux ne bouge-t-elle pas ?*

En quelques instants, elle est à la porte de la chambre de sa mère. Elle frappe légèrement et entre en coup de vent sans attendre la réponse, en s'écriant :

— Me voici ! Etes-vous prêts ? Allons vite...

Pourquoi Mme Clairvaux ne bouge-t-elle pas ?

Elle est assise dans un fauteuil, la main sur les yeux, un journal posé sur ses genoux.

Comme tout est silencieux !

Dort-elle ?

Et Yvon, pourquoi n'est-il pas là ?



Nicolette s'arrête, stupéfaite; elle murmure, hésitante :

— Mais... maman... il faut se hâter; nous allons arriver en retard à la gare ! Où est Yves ?

Un silence glacial lui répond; Mme Clairvaux ne bouge pas, Yves ne paraît pas.

Nicole se trouble, s'exaspère, s'approche de sa mère en lui secouant le bras et s'exclame d'une voix impatientée :

— Maman, maman... Tu m'entends ? Viens donc, je t'en prie, c'est l'heure !

Mme Clairvaux sursaute, comme si elle sortait d'un long sommeil, elle enlève la main cachant sa figure et Nicole épouvantée voit devant elle un visage livide, ravagé par la souffrance, des yeux pleins d'angoisse, démesurément agrandis par la détresse.

La jeune fille pâlit elle aussi, et, interdite, s'écrie :

— Tu es malade, maman ? Il faut aller au lit... J'irai seule à la gare...

La jeune femme secoue la tête désespérément et d'une main tremblante, elle tend à sa fille le journal posé sur ses genoux en montrant du doigt un article écrit en gros caractères.

L'enfant lit silencieusement :

## DERNIÈRE HEURE

### CATASTROPHE AÉRIENNE

33 morts

Et Nicole ne va pas plus loin; elle laisse tomber le journal à terre et s'effondre elle-même sur le plancher.



Elle comprend tout, oui tout.

Il n'est plus nécessaire d'aller à la gare accueillir le père bien-aimé; il ne sera pas là ! Il ne descendra pas du train... et on ne pourra pas se blottir dans ses bras et l'embrasser sur les deux joues.

Fini le bonheur, finie la joie...

Tout cela s'est enfui en un instant !

Ce simple petit article de journal : « Catastrophe aérienne » a suffi pour bouleverser la vie d'une famille heureuse qui attendait avec impatience le retour du chef affectionné.

Le visage de Mme Clairvaux dit trop bien la vérité : il n'est pas besoin de paroles pour exprimer ce qui s'est passé.

Mais, est-ce bien vrai ?

Il y a peut-être erreur !

M. Clairvaux aura pris un autre avion... Ou bien encore sera-t-il un rescapé de la catastrophe.

Non, ce n'est pas possible que tout espoir soit perdu !

Il faut quand même aller à la gare... Papa sera là !

Il le faut !

On ne peut continuer plus longtemps à croire ce mauvais rêve et maman doit reprendre sa belle figure illuminée de joie.

Et Nicolette, voulant chasser l'affreux cauchemar qui, un instant, a envahi son cœur, se lève et s'écrie :

— Je t'assure que papa n'a pas pris cet avion !

— Pauvre enfant, sanglote sa mère, si seulement c'était vrai; mais toutes les indications sont précises. C'est bien celui sur lequel ton père s'est embarqué. D'ailleurs, j'étais déjà en soucis depuis hier; je ne te



l'ai pas dit. Il était entendu que papa me télégraphierait dès son arrivée à Paris, mais hier soir j'ai attendu en vain... Tout me confirme l'affreuse réalité.

— Oh ! maman, c'est impossible, gémit l'enfant. C'est impossible... Je ne veux pas le croire ! Il n'est pas mort ; il est seulement blessé... Dans quelques jours il sera là.

— L'article dit qu'il n'y a aucun survivant, répond laconiquement Mme Clairvaux d'une voix creuse et sans vie.

Alors, Nicole enfouit désespérément sa tête sur les genoux de sa mère et pleure, pleure éperdument.

Longtemps elle reste ainsi, sans mouvement. Que lui importent le temps, les heures... Tout lui est profondément indifférent.

Mme Clairvaux caresse lentement la tête bouclée posée sur ses genoux. Des larmes bienfaisantes coulent maintenant sur son visage ravagé ; elles tombent sur les cheveux de l'enfant prostrée, dont le cœur labouré est agité par une grande tempête qui secoue tout son être ; une révolte sourde gronde, gronde toujours davantage.

N'y tenant plus, Nicole explose, en regardant sa mère d'un air farouche :

— Pourquoi Dieu a-t-il permis une chose pareille ? A quoi sert de Le prier ? Tous les soirs, je lui ai demandé de garder papa... Il ne m'a pas exaucée !

— Ne parle pas ainsi, je t'en prie... répond la jeune femme tristement. Ecoute plutôt ce verset :

Et doucement Mme Clairvaux articule :

— « Quand les montagnes s'effondreraient, quand



les collines chancelleraient, mon amour ne s'éloignera point de toi... »<sup>1</sup>

— Répète encore une fois, maman, s'écrie Nicolette comme un naufragé qui a besoin d'une bouée de secours pour ne pas sombrer.

Et plus lentement et plus doucement sa mère redit la citation.

Puis elle ajoute :

— Mon enfant chérie, l'amour de ton Père Céleste te reste ; n'est-ce pas le principal ? Il prendra soin de toi. Et tes prières, Il les a exaucées ; Il a donné à ton père mieux que ce que tu lui as demandé ; ainsi tu n'as aucune raison pour douter et te révolter.

La fillette regarde le beau visage de sa mère qui, malgré la souffrance, est empreint d'une sublime sérénité et, confuse, elle baisse la tête humblement ; puis d'un élan, elle se jette au cou de Mme Clairvaux en s'écriant :

— Maman, maman... je tâcherai de remplacer un peu papa ! Et j'oubliais Yves ; où est-il ?

— Va le chercher. Je l'ai confié à Ruth, la nouvelle femme de chambre de la pension. Elle m'a promis de le distraire de son chagrin. Je préférerais l'éloigner un moment pour qu'il ne nous vît pas pleurer.

La jeune fille descend lentement l'escalier, le cœur lourd, le pas pesant. Quand elle le montait, une heure auparavant, qu'elle était légère ! Mais tout a changé.. Son ciel s'est obscurci et il lui semble que plus jamais elle ne pourra être heureuse.

<sup>1</sup> Esaïe 54 : 10.

Elle ouvre la porte de la salle à manger et un joyeux spectacle s'offre à ses yeux. Yvon pousse des cris de joie en faisant des cabrioles sur le tapis devant un public composé de vieilles dames de la pension qui l'admirent et l'acclament pour ses prouesses.

Cela lui plaît énormément, et il exulte. Aussi, c'est à regret qu'il dit au revoir à la société qui l'entoure pour suivre sa sœur et rejoindre sa mère.

En montant l'escalier, il dit gaiement :

— Tu sais Nicolette, maman m'a dit que papa était parti pour faire un long voyage... si loin... qu'il est allé jusqu'au ciel ! Et là-haut, c'est tellement beau ! Il ne voudra plus revenir... C'est dommage, j'aurais bien aimé aller avec lui.



## CHAPITRE II

### TRISTES PERSPECTIVES

Plusieurs jours ont passé depuis la fatale journée. Il n'est plus question de partir pour l'Amérique.

Impossible aussi de retourner au « Nénuphar » ; la maison a été louée pour un long terme et d'ailleurs, les ressources sont modestes, plus modestes que jamais : il faut se restreindre.

Mme Clairvaux entrevoit la nécessité de prendre une occupation pour subvenir aux besoins de sa petite famille.

Mais que deviendront Yves et Nicole pendant ce temps ? Un frisson glace la jeune mère en y pensant.

Faudra-t-il se résoudre à la séparation ? Une douleur lancinante lui monte au cœur lorsqu'elle y songe...

Assise à sa table de travail, elle attend le retour de Nicolette qui ne va pas tarder à rentrer de l'école. Là-voici, elle a reconnu son pas.

En ouvrant la porte, la fillette s'écrie :

— Bonjour maman ! as-tu vu la belle neige ?

Non, Mme Clairvaux n'a pas encore remarqué que de gros flocons tombent bien régulièrement et bien silencieusement sur le sol. En peu de temps le décor a changé et tout est devenu blanc et lumineux.

Trop absorbée par ses soucis, la mère de la jeune fille n'a encore rien observé de tout cela.

Indifférente, elle répond :

— Ah ! oui. Il neige ; nous serons bientôt en décembre. L'hiver est précoce cette année.

— C'est épatant, s'enthousiasme Nicolette. J'irai me luger avec Yvon ; il y aura sûrement beaucoup de neige à Noël...

Puis, elle s'arrête, interdite...

Noël, le beau Noël sera triste cette année !

Et un sanglot lui monte à la gorge.

Jusqu'alors, elle n'avait jamais songé que l'on pouvait être triste à Noël ; c'était un jour de joie, de lumière, de cadeaux, de paix, de bonbons, de friandises et elle croyait qu'il en était de même pour tous les enfants.

Ce n'était donc pas vrai ?

Il y avait des Noëls sans joie, sans papa, sans argent ?

Une détresse infinie envahit tout son être et elle sursaute en entendant la voix de sa mère qui l'arrache à ses réflexions en lui disant :

— Nicole, j'ai reçu une lettre d'oncle Arthur.

La fillette fait une grimace et questionne avec mépris :

— Il t'envoie ses condoléances ?

— Sa lettre est très aimable et il m'offre de s'occuper de toi jusqu'au moment où tu auras fini tes études. J'attendais que tu rentres pour lui répondre.

— J'espère bien que tu lui diras un « non » catégorique ! s'écrie vivement la fillette. Je ne l'aime pas du tout... toi non plus, d'ailleurs.



— Nicole, sois raisonnable ! Je ne t'ai jamais dit que je n'aimais pas ton oncle ; il est peu sympathique, c'est vrai. Mais sa proposition généreuse me prouve qu'il a des sentiments meilleurs que je ne le supposais.



— Nicole, j'ai reçu une lettre d'oncle Arthur.

Puis, avec un doux regard vers sa fille, elle reprend :

— Ma petite Nicole, il faut bien que nous nous séparions. Je suis obligée d'aller travailler ! Nous sommes maintenant sans ressources ; papa devait m'apporter de l'argent. Je suis allée hier à l'agence de ren-



seignements qui n'a pu que me confirmer l'horrible catastrophe. Plus un seul survivant : tout est perdu et notre situation est tragique. J'espère trouver une place de gouvernante ou de secrétaire. Je placerai Yvon dans une pension pour enfants, ici, sur place, afin de le voir souvent. Il est trop jeune pour que je l'éloigne. Quant à toi, c'est différent, tu es une grande fille... D'ailleurs, nous nous écrirons, nous nous téléphonerons et souvent nous nous verrons. Ta cousine Josée a le même âge que toi, elle sera une amie. Vous vous entendrez bien toutes deux, tu verras ! C'est très joli chez oncle Arthur, il possède une ravissante propriété, il est dans l'aisance...

Malgré ces paroles engageantes, la voix de Mme Clairvaux trahit une émotion prouvant qu'elle n'est pas très convaincue de ce qu'elle affirme. Il semble plutôt qu'elle cherche à se persuader elle-même de ce qu'elle dit.

Nicolette s'en aperçoit et soupire :

— Pauvre mamy chérie, tu iras travailler ! Oh ! que j'ai hâte d'être grande pour pouvoir t'aider ! Ne pourrais-je pas aller ailleurs que chez oncle Arthur ? Il est riche, je le sais, et c'est joli chez lui, mais il est dur et froid, il me glace... Et tante Lorrie n'est pas à la maison.

— Non, en effet, ma sœur est dans un sanatorium, à la montagne pour tout l'hiver. Josée est bien seule sans sa maman.

— Et moi ! proteste énergiquement Nicole. Je n'ai plus de père et il faudra encore me séparer de toi...

Et sanglotant, la fillette s'accroche désespérément au cou de sa mère en s'écriant :



— Je ne veux pas aller chez oncle Arthur ; je le déteste, oui, je le déteste !

— Je croyais que tu aimais beaucoup ta cousine. Elle se réjouit tellement que tu ailles vivre chez elle, reprend doucement Mme Clairvaux, cherchant à apaiser le tumulte qui gronde dans le cœur de sa fille.

— Oh ! oui, Josée... je l'aime ; mais, si tante Lorrie n'est pas là...

La jeune fille n'achève pas sa phrase. Un coup frappé à la porte qui s'entrebâille, une tête qui apparaît l'arrêtent et la redressent.

— Mme Clairvaux, on vous demande au téléphone... s'écrie l'apparition, tandis que la porte se referme.

La jeune femme se précipite hors de la chambre pendant que Nicolette, toute à son chagrin, s'enfouit dans un fauteuil et pleure en marmottant toujours la même phrase :

— Non, je ne veux pas aller chez oncle Arthur ! Non, je ne veux pas aller chez oncle Arthur !

Elle est encore là, prostrée, lorsque sa mère revient en s'exclamant :

— C'est justement tante Lorrie qui téléphonait ! Ton oncle l'a informée de la proposition qu'il m'a faite. Elle en est enchantée et se réjouit tellement que tu sois auprès de ta cousine. Elle m'a dit entre autres : « Tu ne peux croire le soulagement que j'éprouve à la pensée que Nicole viendra chez nous et que Josée ne sera plus seule. Nicole est si douce, si raisonnable, ce sera un vrai modèle pour ma fille. Je guérirai plus facilement, j'en suis sûre, en sachant cela. »

En entendant Mme Clairvaux, la jeune fille, confuse,



n'ose lever la tête. Elle, douce, raisonnable !... Si tante Lorrie l'avait vue, tout à l'heure, elle aurait bien déchanté !

Aussi, dans un élan généreux, remplie de remords, elle s'exclame :

— Eh ! bien, oui, j'irai ! si cela fait plaisir à tante Lorrie et l'aide à se guérir.

Pour tranquilliser sa mère, elle ajoute :

— Tu sais, mammy, je me plairai sûrement à « La Ferme ». Tu viendras me voir et nous passerons de beaux dimanches ensemble.

Cependant, le soir de ce même jour, dans son lit, Nicolette, cachée dans ses couvertures, pleure doucement, afin qu'on ne l'entende pas.

C'est bientôt le départ et bientôt aussi, elle ira se coucher le soir sans un baiser de sa mère, sans une caresse d'Yvon...

Mais, tandis que son cœur meurtri lui fait mal, bien mal, tandis qu'en s'endormant elle revoit devant elle le visage de ses parents, de son petit frère, elle entend comme une douce musique céleste lui redire ces paroles : « Quand les montagnes s'effondreraient, quand les collines chancelleraient, mon amour ne s'éloignera point de toi... »

Et apaisée, elle s'endort dans l'oubli de ses chagrins et dans un sommeil réparateur.



### CHAPITRE III

#### A « LA FERME »

Comme tout a changé... et rapidement !

Depuis deux jours, Nicole est à « La Ferme », spacieuse propriété, entourée de grands vergers et de prairies. C'est une superbe métairie appartenant à son oncle, Arthur Bonvard, grand agriculteur, bien connu dans toute la région.

D'un côté de la route, une maison de maîtres s'étale entourée de pelouses, tandis que de l'autre côté les granges, les étables, les écuries s'alignent dans un ordre et une propreté parfaits. Tout respire l'abondance et le bien-être.

Cependant, maintenant c'est l'hiver... La terre se repose, ayant revêtu son vêtement blanc, féerique et immaculé.

Nicolette, assise à sa table de travail, dans sa jolie petite chambre, écrit à sa mère. Elle va lui raconter tout au long les mille détails de ces deux premières journées passées à « La Ferme ». Tout intéressera Mme Clairvaux : son arrivée à l'école, ses nouvelles camarades, l'arrangement de sa chambre, etc., etc.

De temps en temps, la jeune fille lève la tête, fascinée par le décor éblouissant qu'elle aperçoit par la



croisée. Dehors, on entend les cris de joie des enfants qui s'ébattent dans la neige.

Où est Josée ?

Ne pourrait-on pas faire une partie de luge ?

La lettre peut attendre à ce soir...

Et Nicolette se précipite dans la chambre de sa cousine qui apprend ses leçons, assise devant la fenêtre.

— Josée, s'exclame-t-elle, j'ai une envie, une envie folle d'aller brasser la neige...

— Moi aussi, s'écrie spontanément sa compagne. J'ai justement fini mes devoirs ; allons jusqu'à la colline, avant la nuit. Viens, faisons doucement... passons par derrière la maison.

— Pourquoi ?

— Pour que père ne nous voie pas ; il est dans son bureau.

— Mais... je ne comprends pas... Tu crains qu'il nous gronde ? Allons lui demander la permission de sortir.

— Non, non !... proteste énergiquement Josée. Il n'aime pas qu'on le dérange. Viens... viens vite !

Et elle entraîne sa cousine qui, perplexe, la suit. A la grange, elles décrochent la grande luge suspendue contre l'une des parois et les voilà parties.

— Tu sais, dit Josée, pour Noël, papa m'a promis des skis ; je te les prêterai.

— Tu es gentille, soupire Nicolette qui pense amèrement qu'à Noël elle n'aura point de père pour lui faire un cadeau.

Elles enfoncent dans la neige... elles s'essoufflent. Toutes haletantes elles arrivent au haut de la colline en même temps qu'une bande de grands garçons.



— Viens Nicolette, souffle Josée. Allons plus loin je me méfie d'eux, ils vont nous faire une farce.

Et prestement les deux fillettes s'éloignent et s'installent devant une piste solitaire où elles ne seront pas ennuyées.

Comme cela glisse bien !

Quel délice de s'élancer dans l'espace ; l'air fra leur fouette le visage. Infatigables, elles font le trajet maintes fois, éprouvant toujours le même plaisir monter et redescendre, jusqu'à ce que la nuit les surprenne.

— Il faut rentrer, conseille Nicole.

— Encore une fois... une dernière fois, supplie Josée.

— Oh ! volontiers, répond sa cousine.

Et elles recommencent l'ascension.

Les voilà maintenant sur la luge, prêtes à partir. Elles n'ont pas vu, caché derrière un arbre, à la faveur de la nuit grandissante, un grand gars qui, l'œil malin, n'attend que le moment de leur jouer un mauvais tour.

C'est l'instant propice : vite il s'avance et, de toutes ses forces, il pousse les fillettes dans le dos. La luge dévie et se jette violemment contre un arbre.

Un choc terrible et les deux enfants sont projetés l'une à droite et l'autre à gauche.

Rapidement, Nicolette se relève, furieuse, lançant de ses yeux des éclairs dans la direction du jeune homme qui rit à en perdre haleine tant il est heureux d'avoir si bien réussi son coup.

Josée, elle, ne bouge pas. Elle gît sans force, immobilisée par la luge renversée sur elle.

Nicole accourt en s'écriant à pleins poumons :



— Vaurien ! Tu ferais mieux de venir m'aider à dégager ma cousine.

— Ta cousine ! siffle ironiquement le garçon. Ah ! c'est ta cousine la Miss Tintin !!! Alors va dire à son père qu'il pourrait payer un peu mieux ses ouvriers. Cela ferait pas mal dans le paysage et mettrait un peu de beurre sur les patates !

Et, goguenard, le garçon s'éloigne sans s'inquiéter des deux fillettes.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? Je n'y comprends rien... dit Nicolette en s'approchant de Josée qui gémit sans pouvoir se dégager.

— Quelle horreur ! ajoute-t-elle avec effroi. Ton pied est tout de travers !

— Il est sûrement cassé... sanglote Josée. Je ne peux pas me lever.

Les jeunes filles sont atterrées. Il fait nuit maintenant ; elles sentent le froid les saisir.

Tout à l'heure, elles avaient si chaud.

Que faire ?

Il faut se hâter de rentrer... mais Josée est incapable de marcher.

— Je te traînerai jusqu'à « La Ferme ». Essaie de te mettre sur la luge, dit Nicole.

— Je n'en ai pas la force... je me sens mal...

— Je t'aiderai ; nous ne pouvons rester là plus longtemps. Tu prendras froid !

Dans un suprême effort, Josée se soulève, appuyée sur son amie, et lourdement elle se laisse tomber sur la luge avec une exclamation de soulagement.



Nicolette prend la direction et, arrivée au bas de la pente, elle se hâte du côté de « La Ferme » en jetant de temps en temps un regard inquiet sur sa cousine qui pliée en deux s'est affaissée sur le traîneau, inerte et insensible à la beauté du paysage.

Dans le ciel les étoiles brillent magnifiquement ; le silence profond de la nuit enveloppe les deux enfants et Nicolette, malgré l'heure tragique, se sent environnée d'une paix immense et souveraine.

Elle regarde la colline... Elle regarde les montagnes plus hautes et plus lointaines... Elles sont fermes, elles n'ont pas bougé, elles n'ont pas chancelé. Et un sentiment impérieux lui dit que l'amour de son Père Céleste lui non plus, n'a pas changé.

En arrivant à « La Ferme », Nicole se précipite à la cuisine auprès de Marion, la vieille bonne au sourire toujours jeune, à l'intarissable bonne humeur.

Toute nerveuse et à mots entrecoupés, l'enfant lui raconte l'aventure. Vite aidée du grand Louis, le garçon de ferme aux mains calleuses, aux bras robustes, Mario transporte Josée à la salle à manger où le couvert est dressé.

M. Bonvard apparaît, l'air sévère, l'œil dur. Il a déjà été informé de l'accident et apostrophe sa fille.

— Voyons, Josée ! Qu'est-ce que ces manières ? J'ai t'ai défendu d'aller sur la colline avec les gamins du village ; tu le sais !

— Mais papa... riposte l'enfant, Nicole désirait tellement aller se luger...

Nicolette tressaille.

Son oncle la regarde avec colère et s'écrie :



— Ah ! c'est toi, exécration enfant, qui incites ma fille à désobéir à mes ordres ?

— Mais... proteste la jeune fille.

— Veux-tu te taire, tonne M. Bonvard. Ce n'est pas assez d'être désobéissante, tu veux encore être impertinente ! Je m'aperçois que tu as reçu une belle éducation ! Rien d'étonnant avec une mère comme la tienne...

— Oncle Arthur ! s'écrie Nicolette au comble de l'indignation.



*Avec un mouvement de menace, il s'élance du côté de sa nièce.*



Cependant, l'interpellé n'entend pas qu'on riposte et avec un mouvement de menace, il s'élance du côté de sa nièce qui, apeurée, se recule, bouche close.

— Va dans ta chambre et réfléchis à ta conduite !... vocifère l'agriculteur. Pour t'apprendre que chez nous on doit obéir, tu n'auras pas à souper. Et j'espère que tu t'en souviendras à l'avenir ! Je ne veux plus te voir jusqu'à demain. Mes félicitations... tu commences bien. et je m'aperçois que ma générosité est très mal récompensée. C'est toujours de même dans cette famille.

Nicolette cherche du secours autour d'elle et ses yeux parcourent la chambre. Marion, sentant l'orage, est retournée à sa cuisine. Le grand Louis s'est esquivé en hâte. Seule Josée, inerte dans son fauteuil, suit la scène avec des yeux pleins d'effroi.

Elle paraît si pâle, si chancelante. Va-t-elle s'évanouir ?

Nicole se rend bien compte qu'il est inutile d'attendre d'elle quelque secours ; aussi, faisant appel à tout son courage, elle se redresse encore une fois et cabré devant son oncle, elle s'exclame :

— Oncle Arthur... c'est injuste de parler ainsi ; je...

La résistance de sa nièce exaspère Arthur Bonvar qui n'attend pas la fin de la phrase pour lui administrer un violent soufflet.

Nicolette chancelle, puis se redresse.

— Papa... gémit Josée.

— Tais-toi ! hurle son père.

Et poussant Nicole, il la fait sortir de force de la pièce.



On l'entend grommeler :

— Quelle peste... elle est encore pire que sa mère !

Nicolette, le cœur en révolte, se hâte de gagner sa chambre. Elle claque la porte bien fort et trépignant de colère, elle s'écrie :

— Ah ! ça c'est bon !!! Dans quelle maison suis-je venue ? Je m'en vais tout raconter à maman et cette semaine encore, je retournerai chez nous...

Cependant, les mots meurent sur ses lèvres tremblantes...

Son « chez nous » n'existe plus. Ce n'est qu'un mot du passé, un beau, un sublime souvenir, qui ne reviendra plus !

Et, bouleversée par cette réalité, l'enfant se jette sur son lit en sanglotant.

Elle reste là longtemps, longtemps... perdue dans son chagrin.

Un léger coup frappé à la porte la fait tressaillir. Serait-ce oncle Arthur ?

Mais non, puisqu'il ne désire pas la revoir avant le lendemain.

Serait-ce Josée, prise de remords d'avoir laissé accuser sa cousine ?

Mais non, puisqu'elle ne peut marcher !

La fillette n'a pas bougé... et la porte s'entr'ouvre. C'est Marion qui, avec des yeux pleins de compassion, s'approche et met sa vieille main ridée sur celle de l'enfant en disant doucement :

— Nicolette... petite Nicolette... Je viens te consoler.

Oh ! comme le timbre de cette voix fait du bien au



cœur de la jeune fille. Elle se redresse immédiatement et instinctivement se blottit dans les bras de la vieille servante qui, s'asseyant au bord du lit, lui dit maternellement :

— Tu dois avoir faim... J'ai mis de côté cette tarte pour toi.

Mais Nicole secoue la tête désespérément :

— Non, je n'ai pas faim. Et je veux partir... partir au plus vite ! Je ne resterai pas dans cette maison. Oncle Arthur... je le déteste, et Josée...

Nicole n'achève pas sa phrase, mais sa physionomie exprime trop bien ce qu'elle veut dire.

— Ta mère, l'aimes-tu ? demande Marion, le visage doux mais grave.

— Oh ! oui, répond l'enfant avec chaleur.

— Alors, tu désires lui faire plaisir, n'est-ce pas ?

— Naturellement.

— Dans ce cas, n'ajoute pas un chagrin de plus à tous ceux qu'elle a déjà et supporte bravement les difficultés en cherchant d'en tirer profit pour la formation de ta vie.

La jeune fille jette sur l'humble femme un regard étonné et perplexe. Que veut-elle dire ? Que signifient ces paroles dont le sens lui échappe ?

— Je ne comprends pas... murmure-t-elle.

— Tu ne comprends pas ? Bien sûr, c'est naturel. Aussi, je vais t'expliquer.

— Oh ! oui, s'exclame Nicolette, désireuse d'apprendre, de connaître, de saisir quelque chose des problèmes de l'existence qui s'ouvre à ses yeux et dont les perplexités s'entrechoquent dans son cœur.



Et confiante, elle ajoute :

— Marion, je suis sûre que vous savez des tas de choses, des tas de choses, belles et bonnes, comme maman.

Et à l'évocation du nom bien-aimé de sa mère, ses lèvres tremblent légèrement tandis que ses yeux se voilent et s'emplissent de larmes.

Affectueusement, la servante l'attire plus près d'elle et lui dit :

— Nicolette, je connais quelqu'un qui a accepté sans révolte et sans murmure d'être souffleté. Et même, Il a donné sa vie pour ceux qui le maltrahent. Sais-tu Son nom ?

— Oui, dit dans un soupir la fillette. C'est Jésus.

— Tu as raison ; c'est Jésus-Christ. Mais pourquoi donc l'a-t-Il fait ? Pourquoi donc ? Quitter le ciel et toute sa beauté, et venir sur une terre grise et noire, pleine de péchés et de méchants... Comprends-tu cela ? Peux-tu me dire pourquoi Il l'a fait ?

Nicole perplexe, regarde Marion sans savoir que répondre. Elle hésite et articule :

— Parce qu'Il a eu pitié de nous...

— Je ne crois pas que seule la pitié ait pu susciter un si grand don. Il fallait plus encore.

Et elle continue, avec une infinie douceur :

— C'est par amour pour son Père qu'Il a obéi jusqu'à la mort et c'est parce qu'Il aimait le monde qu'Il s'est offert pour le sauver. Voilà, ma chère enfant, le secret : l'amour et rien que l'amour a pu accomplir une si grande chose. Commences-tu à comprendre la leçon ?



— Oui, un peu... mais c'est difficile... c'est impossible d'aimer quelqu'un que l'on déteste ! Pour maman, je ferais n'importe quoi... mais oncle Arthur, c'est me demander trop que de l'aimer. Je suis venue par pitié pour Josée et sa maman malade...

— Et ta pitié, tu vois où elle te mène !... A la première difficulté, tu es prête à abandonner la partie. Beaucoup de gens sont remplis de pitié pour leurs semblables, ils font des actes généreux, ils donnent volontiers de leur superflu, mais quant à se donner eux-mêmes, à sacrifier le meilleur de ce qu'ils ont, c'est une autre affaire, parce qu'ils n'aiment pas vraiment leur prochain. Tu connais le nouveau commandement que Jésus a apporté sur la terre ?

— Oui : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » <sup>1</sup>

— C'est une phrase vite prononcée et facile à dire. La mettre à exécution... c'est une autre question !

Nicole soupire profondément ; elle est bien d'accord avec Marion et ne voit pas comment elle pourrait faire pour aimer un homme aussi peu sympathique que son oncle Arthur !

Silencieuse, elle baisse la tête avec le sentiment qu'elle n'arrivera jamais à résoudre un pareil problème. De plus, son cœur se révolte et lui dit tout bas qu'elle serait bien sotte d'avoir d'autres sentiments que de l'amertume et de la rancune contre un oncle qui a osé impunément la gifler, elle, une jeune fille de treize ans !

<sup>1</sup> Jean 13 : 34.



De sa voix chevrotante, Marion entonne le beau cantique que Nicole a souvent chanté, quand elle était petite, sur les genoux de sa mère :

*En quittant la Gloire de son Dieu  
Jésus descendit dans ces bas lieux,  
Pour y souffrir, pour y mourir,  
Pour y souffrir pour y mourir.  
A tous ceux qui l'ont fait périr,  
Il offre son amour, son grand amour,  
Sa paix, sa joie, sa grâce pour toujours.*

*Seigneur, remplis moi du même amour  
Pour le monde et tous ceux qui m'entourent,  
Pour les méchants et pour les bons,  
Pour les méchants et pour les bons.  
Pour tous les gens de la maison,  
Et aussi du dehors, ceux de la rue  
Que chaque jour je côtoie et salue.*

Nicolette est bouleversée; petit à petit, toute sa résistance et sa révolte fondent comme neige au soleil. La vieille servante s'est tue.

L'enfant se laisse glisser au bord du lit et posant sa tête sur les genoux de Marion, elle s'écrie, la figure transformée, l'air serein :

— Je veux essayer... Je veux essayer d'aimer oncle Arthur !

— Dieu t'aidera, dit avec conviction la domestique. Voilà vingt-cinq ans que je suis dans cette maison et sans Son secours, après le départ de ta grand-mère, je



n'y serais pas restée longtemps. D'autre part, j'avais promis que je n'abandonnerais pas ta tante Lorrie.

En se levant, elle ajoute :

— Et maintenant, va vite au lit, petite. Moi, je retourne à mon travail. Pourvu que ton oncle n'ait pas passé à la cuisine et remarqué ma longue absence...

Dans un élan affectueux, Nicole se jette au cou de Marion en s'exclamant :

— Merci Marion pour le beau chant et pour tout ce que vous m'avez dit.

En trotinant, la vieille bonne quitte la chambre, laissant Nicolette rêveuse, mais tranquille et consolée.

## CHAPITRE IV

### SOUS LE LIT

Après le départ de Marion, Nicole se lève lentement et fait le tour de sa chambre dont le silence, tout à coup, l'impressionne. Il faisait si bon dans l'atmosphère de confiance créée par la présence de la vieille servante.

Sans entrain, l'enfant se prépare à aller se coucher.

Mais, soudain, elle se ravise :

— Ma lettre, ma lettre pour maman ! Je ne l'ai pas finie... Elle doit partir demain matin sans faute. Je n'ajouterai que quelques mots ; elle est déjà bien longue et je ne lui dirai rien de la gifle... Je ne lui raconterai que l'accident !

L'accident !...

Ce mot arrête brusquement la fillette.

Nicolette n'avait plus du tout songé à cette triste aventure !

Qu'est donc devenue Josée ?

Le docteur a-t-il été appelé ?

La jeune fille sent un léger pincement au cœur...

Elle ne sait rien, absolument rien de ce qui s'est passé et elle n'a pas même demandé des nouvelles de sa cousine à Marion.

Elle est atterrée.



Comment a-t-elle pu être égoïste au point d'oublier complètement Josée pour ne penser qu'à ses griefs personnels ?

Si seulement elle pouvait aller jusque dans la chambre de Jo sans être aperçue de son oncle !

Résolue, elle s'approche de sa table pour terminer sa lettre ; ensuite, elle ira dire bonsoir à sa cousine.

Mais, où donc se cachent les deux belles feuilles de papier blanc sur lesquelles Nicolette s'est appliquée à narrer à sa mère tous les détails de ses premières journées à « La Ferme » ?

Seraient-elles tombées par terre ? Non !

Derrière la table ? Encore moins !

C'est mystérieux ! Où ont-elles passé ?

Nicole furette partout, soulève tout, livres, cahiers, tapis... sans succès ; la lettre reste introuvable.

Elle en est consternée et prête à pleurer.

— Si je voyais la fenêtre ouverte, je croirais presque qu'elle s'est envolée, s'écrie-t-elle amèrement.

Et elle gémit :

— Maman, petite maman... demain, tu n'auras pas de lettre de ta fille. Il est trop tard maintenant pour recommencer toute mon épître !

Elle reprend ses recherches ; peine perdue... Les feuilles de papier blanc ont disparu.

— Voilà qui me paraît bizarre, songe-t-elle. Aurait-on pénétré dans ma chambre pendant mon absence ? Je suis sûre d'avoir laissé ma lettre sur la table lorsque j'ai été rejoindre Josée pour notre partie de luge. Bizarre, tout à fait bizarre et mystérieux !

Et pour ne pas se laisser envahir par un sentiment



d'irritation et de mécontentement, la jeune fille s'écrie :

— Allons nous changer les idées en faisant une petite visite à Josée. Mais... attention ! Doucement, doucement ! Il ne s'agit pas de réveiller la colère de mon terrible oncle.

Sans bruit, elle quitte la pièce, se glisse dans le corridor sombre et à tâtons cherche la porte de sa cousine. Sans peine, elle y parvient.

Elle frappe un coup discret, mais ne recevant aucune réponse, elle pèse sur la poignée et ouvre avec précaution.

Rien n'a bougé.

Cependant, on entend la respiration régulière de Jo : elle dort ! Que faire ?

Déçue, Nicolette pense qu'il vaut mieux ne pas la réveiller et retourner bien sagement chez elle.

Mais, juste à ce moment-là, une porte s'ouvre à l'étage inférieur...

Affolée, craignant d'être surprise, Nicole se précipite dans la chambre de sa cousine et en referme soigneusement la porte.

Son brusque mouvement a réveillé la dormeuse qui ouvre les yeux et pousse un cri strident.

— Quelle horreur !!! Au secours !!! clame-t-elle.

— Tais-toi Jo ! Je t'en supplie ! Ce n'est que moi, articule Nicolette.

— Oh ! que tu m'as fait peur ! Je t'ai prise pour un fantôme !

Cependant, l'on entend des pas dans le corridor et une voix tonne :

— Que se passe-t-il ?





*En un clin d'œil la fillette se glisse sous le lit.*

Nicolette jette un cri de détresse :

— Voilà oncle Arthur !!!

— Cache-toi sous le lit, dit précipitamment Josée.

En un clin d'œil la fillette, suivant le conseil de sa cousine, se jette à terre et se glisse sous le lit, aussi leste qu'un chat apeuré.

La porte s'ouvre ; la lumière du corridor fait jaillir un peu de clarté dans la chambre.

Silence complet.

M. Bonvard jette un coup d'œil sur sa fille qui paraît dormir profondément.



— C'est toi qui as crié, Josée ? demande le père.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi me réveilles-tu ?  
Je dormais si bien.

— Tu n'as rien entendu ?

— Non.

— Je n'ai pourtant pas rêvé ! Tout à l'heure, il y avait du bruit à l'étage ; des voix, des cris, dit l'agriculteur d'un air inquiet. Je me méfie... Je me méfie. Les gens sont mauvais... Un cambrioleur peut-être. Il faut que j'aille faire un tour dans mes « arsenaux ».

— Mais non, dit Josée, désirant rassurer son père. C'est sûrement moi qui ai crié en dormant, j'avais justement un cauchemar !

— Peut-être... répond l'agriculteur à demi soulagé. Pour plus de prudence, je vais cependant faire une ronde.

Et il referme la porte de la chambre qui redevient silencieuse et sombre.

Nicolette, allongée sous le lit, n'ose bouger...

Josée craint de parler... et un long moment se passe dans un silence absolu.

On entend les lourds pas du maître de la maison qui fait son inspection et chaque bruit martèle le cœur de Nicole qui tressaille d'émotion.

Si, en faisant une visite consciencieuse des lieux, son oncle entre dans sa chambre et la trouve déserte, qu'arrivera-t-il ? Elle frémit en y songeant.

Heureusement, les pas s'éloignent, on claque une porte, puis plus rien ne parvient à leurs oreilles qu'un profond silence.



— Ouf ! quelle chance, souffle Jo.

Avec précautions, Nicolette cherche à se glisser hors de sa cachette. Mais, à son grand désespoir, le plancher craque à chaque mouvement. Elle a hâte d'être sur ses pieds et de ne plus mordre la poussière comme un vulgaire reptile. Elle transpire d'inquiétude, de désespoir. Quelle fin de journée !

— Qu'attends-tu pour sortir de là ? s'exaspère Josée.

— J'ai peur de faire du bruit ! gémit Nicolette. Aussitôt que je bouge cela craque !

— Ne t'en fais pas ! On croira que ce sont les souris..

— Les souris ! Tu veux dire les cambrioleurs !

— Souris ou cambrioleurs, c'est égal ! Tu ne veux pourtant pas passer la nuit sous mon matelas ! Si j'étais valide, je viendrais t'aider, mais avec ma jambe... impossible de faire un pas.

— Me voilà enfin ! s'exclame Nicolette maintenant debout. N'ai-je pas fait trop de bruit ?

N'attendant pas la réponse de sa cousine, elle continue :

— Eh ! bien, nous sommes deux belles menteuses ! Maman serait triste si elle voyait tout cela. J'étais sur le point de quitter ma tanière et de dire la vérité à mon oncle. Mais je craignais de t'accuser en me dénonçant..

— Comme tu arranges les choses ! Moi... si j'ai raconté des blagues, c'est pour que tu ne sois pas punie !

— Autrement dit, conclut Nicolette, nous étions toutes les deux en faute et le mieux serait que demain nous confessions tout à ton père.

— Tu perds la tête ! Ne fais pas cette bêtise. On



s'aperçoit que tu ne connais pas encore papa... Je t'en supplie, ne dis rien ; il serait capable de nous battre l'une après l'autre.

— Parce que je suis venue te dire bonsoir et prendre de tes nouvelles avant d'aller me coucher ?

— Tu étais en punition... et ne devais pas sortir de ta chambre. Moi... j'ai menti en disant que je dormais ; toi tu étais cachée sous le lit... C'est bien assez pour attiser la colère de mon père.

— J'étais en punition... répète avec amertume Nicole. Je voudrais savoir pour quel méfait ! La gifle de ton père était à ton adresse et c'est moi qui l'ai reçue !

— Tu as raison... répond Josée contrite. Tu comprends, devant le mécontentement de papa, j'ai pensé que si je mettais la faute sur toi, sa colère tomberait et qu'il t'excuserait parce que tu viens d'arriver et que tu ne sais pas tout... J'ai bien regretté... je t'assure. C'est pourquoi, maintenant, j'ai pris ma revanche et t'ai tirée de ce mauvais pas comme je l'ai pu ! Ainsi, nous sommes quittes, veux-tu ?

— Oui, répond Nicolette sans entrain.

Et elle poursuit :

— Comment vas-tu ? Le docteur est-il venu ? T'a-t-il fait mal ?

— J'ai eu bien mal... mais maintenant cela va mieux. Il m'a promis que je pourrais marcher dans quinze jours, avec une canne, naturellement. Tu penses, deux semaines de lit ! C'est gai ! Finies les parties de luge.

Et Josée soupire profondément.

— Mais pourquoi oncle Arthur ne permet-il pas



que tu ailles t'amuser avec les enfants du village ? questionne Nicolette.

— Ça alors... ce sont ses idées ! Et comme résultat tout le monde me croit fière.

— Je comprends... c'est pourquoi le vaurien qui a provoqué l'accident t'a appelée Miss... Miss... je ne sais plus comment.

— Oh ! je sais : Miss Tintin !

— Ah ! oui, Miss Tintin... Quel joli nom ! s'exclame Nicolette en éclatant de rire. Je n'ai pas compris grand chose de son verbiage ; qu'a-t-il voulu dire ? Il parlait de beurre et de patates !!!

— Moi... j'ai bien compris !

— Alors, explique !

— C'est bien simple : mon père est riche, c'est pourquoi ils m'ont donné ce surnom ; mais il ne paie pas bien ses ouvriers. Il est avare et les gens ne l'aiment pas beaucoup dans la contrée...

— Je saisis enfin ! Cela laisse-t-il entendre qu'avec les salaires qu'il donne on ne peut pas facilement mettre du beurre dans les plats ?

— Justement !

Mais tout à coup, Josée sursaute et, coupant court à leur conversation, elle s'écrie, pleine d'effroi :

— Nicolette... je suis perdue ! C'est-à-dire non... tu vas me sauver !

— Que dis-tu ? questionne la jeune fille étonnée.

— Le dictionnaire de papa... va vite le porter dans son bureau !...

— Comment ? explique-toi et ne t'énerve pas !

— Il n'y a pas de temps à perdre, Nicolette ! gémit



Josée. Il est là, sur ma table... Je l'employais cette après-midi pour faire mes devoirs. Père se fâche si je ne remets pas les choses en place, surtout lorsqu'il s'agit de ses affaires. Quand nous sommes parties en luge, j'ai tout à fait oublié de le reporter.

— Mais, où veux-tu que je le mette ? Je ne connais pas le bureau de ton père. On m'entendra et on criera de nouveau au voleur ! Je n'ai pas envie que l'on me prenne pour un cambrioleur.

— Le bureau de papa... c'est la porte à côté de la tienne. En allant dans ta chambre, ce n'est pas bien malin d'ouvrir la porte et de poser le dictionnaire sur le premier rayon à droite en entrant. D'ailleurs, sans cette malheureuse partie de luge que tu es venue me proposer...

— C'est ma faute, je le sais. J'y vais, n'insiste pas... interrompt Nicolette piquée dans sa fierté.

Et, empoignant le livre, elle souffle à sa cousine :

— Je me sauve... Bonne nuit ; à demain.

Lestement et sans bruit, elle quitte Josée, glisse contre les parois du corridor et va jusqu'à sa chambre dont elle ouvre la porte pour faire de la lumière.

— Avec un peu de clarté, ce sera plus aisé de pénétrer dans ces lieux inconnus, murmure-t-elle. C'est donc là, le bureau d'oncle Arthur ?

Et, sans hésiter, elle ouvre la porte toute grande ; mais... elle reste clouée au plancher, pétrifiée de terreur.

M. Bonvard est dans la pièce, assis à son bureau...

Au bruit de la porte qui s'ouvre, il se retourne et, se levant brusquement à la vue de sa nièce, il se plante devant elle, les bras croisés, l'air scandalisé.



— Cela ne manque pas d'audace, Mademoiselle Clairvaux, ni de malhonnêteté, votre manière cavalière de pénétrer dans les lieux qui ne vous regardent pas.

— Toutes mes excuses, oncle Arthur, balbutie l'enfant rougissante et troublée; je ne savais pas que vous étiez ici.

M. Bonvard a un rire froid et méprisant qui glace le cœur de Nicolette.

— Je n'en doute pas; inutile de le dire, petite nigarde ! En général, les indiscrets ne pénètrent pas chez le maître du logis lorsqu'il est là.

Nicole se redresse et fièrement s'exclame :

— Je ne suis pas venue par indiscretion, mais seulement pour poser ce dictionnaire que Josée m'a prié de remettre dans votre bureau...

— La belle excuse ! Ne pouvait-elle pas l'apporter elle-même ?

— Non, puisqu'elle s'est cassé la jambe.

— Eh ! bien, elle devait le rendre à Marion et non à toi. Désormais, je t'interdis de pénétrer dans cette pièce.

Tandis que son oncle parle, Nicolette entend résonner à son oreille la mélodie claire d'un beau chant et il lui semble que la voix douce de Marion lui dit :

— Dieu t'aidera... Dieu t'aidera, Nicolette.

La jeune fille, encouragée par ce sentiment, esquissant un sourire et, cherchant à donner une intonation calme et aimable à sa voix, s'approche de son oncle et lui dit gentiment :

— Je vous promets, oncle Arthur, de ne plus revenir et je suis très triste de vous avoir mécontenté. J'aimerais tellement vous faire plaisir...



Sans perdre son attitude glaciale et méprisante, l'agriculteur lui répond :

— Tu aimerais me faire plaisir ?... Eh ! bien, dépêche-toi de filer de là et n'y reviens plus !

Et, poussant la porte, au risque de bousculer sa nièce, il la ferme brusquement.

En retournant à son bureau, il grommelle :

— Quelle drôle de fille ! Le portrait de sa mère. On l'insulte, elle vous répond par des sourires. Mais, attention ! Prudence ! Il ne s'agit pas qu'elle vienne mettre le nez dans mes affaires pour en faire rapport à cette chère Mme Clairvaux ! J'ai agi sagement en mettant la main sur cette première lettre à son adresse. L'imprudente n'avait qu'à la mettre de côté et ne pas la laisser traîner sur sa table.

Et, avec un ricanement méchant, il se met au travail.

Nicolette, soulagée de n'être plus en la présence de son oncle, pénètre dans sa chambre et en referme la porte avec un sentiment délicieux de quiétude et de tranquillité ; ici, elle se sent bien chez elle, ici elle est seule et libre de penser à ceux qu'elle aime.

Rapidement elle se couche et, blottie dans ses draps, elle laisse sa pensée s'envoler jusque vers sa mère, vers son frère, et jusqu'au ciel vers son père.

Mais, avant même d'avoir terminé son voyage à travers l'espace, le sommeil l'emporte sur ses ailes légères jusqu'au pays des rêves, lui faisant oublier, pour quelques heures, les aventures de cette journée et la figure sévère de son oncle Arthur.



## CHAPITRE V

### LA LETTRE DÉCHIRÉE

Le lendemain après-midi, après une courte visite à sa cousine, Nicole se hâte de recommencer la lettre qu'elle veut envoyer à sa mère.

— Cette fois, je ne quitte pas ma chambre avant de l'avoir terminée, s'exclame-t-elle. Et j'irai tout de suite la mettre à la poste.

Quatre grandes pages sont remplies. La fillette achève sa missive par une effusion de tendresse et de baisers. Il ne reste plus qu'à signer.

Comment va-t-elle terminer ?

D'un geste décidé, elle trace :

« Ta petite Colette chérie » et elle entoure sa signature d'une quantité de petites croix.

— Maman comprendra bien, dit-elle, que chaque croix représente un baiser...

Satisfaite, elle met la lettre dans l'enveloppe et se dépêche de descendre. En passant devant la cuisine, elle entr'ouvre la porte et crie à Marion :

— Je vais à la poste, porter une lettre pour maman.



— Attends un instant, fait la bonne ; voici une liste de commissions que tu me rapporteras du village.

— Oh ! volontiers, répond la fillette, enchantée de visiter les boutiques du hameau.



— Voici une liste de commissions que tu me rapporteras du village.

Toute joyeuse, son panier au bras, sa lettre à la main, elle sort de la maison. Dans la cour elle rencontre son oncle qui lui demande :

— Où vas-tu ?

— A la poste, porter une lettre pour maman.



— Il n'est pas nécessaire d'y aller, fait M. Bonvard. Tout le courrier se met sur la table de l'antichambre. Une fois par jour, le grand Louis le porte au village.

— Oh ! explique Nicolette, je désire que mama reçoive de mes nouvelles au plus vite. D'ailleurs, j'ai fais en même temps des commissions pour Marion.

Et, n'attendant pas la réponse, elle part d'un pas décidé.

Mais son oncle, lui posant une main lourde sur l'épaule, l'oblige à s'arrêter en lui disant d'un ton bourru :

— Donne-moi cette enveloppe et ton panier. Je vais justement au village. La nuit vient ; tu ne dois pas sortir à ces heures. Retourne auprès de ta cousine.

Nicole est profondément déçue. Elle se réjouissait tellement de faire une promenade dans le froid et la neige. En hiver, la nuit vient vite, évidemment, mais elle n'est pas peureuse.

Contrariée, elle essaie encore un dernier argument et implorante elle s'écrie :

— Je n'ai pas peur de la nuit ! oncle Arthur.

Puis, voyant que M. Bonvard ne prête aucune attention à sa supplication, elle ajoute :

— Je vous en prie, oncle. N'oubliez surtout pas de mettre ma lettre à la poste.

M. Bonvard a un ricanement :

— Quant à cela, ne te fais pas de souci.

Et il s'éloigne d'un pas rapide.

L'air préoccupé, il se hâte du côté du village et se parlant à lui-même, il murmure :



— Mon vieil Arthur, tu es arrivé au bon moment ! Désormais, il faut serrer la vis pour qu'un fait semblable ne se reproduise pas.

Arrivé à la poste, il ouvre l'enveloppe contenant la lettre de Nicole, la parcourt rapidement, en examine bien l'écriture puis la déchire en de multiples morceaux qu'il laisse tomber dans la corbeille à papier.

Ensuite, satisfait de sa besogne, il prend une simple carte postale et imitant l'écriture de l'enfant, il trace quelques phrases brèves et banales à l'adresse de Mme Clairvaux : une courte missive, froide et sans affection, se terminant par ces mots :

« Je me plais beaucoup ici ; oncle Arthur est très gentil, Josée aussi. En vitesse, je te quitte. Nicole. »

Un sourire goguenard aux lèvres, il marmotte :

— Le jour de la vengeance est enfin arrivé ; tout vient à point pour qui sait attendre !

Et, visiblement heureux, il glisse la carte postale dans la boîte aux lettres et se dirige vers le centre du village.

De son côté, Nicolette rentre à « La Ferme » fort déçue et contrariée. Marion, étonnée de la voir revenir, questionne :

— As-tu oublié quelque chose ?

— Non, répond tristement l'enfant. Oncle Arthur n'a pas voulu que j'y aille.

— Comment ! s'exaspère la bonne. J'ai besoin de ces denrées pour le repas.

— Mon oncle les rapportera. Il mettra aussi ma lettre à la poste... Il allait justement au village, explique la jeune fille sur le même ton.



Marion, au comble de l'étonnement, s'exclame :

— Si c'était l'été, je dirais qu'il va neiger ! Décidément, que se passe-t-il dans la tête de mon maître pour qu'il fasse lui-même les commissions ? Eh ! bien, en voilà du changement ! C'est le monde renversé, et je n'y comprends rien.

Se tournant vers Nicole.

— C'est bien vrai ce que tu me dis ? M. Bonvarc rapportera les commissions ?

— Il m'a pris le panier, la liste des achats et ma lettre en disant : la nuit vient, tu ne dois pas sortir.

La vieille bonne, son premier mouvement de surprise passé, prend un air perplexe et s'inquiète :

— Pour quelle raison a-t-il donc agi de la sorte ? J'en suis vraiment intriguée.

— Ordinairement, oncle Arthur ne va pas au magasin ?

— Jamais, au grand jamais ! affirme la domestique avec force. C'est l'épicier qui va être étonné...

Et Marion rit de bon cœur.

Mais la jeune fille, soudain troublée, s'approche de la vieille femme et, lui prenant le bras, s'écrie :

— Marion... j'ai peur... j'ai peur pour ma lettre !

— Oh ! soupire Marion, voulant chasser une pensée pénible qui l'envahit tout à coup, ton oncle ne l'oubliera pas.

— J'en avais déjà écrit une... Je l'ai laissée sur ma table. Elle a disparu... continue l'enfant d'une voix lamentable.

— Elle aura glissé sous un meuble ou dans des papperasses. Tu la retrouveras un jour que tu ne l'



chercheras pas, dit la servante pour tranquilliser la fillette.

Puis elle ajoute :

— Ecoute, la prochaine fois que tu écriras à ta mère, prends ta lettre avec toi en allant à l'école, sans en parler à personne.

— Oh ! oui. Quelle bonne idée, conclut Nicole se rassérénant.

Et, pensive, elle soupire :

— J'ai l'impression que mon oncle n'aime pas maman. Hier soir, il m'a dit des choses si peu aimables à son adresse. Maman si bonne, si douce ! Comment peut-il ne pas l'aimer ? Je ne comprends pas...

— Moi, je comprends, dit Marion songeuse, les yeux fixes, l'air absorbé.

— Comment ! s'écrie Nicolette dans un sursaut. Comment ? Que voulez-vous dire ?

— Cela, petite Nicolette, c'est un secret que je ne puis te révéler. J'ai promis à ta mère de n'en point parler. Peut-être qu'un jour, si tu le lui demandes, elle te le dira. Quant à moi, il m'est impossible de le faire sans son consentement.

Nicole, visiblement troublée, regarde Marion avec insistance et s'exclame :

— Ma mère aurait-elle eu quelques torts envers oncle Arthur ? Je ne puis le croire !

— Non, non ! proteste énergiquement la domestique. Ta mère n'a aucun reproche à se faire. C'est ton oncle qui fut en faute. Mais il y a bien longtemps de cela ; mes cheveux étaient encore noirs et ma figure point ridée. A cette époque, la vieille Marion était



alerte et ta mère était la plus belle jeune fille que j'ai jamais vue.

Et, tout attendrie à l'évocation du passé, Mario laisse errer sur sa physionomie une expression vague et troublante, pleine de mystère et de charme.

Nicolette ne peut s'empêcher d'extérioriser son sentiment :

— La prochaine fois que je verrai maman... elle me dira son secret. Il le faut !

Puis elle ajoute :

— Au revoir Marion, je vais tenir compagnie Jo; elle doit trouver le temps long.



## CHAPITRE VI

### 21, RUE DES POMMIERS

Revenons d'une semaine en arrière, au jour du départ de Nicolette pour « La Ferme ».

Mme Clairvaux, après avoir accompagné sa fille à la gare, s'en va à travers la ville, d'un pas lent et fatigué. Elle tient son petit Yvon par la main.

Il trotte à ses côtés, en regardant les vitrines des magasins, les autos, les motos. Tout l'intéresse ; il s'extasie et fait des remarques qui, en toute autre occasion, eussent amusé sa mère.

Mais elle ne l'entend pas... Indifférente, sans but précis, elle s'achemine dans les rues, ne prêtant aucune attention à ce qui se passe autour d'elle.

En vérité, elle n'est pas là ! Son cœur et sa pensée accompagnent sa fille dans son voyage. Elle voudrait la suivre... être avec elle lorsqu'elle arrivera à « La Ferme », se rendre compte de l'accueil qui lui sera fait, de la vie qu'elle y mènera. Nicolette sera-t-elle heureuse dans cette nouvelle existence ? Oh ! comme elle a hâte d'avoir de ses nouvelles.

A-t-elle vraiment bien fait de la laisser partir ?

En acceptant cette offre, elle a pensé à sa sœur souffrante, seule dans une clinique de montagne. Elle sait que cet arrangement fera plaisir à la malade.



Et puis, il y a Josée, n'ayant que son père à la maison. Ne sera-t-elle pas une amie, presque une sœur pour Nicolette ?

Mme Clairvaux n'a pas vu d'autre solution au problème... Où donc sa fille serait-elle allée ailleurs qu'à « La Ferme » ? Les grands-parents sont tous morts... M. Clairvaux était fils unique et la mère de Nicole n'a de sœur que tante Lorrie. Il n'y a donc pas le choix...

Il faut accepter ces circonstances, mais elles n'apportent aucune joie, aucun soulagement au cœur de cette mère opprimée par les difficultés, par le deuil, par la séparation.

Tout en songeant, elle arrive devant un magasin de journaux et machinalement en pousse la porte, entre, achète un quotidien. Et du même pas, elle ressort, tenant toujours par la main son fils qui suit bien docilement.

— Décidément ! se dit-elle tout à coup. Il faut que je réagisse. Ce n'est pas l'heure de rêver ! Le moment est pressant, il faut se décider.

S'adressant à l'enfant, elle lui dit :

— Yves, n'as-tu pas froid ? Viens, entrons un moment dans cette pâtisserie pour nous réchauffer.

Et, tandis que le bambin sirote une boisson chaude, Mme Clairvaux parcourt le journal. Elle s'arrête à la page des annonces, à la rubrique des offres d'emploi...

Elle suit les colonnes : peintre, ouvrier, jeune fille, serviceman, gouvernante, nurse, dame de compagnie, secrétaire...

Ah ! voilà qui l'intéresse : secrétaire !



Elle s'immobilise, vivement captivée et se met à lire à mi-voix :

« Personne cultivée, sérieuse, est demandée comme lectrice et secrétaire auprès de monsieur âgé. Urgent. — Se présenter le matin, à la villa « Tanganyika », 21, rue des Pommiers. »

— C'est juste ce qu'il me faut, murmure-t-elle. Pourvu que je n'arrive pas trop tard ! Où est donc cette rue des Pommiers ?

Puis, regardant son fils, elle soupire :

— Hélas ! Il faudra se séparer...

Les voici de nouveau dans la rue.

— Allons sur le quai, voir les mouettes et les cygnes, propose le petit garçon.

— Nous n'avons pas le temps aujourd'hui, répond avec regret la jeune femme.

— Oh ! Pourquoi ?... balbutie l'enfant, tout triste. Elles ont faim ! Et ma brioche... Je veux leur donner ma brioche...

— Ta brioche ? Quelle brioche ?

— Celle que tu m'as donnée dans la pâtisserie. Elle est là... dans ma poche.

Et l'enfant tâte son manteau.

— Ce n'est pas pour les mouettes, c'est pour toi !

— Mais maman... les mouettes ont faim...

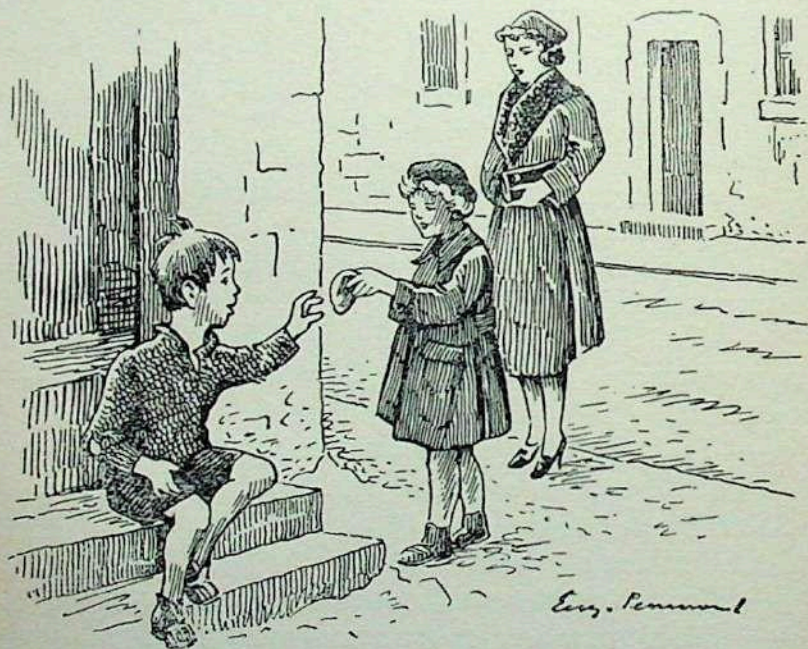
En cet instant, le fils et sa mère parcourent une rue déserte, étroite et pauvre. De chaque côté ce sont



des maisons décrépies, sales, serrées les unes contre les autres et l'on devine, derrière les rideaux fanés, les vitres troubles, les carreaux cassés, l'on pressent la misère, la pauvreté. Devant une porte, accroupi sur le perron, un enfant est là, mal lavé, fagoté, le teint terne, les yeux tristes, le regard dans le vague, attendant... attendant quoi ? Il n'en sait rien.

Mme Clairvaux, le voyant, dit à Yvon :

— Donne ta brioche à ce pauvre petit. Il a plus faim que les mouettes !



*D'un geste décidé, il se précipite vers le garçonnet.*



Yves hésite... étonné. Et presque scandalisé qu'une chose pareille puisse arriver, il répète la phrase de la jeune femme :

— Il a plus faim que les mouettes ? Tu crois ?

Et, d'un geste décidé, il se précipite vers le garçonnet en disant :

— Tiens ! c'est pour toi, puisque tu as plus faim que les mouettes !!!

Ravi, le petit bonhomme s'empare de la pâtisserie et avec un éclair de joie dans les yeux, d'un geste brusque et rapide, comme s'il craignait qu'on la lui reprenne, la porte gloutonnement à sa bouche, sans prononcer une parole.

— Maman... souffle Yvon, offusqué, il n'a pas dit merci !

— Son regard était plus éloquent que des paroles ; as-tu vu ses yeux briller ?

Yves ne répond pas ; il est songeur. Jusqu'à ce jour, il ne savait pas qu'il y avait sur la terre des enfants ayant plus faim que les mouettes !

En silence, tous deux continuent leur chemin. Où vont-ils de ce pas ? Ce n'est pas la route conduisant à la pension.

Yves s'inquiète :

— Maman, où allons-nous ?

— Chez Mme Clark, à la villa « Marie-Louise ». Tu connais cette gentille dame. Nous lui avons fait visite il n'y a pas très longtemps. Tu sais... cette jolie dame aux cheveux blancs... qui soigne si bien les petits enfants. Tu t'es amusé avec les deux jumeaux aux yeux noirs, Edmond et François. Te rappelles-tu ?



— Oh ! oui, s'exclame le petit garçon enthousiasmé. Nous avons joué au train. Je voudrais m'amuser tous les jours avec eux !

— Eh ! bien, reprend la jeune mère, avec un léger tremblement dans la voix, tu pourras t'amuser tous les jours avec eux.

— C'est vrai ? Quel bonheur ! exulte l'enfant.

— Mais oui, c'est vrai mon chéri. Je vais te confier à Mme Clark qui s'occupera de toi comme une maman. Je viendrai te voir souvent, presque tous les jours. Tu seras heureux avec tout ce petit monde.

Yvon, ses yeux grands ouverts d'étonnement, regarde sa mère comme s'il ne comprenait pas bien.

— Mais... tu restes avec moi, petite mamy... Tu restes avec moi chez la jolie dame aux cheveux blancs, n'est-ce pas ?

Et comme sa mère ne répond pas, il ajoute :

— Les jumeaux sont gentils, la dame est jolie, mais... toi maman... tu es encore plus gentille et plus jolie. Je veux toujours être avec toi.

Mme Clairvaux sent sa gorge se serrer ; il lui semble impossible de parler et pourtant, il le faut.

Les yeux de son fils sont sur elle ; ils sont troubles. L'heure est grave et le cœur de l'enfant se met à battre bien fort.

Réagissant et s'efforçant de paraître calme, bien qu'une tempête laboure tout son être, la jeune mère dit, avec un sourire sur les lèvres :

— Yvon est un grand garçon maintenant ; il sera bientôt un homme ! Et maman a pensé qu'il était assez âgé pour le mettre en pension. Nicolette est partie



courageusement jusqu'à « La Ferme », sans pleurer. Mon fils va prendre modèle sur sa sœur, n'est-ce pas ?

L'enfant bombe sa poitrine, relève la tête pour paraître le plus grand possible et prenant un air d'importance que sa mère ne lui a encore jamais vu, il lui dit :

— Oh ! oui, je suis grand ; j'ai déjà cinq ans ! Quand je serai un monsieur, je remplacerai papa...

Et sa petite main serre plus fort celle de Mme Clairvaux tandis que deux larmes brillent dans ses yeux et que ses paupières battent fiévreusement pour les refouler.

La villa « Marie-Louise » est atteinte. Elle est située au bord d'une longue avenue tranquille et entourée d'un jardin où l'on a laissé à la nature tous ses droits sans lui imposer le luxe d'un parc bien entretenu. C'est un jardin comme les enfants les aiment. Dans le fond, il y a une vieille cabane, une vieille fontaine, de vieux arbres moussus et des allées mal entretenues ; des taillis, des pelouses, un semblant de forêt, où tout a poussé à sa guise, dans le charme féérique d'une sauvage végétation.

Comme c'est beau dans ce jardin ! Les petits pensionnaires de Mme Clark y passent une grande partie de leur temps, même en hiver. On y fait des bonshommes de neige, des glissades, des batailles qui réchauffent, et même des parties de luge, dans le pré qui descend en pente douce devant la maison.

En ce moment, l'on entend des éclats de rire et l'arrivée des visiteurs fait surgir du coin de la villa une demi-douzaine de têtes espiègles et joyeuses. Les bam-



bins s'arrêtent, interdits et curieux. Yves reconnaît les jumeaux aux yeux noirs et leur crie :

— Bonjour, je viens m'amuser avec vous !

Et tandis que le garçonnet, entouré par la troupe légère, part en courant dans le fond du jardin, Mme Clairvaux pénètre dans la maison.

Après un long entretien avec Mme Clark, elle repart sur le seuil de la demeure, accompagnée de la matresse du logis à qui elle dit en la quittant :

— Je ne veux pas distraire Yves de ses jeux. Embrassez-le de ma part et dites-lui que je viendrai ce soir un moment auprès de lui, avant qu'il ne s'endorme. Pour cette première journée... j'espère que tout ira bien.

— N'en doutez pas, dit Mme Clark avec un sourire encourageant dans les yeux.

— Merci, chère madame, soupire la mère. Il m'est précieux de vous le confier et de savoir qu'il retrouvera auprès de vous l'atmosphère du foyer.

Et avec un regard reconnaissant à l'adresse de la petite dame aux cheveux blancs, elle s'en va rapidement d'un pas pressé, bien que la moitié de son cœur reste à la villa « Marie-Louise ».

— Rue des Pommiers, villa « Tanganyika »... répète-t-elle mentalement. Il s'agit de se hâter pour ne pas arriver trop tard.

Mme Clairvaux se dépêche d'aller se présenter à l'adresse indiquée dans le journal. Un agent de police lui montre la rue des Pommiers. C'est une belle et large avenue, bordée de chaque côté de tilleuls argentés où de mignonnes villas se succèdent, toutes plus jolies les unes que les autres. Et voici le numéro 21 !



La jeune dame sent son cœur battre à grands coups. Une appréhension soudaine l'envahit ; comment la recevra-t-on ? Qui sont ces gens ? Qu'exigera-t-on d'elle ?

Elle n'a pas eu l'habitude de gagner sa vie et une sourde angoisse l'étreint à cette pensée, une angoisse qui lui serre la gorge et lui donne l'impression qu'elle n'arrivera pas à parler lorsqu'il le faudra.

Elle pénètre dans le jardin, monte l'allée de gravier et machinalement, comme dans un rêve, elle sonne à la porte de la maison.

— Matthieu Lheureux ! Voilà un nom de bon augure et qui me plaît, pense-t-elle en lisant sur la plaque de cuivre l'indication manquant à l'annonce du journal.

Une jeune personne, souriante, mais au visage pâle et malade, lui répond et l'introduit au salon. Avec un sentiment de curiosité naturelle, Mme Clairvaux, du regard, fait le tour de la pièce. Elle a l'impression qu'en entrant en contact avec les lieux, du même coup elle apprend à connaître le genre de ceux qui les habitent.

Et vraiment, ce salon n'est pas du tout banal ! Il est original, garni d'objets intéressants, tels que seuls ceux qui ont beaucoup voyagé peuvent en meubler leur intérieur.

Mme Clairvaux aime beaucoup les voyages et toutes les découvertes que l'on y fait, mais malheureusement elle n'a jamais pu assouvir ce goût ; aussi, se sent-elle étrangement attirée vers tous ces bibelots, ces peaux, ces armes, ces tapis, ces meubles qui sentent l'exotique et les mœurs d'autres contrées.

Toute à ses réflexions, elle n'a pas entendu la



porte s'ouvrir et elle sursaute en voyant devant elle un monsieur d'un âge avancé, mais se tenant encore bien droit. Sa physionomie est bienveillante, son regard spirituel, son sourire fin et plein de charme. Et Mme Clairvaux pense immédiatement que ce vieillard porte bien son nom ; en effet, M. Lheureux n'a pas du tout l'air d'un homme malheureux !

La jeune femme s'est levée et lui fait part du but de sa visite en lui racontant les circonstances pénibles qui l'ont obligée à chercher tout de suite un emploi.

Intéressé et sensible aux difficultés dans lesquelles se trouve Mme Clairvaux, le vieux monsieur se déclare d'accord de l'engager, et cela immédiatement. D'ailleurs elle est la première à venir se présenter et, le fait qu'elle peut entrer en fonctions sans délai, lui est fort agréable.

Ainsi, sans grandes paroles, l'arrangement est conclu. Cette après-midi même, Mme Clairvaux s'installera à la villa « Tanganyika ».

Lorsqu'elle s'en va, M. Lheureux lui dit avec un sourire engageant et qui remplit d'aise le cœur de sa nouvelle secrétaire :

— Je suis enchanté de votre proposition, madame. De plus, je me réjouis de faire la connaissance de votre petit bonhomme de cinq ans. Demain, vous me l'amenez. Et s'il ne veut pas venir, dites-lui qu'un vieux grand-papa lui donnera du chocolat ! De cette manière vous arriverez sûrement à le convaincre.

En quittant la rue des Pommiers pour se diriger du côté de la pension, Mme Clairvaux se sent comme portée sur des ailes. Avec quel plaisir elle retournera à la villa « Tanganyika » !



Immédiatement elle a été conquise par l'atmosphère pleine de charme et d'affabilité que ses hôtes y ont créée et la phrase aimable de M. Lheureux tinte encore à ses oreilles :

— Dites-lui qu'un vieux grand-papa lui donnera du chocolat !

Et dans son imagination, elle voit la figure d'Yvon, brillant de ravissement en entendant la voix chaude du vieillard lorsqu'il l'accueillera.



## CHAPITRE VII

### UNE TRÈS GRANDE SURPRISE

Mme Clairvaux a commencé sa nouvelle vie de secrétaire à la rue des Pommiers.

Une semaine s'est écoulée et depuis lors, elle a appris que la jeune personne au visage pâle qui l'a introduit lorsqu'elle est venue se présenter, est Mlle Régine, la fille de M. Lheureux.

Elle est en convalescence et encore bien chancelante. Ordinairement, c'est elle qui occupe le poste de secrétaire-lectrice auprès de son père dont la vue, fatiguée, baisse d'une façon inquiétante, l'obligeant à se ménager. Et c'est Anna, la jeune servante qui fait la cuisine, le ménage et la lessive.

Mlle Régine étant affaiblie par la maladie, son père a jugé plus sage de la remplacer, pour un temps du moins, par une secrétaire attitrée. C'est pourquoi Mme Clairvaux a été accueillie avec empressement à la villa « Tanganyika ».

La jeune dame se plaît infiniment dans ses nouvelles occupations. Elles la distraient de son chagrin et l'aident à supporter la séparation d'avec ses enfants. Cependant elle est triste...

En ce moment, prenant une heure de repos dans s



chambre, étendue sur une chaise-longue, elle lit et relit pour la vingtième fois un court billet de Nicolette, reçu la veille, griffonné au crayon, d'une écriture nerveuse qu'elle ne lui connaît pas, en un style rapide et ne donnant aucun détail sur sa vie à « La Ferme ».

Est-ce bien là un message de sa Colette ? Sa fille, si affectueuse, si aimante... En quelques jours, est-ce possible qu'elle ait pu, par un changement de lieux, d'entourage, changer à ce point ?

Mme Clairvaux n'y comprend rien... et son cœur est profondément meurtri, déçu. Arthur Bonvard a-t-il réussi, par une extrême amabilité, à distraire le cœur de l'enfant de ses vraies et profondes affections ?

La jeune mère n'arrive pas à trouver une réponse à cette interrogation muette et cruelle.

Nicole avait pourtant promis de lui écrire longuement ; elle se réjouissait tant de suivre son enfant dans toutes les circonstances de sa nouvelle existence... Une seule chose la console quelque peu : c'est que Nicole ne doit pas être malheureuse puisqu'elle n'éprouve pas le besoin de s'épancher auprès de sa mère et, pour Mme Clairvaux, l'essentiel c'est de savoir sa fille heureuse.

Trois fois déjà, elle a voulu téléphoner à son enfant, mais impossible de l'atteindre. Elle était chaque fois absente, que ce fût le matin, le soir ou l'après-midi... Et une vague angoisse étreint le cœur de la mère, une appréhension sourde qu'elle n'arrive pas à comprendre.

Elle se lève fiévreusement, va à sa table à écrire et se promet d'envoyer une longue missive à sa fille, en réponse à sa carte au style télégraphique. Son amour



débordant a besoin de traduire ses sentiments sur papier en longues pages bien serrées, où tous les détails de ses premiers jours à la villa « Tanganyika » laisseront à la jeune fille l'impression que tout a été vécu avec cœur rempli de tendresse pour une Nicolette bien aimée.

Mme Clairvaux est à peine installée qu'elle entre frapper à la porte; la figure rieuse d'Anna se profile dans l'entrebâillement.

La jeune femme se lève :

— Monsieur me demande ?

— Non, répond la servante. Un étranger est au salon et désire vous parler.

— A moi personnellement ? fait Mme Clairvaux étonnée. Vous a-t-il dit son nom ?

— Je n'ai pas pensé à le lui demander, s'excuse la domestique.

— Eh ! bien, je viens.

Et rapidement, elle descend l'escalier et pénètre au salon par une porte de côté.

Une silhouette masculine se dessine dans l'embrasement de la fenêtre. A l'arrivée de la jeune dame, le monsieur se retourne, souriant, et s'approche de Mme Clairvaux qui, interdite, avec des yeux d'épouvante, pousse un cri strident. Elle n'a que le temps de s'appuyer au fauteuil le plus proche pour ne pas tomber sur le sol.

Un malaise profond la saisit, elle devient d'une blancheur de cire, prête à s'effondrer.

Est-ce un nouveau cauchemar ?

Rêve-t-elle ?

Serait-ce un revenant ?





*Elle se laisse tout à coup envahir par le sentiment  
délicieux de la réalité.*

— Martin... s'écrie-t-elle, Martin... C'est toi ? Tu...  
Tu n'es pas mort ?

Heureusement, deux bras robustes l'étreignent et l'empêchent de chanceler, tandis qu'une voix joyeuse s'exclame :

— Moi !... mort ? Non, tu vois... Je suis bien vivant !  
Quelle idée !

La secrétaire de M. Lheureux ne parvient pas à se remettre de son trouble. Elle passe la main sur son front baigné de sueurs froides et s'abandonnant dans les bras de son mari, elle s'écrie, d'une voix entrecoupée :

— Tu n'étais pas dans l'avion qui...

Et devant la figure rayonnante de M. Clairvaux, si



heureux de retrouver sa femme, elle se laisse tout à coup envahir par le sentiment délicieux de la réalité. Eclatée en sanglots bienfaisants, elle se sent immergée dans une joie bouleversante, et sa première pensée de bonheur délirant est pour ses enfants, qu'elle avait crus orphelins et qui retrouvent leur père.

Mais, c'est au tour de M. Clairvaux d'être étonné.

— N'as-tu pas reçu ma lettre ? Pourquoi es-tu ici ? Où sont les enfants ? Pourquoi me croyais-tu mort ? Quelle imagination !!!

Et les questions se succèdent sans que Mme Clairvaux puisse y répondre.

Le père de Nicole répète sa question :

— Que fais-tu donc ici, au lieu d'être à la pension à m'attendre ?

— Ici ?... Je suis depuis une semaine secrétaire-trice du plus délicieux vieillard que j'aie jamais connu.

— Comment ! Alors tu gagnes ta vie ?

— Il le fallait bien, puisque tu étais mort !

— Ma dernière lettre... tu ne l'as pas reçue ?

Et devant la réponse muette et étonnée de sa femme, il poursuit :

— La lettre que je t'ai envoyée par l'entremise de M. Goldwicht, un ami de là-bas, avec qui je devais faire le voyage ? Il est parti dans l'avion que j'aurais dû prendre et avait pour mission de la mettre à la poste à Paris dès son arrivée, et cela par express. L'aurais-je oubliée dans la poche de son veston ? J'ai tout lieu de le croire.

— Je n'ai reçu aucune lettre de Paris... dit dans un soupir Mme Clairvaux qui, brisée par toutes les épreuves,



tions passées, éprouve un immense sentiment de lassitude. En revanche, le jour où nous t'attendions, nous avons vu dans le journal l'annonce de la catastrophe aérienne de l'avion qui devait t'emmener en Europe. La veille, je n'avais reçu aucun télégramme de ta part... Silence de mort... Il n'y avait pas de doute à avoir.

M. Clairvaux est devenu livide :

— Comment ! Que dis-tu ? L'avion s'est écrasé ?

— Et aucun survivant !

— Aucun survivant... répète Martin Clairvaux. Que dis-tu ? Alors, mon ami Goldwicht... la lettre... Tout s'explique !

— Oui, tout s'explique, articule la jeune dame dans un souffle. Ton ami... il est mort...

Et avec une profonde émotion, elle murmure :

— La lettre n'a pu parvenir à destination. Mais toi... toi... tu es là !

Et levant les yeux vers le ciel, elle ajoute avec un sentiment d'immense reconnaissance :

— Merci, mon Dieu !

— Pauvre Goldwicht, dit M. Clairvaux ému. Heureusement qu'il était célibataire, sans femme, sans enfants, tandis que moi...

Et il serre plus fort sa femme dans ses bras, puis ajoute :

— Pourtant... j'ai bien failli le prendre, cet avion. La veille du départ, j'étais prêt. J'en frémis, quand j'y songe...

— Pourquoi as-tu retardé ton voyage ?

— Ah ! c'est vrai ; tu ne sais pas, puisque tu n'as pas reçu la lettre. C'est justement ce que je t'expliquais brièvement. J'étais vraiment contrarié et si mal lorsque



j'ai dû t'écrire. Maintenant, j'y vois la bonté de Dieu. Pense donc... La veille du départ, à peine douze heures avant de m'embarquer, tout à coup j'éprouve une malaise... oh ! une malaise terrible ! Dans ma chambre d'hôtel, je n'avais qu'une envie : me mettre au lit tout de suite. Des nausées, des vertiges, des frissons. J'étais malade comme un chien. Le docteur, appelé d'urgence, constate que j'ai plus de 39° de fièvre. Impossible de me tenir debout.

Je lui dis :

— Docteur, je pars demain pour l'Europe ! Ma famille m'attend, impossible de différer mon voyage. Remettez-moi sur pied, il le faut !

— Vous êtes bon ! me répond le praticien. Comme vous y allez ; je ne puis faire des miracles ! Vous avez une forte grippe, compliquée d'un virus malin qui, s'il n'est pas soigné, tournera inmanquablement en pneumonie, broncho-pneumonie, que sais-je ? En tout cas, rien de gai. Si vous tenez encore un peu à votre vie, il vous faut garder le lit.

— Et mon départ, docteur ? lui dis-je d'un ton désespéré.

Eh ! bien, votre départ... vous le retardez de quelques jours ou trois semaines ; il n'y a pas d'autre solution.

— Après ce verdict, je n'avais qu'à m'incliner et accepter les circonstances. Mais, je rageais dans mon lit. C'est alors que je t'ai écrit quelques mots, confiant ma lettre à Goldwicht afin que tu la reçoives sans retard et ne sois pas inquiète. Enfin, pour me consoler, je me suis dit que le temps passerait rapidement.

— Pour nous, ce fut bien long... soupire la jeune



femme, frissonnant encore au souvenir du drame qu'elle vient de vivre.

— Je n'en doute pas, dit gravement Martin Clairvaux. Mais pas un instant je n'ai supposé que vous me croyiez mort. Les premiers jours, j'avais tant de fièvre, de courbature, de maux de tête; je n'ai pas lu les journaux et j'ai complètement ignoré l'horrible catastrophe.

Rayonnante, Mme Clairvaux se lève soudain et s'écrie :

— Il ne faut pas attendre un instant de plus pour annoncer la bonne nouvelle à Nicolette. Comme elle va être heureuse ! Elle reviendra tout de suite.

— Où est-elle ?

— A « La Ferme », chez son oncle.

M. Clairvaux fait une grimace mécontente :

— A « La Ferme » ; quelle idée !

— Je n'avais pas d'autre choix. Arthur m'a offert aimablement de s'occuper d'elle.

Nouvelle grimace du père de Nicole qui, dédaigneusement, répond :

— J'aurais préféré me passer de son amabilité, si l'on peut parler ainsi...

— Ma sœur n'étant pas à la maison, j'ai pensé que ce serait aussi une solution heureuse pour Josée. J'ai cherché à faire pour le mieux, soupire Mme Clairvaux en voyant l'expression contrariée de son mari.

— Et Nicole se plaît là-bas ? demande le père, d'une voix brusque.

— Elle en a tout l'air, répond la jeune femme, presque à regret. Son oncle est, paraît-il, très gentil avec elle.

— Voilà qui me surprend ! Je vais lui téléphoner



afin qu'elle rentre dès demain. Si ce n'était le fait que je n'ai aucune envie de me rendre à « La Ferme », j'irais moi-même la chercher, encore ce soir.

Tandis qu'il parle, M. Lheureux pénètre dans la pièce, fort étonné de trouver Mme Clairvaux en compagnie d'un monsieur et paraissant très absorbée par une conversation animée.

Que se passe-t-il ?

Qui est cet étranger ?

Le regard interrogateur du vieillard exprime toute sa surprise.

Sa secrétaire, un peu confuse d'avoir complètement oublié ses devoirs auprès du vieux monsieur, s'avance pour s'excuser et lui faire part des nouveaux événements qui bouleversent heureusement toute sa vie.

M. Lheureux partage la joie du couple qui se sont retrouvés et pour conclure, il s'exclame :

— Eh ! bien, il y a quelque chose de bon à tout cela. Sans cette triste méprise, je n'aurais jamais eu l'occasion de faire votre connaissance. Il m'a fallu moi-même une semaine pour apprendre à apprécier votre femme, cher monsieur, dit-il en se tournant du côté de Marcel Clairvaux. Dès l'abord, j'ai compris que j'avais l'avantage d'engager une personne de valeur. Et maintenant je n'ai qu'une crainte, qu'un regret, c'est que vous ne repreniez...

— Je ne veux pas vous quitter ainsi brusquement, monsieur, dit Mme Clairvaux, confuse des paroles pleines d'amabilité prononcées par le vieillard. Je remplirai mes engagements à votre égard. Nous étions convenus d'un mois de dédit.



— En effet, mais vu les circonstances...

Et après une pause, M. Lheureux ajoute :

— Eh ! bien, soit ! Restons-en à ce qui était entendu, mais à la condition que votre mari demeure aussi avec nous. Je trouverai facilement du travail pour lui ! La maison est assez grande... Anna et ma fille Régine seront enchantées de voir un peu de monde ici. Nous ouvrirons les chambres du deuxième étage ; elles ne l'ont pas été depuis la mort de mon épouse. Vous sortirez Yvon de sa pension... En voilà un qui sera heureux de revoir son père !

— Yves est en pension ? demande M. Clairvaux.

— Oui, chez Mme Clark, depuis une semaine...

M. Clairvaux ouvre des yeux étonnés et s'exclame :

— Tu as mené les choses rondement ! En quelques jours... que de changements, et que de décisions tu as prises !

— Vous avez une femme énergique et qui ne s'est pas laissée abattre par l'épreuve, observe M. Lheureux.

— Il le fallait bien... dit doucement la jeune femme. J'avais entamé mon dernier billet et ma bourse se vidait !

— Je comprends... soupire l'heureux mari, avec un geste plein d'admiration pour son épouse.

Puis, tâtant son veston à la hauteur de la poche contenant son portefeuille, il s'écrie d'un air satisfait :

— Heureusement qu'il y a quelque chose là-dedans !

Pendant ce temps, M. Lheureux, par discrétion, n'a pas suivi la conversation ; il semble rêveur, en contemplation devant un tableau.

— Si vous le permettez, dit Mme Clairvaux, en



s'adressant au vieillard, j'aimerais téléphoner au p  
vite à ma fille.

— Naturellement, acquiesce le maître du logis. Vous savez où est le téléphone... dans mon bureau.

— Merci, monsieur.

Et la jeune dame s'élance vers la porte, mais son mari la retient et lui dit :

— Je préfère téléphoner moi-même, si tu le veux bien ?

— Volontiers.

Quelques instants plus tard, Martin Clairvaux revient, mais sa physionomie a complètement changé.

Que s'est-il passé ?

Pourquoi est-il livide, les traits contractés par la contrariété ?

Tout de suite, sa femme, pleine d'appréhension, s'aperçoit qu'une grave préoccupation se cache derrière ce visage fermé.

M. Lheureux, très observateur, le remarque aussitôt et, afin de faire diversion et de permettre au jeune couple d'échanger librement ses propos, il dit :

— Faites-moi le plaisir d'aller tous deux jusqu'à la pension, chercher votre fils. Vous ne pouvez le laisser plus longtemps ignorer son grand bonheur ! Il prendra le thé avec nous ; je vais donner des ordres à la cuisinière. Nous allons faire fête !

Et paraissant ne prêter aucune attention au visage sombre du jeune père, le vieillard, plein de jovialité, lui tape amicalement l'épaule en s'exclamant :

— Je vous laisse... à tout à l'heure. Ramenez-moi Yvon, il me tarde de le revoir !



M. et Mme Clairvaux, suivant le conseil de leur hôte, se hâtent eux aussi de sortir du salon. Ils se vêtent chaudement et, quelques instants plus tard, quittent la rue des Pommiers pour marcher d'un pas rapide dans la direction de la villa « Marie-Louise » où ils retrouveront leur trésor.

Ils s'acheminent tous deux, silencieusement, l'air préoccupé.

Soudain, Mme Clairvaux relève la tête et pose à son mari une question brûlante qui, depuis un moment, trouble son cœur :

— As-tu causé avec Nicolette au téléphone ?

— Non.

— Chaque fois, c'est la même chose, impossible de l'atteindre ; c'est bizarre, observe avec anxiété la jeune mère.

Puis elle questionne de nouveau :

— Nicolette revient-elle demain ?

Alors Martin Clairvaux, dont la colère sourde gronde encore, s'écrie :

— Impossible qu'elle rentre avant la fin de l'année...

— Comment ! Que veux-tu dire ?

— Ce que je veux dire, c'est qu'il ne fallait pas l'envoyer là-bas ! Il était inévitable que cela finisse mal. D'autre part, je ne reconnais plus ma fille... ajoute-t-il avec un sourire amer.

— Explique-toi, je t'en prie, implore sa femme. Tu me remplis de craintes. Que t'a dit Arthur ?

Et Mme Clairvaux, se rappelant le court message qu'elle a reçu, pense, elle aussi, qu'elle ne reconnaît plus son enfant.



A nouveau, elle presse son mari de questions :

— Je t'en supplie, Martin, dis-moi...

— Eh ! bien, voici ce qui se passe ; c'est du m... ce qu'Arthur Bonvard m'a raconté au téléphone : J... est au lit, avec une jambe cassée, immobilisée jus... Noël, et cela par la faute de Nicole qui, connaiss... les ordres de son oncle, a désobéi et entraîné sa cou... dans un endroit qui leur était défendu. Résultat... accident. Et malheureusement, c'est Josée la vict... alors que notre fille est seule coupable... Arthur... presque insulté au téléphone, au lieu de se réjouir... mon retour. Il a qualifié sa nièce de tous les dé... possibles et naturellement d'une très mauvaise... cation.

— Ceci est à notre adresse, je comprends ! dit an... ment Mme Clairvaux. Mais, continue ; pourquoi N... lette ne peut-elle pas rentrer ?

— Parce que son oncle prétend que nous lui de... ce simple dédommagement de la laisser auprès de J... pour lui tenir compagnie et surtout lui apporter... devoirs de classe jusqu'à ce qu'elle puisse retou... à l'école.

— Evidemment, nous lui devons cela, puis... Nicole a fauté. Et d'ailleurs, envers Josée et ma s... il est naturel que nous accédions à ce désir, sou... la jeune mère. Cependant, je suis étonnée du com... tement de ma fille et je comprends mieux pour... elle m'a écrit si brièvement. Elle ne se sentait pas... à l'aise ; j'en suis profondément attristée et vais... écrire sévèrement. L'aurions-nous gâtée ? Ai-je été... faible dans ma manière de l'éduquer ?



Et le regard interrogateur et angoissé de Mme Clairvaux se pose sur son mari qui la rassure en lui disant :

— Je serais plutôt tenté de croire qu'Arthur a été trop dur avec Nicolette, d'où ce résultat désastreux.

— Alors, va toi-même jusqu'à « La Ferme » et tu parleras sérieusement à notre enfant, lui faisant comprendre l'attitude qu'elle doit avoir vis-à-vis de son oncle.

— Ne me parle pas d'aller à « La Ferme », conclut M. Clairvaux énergiquement ; j'attendrai jusqu'à la fin de l'année pour revoir Nicole. L'essentiel, c'est qu'elle sache que je ne suis pas mort, et cela, son oncle le lui dira.



## CHAPITRE VIII

### LOUQUET

Nicolette est triste...

Elle fait ses devoirs d'école, mais son esprit bonde.

Impossible d'étudier.

Pourquoi sa mère ne lui a-t-elle pas écrit plus guement ?

Elle n'a reçu qu'une simple carte postale, grandes nouvelles.

Point de téléphone non plus !

C'est inadmissible !

Mme Clairvaux serait-elle malade et le lui crait-on ?

Un doute cruel et profond monte au cœur de fant ; un sentiment intolérable la bouleverse.

— Il faut que je sache ! murmure-t-elle. Je téléphoner à la pension ; je veux entendre sa voix

Et Nicolette, essuyant deux grosses larmes co le long de ses joues, se lève brusquement et s'élance de sa chambre.

Mais, au corridor, elle s'arrête, interdite. H



le téléphone est dans le bureau de son oncle et elle a promis de ne plus pénétrer dans cette pièce.

Que faire ?

— Allons chercher conseil auprès de Josée, pense-t-elle.

Et elle va chez sa cousine pour lui faire part de ses perplexités.

— Mon père te permettra de téléphoner, lui répond la fillette. Va le lui demander. Non... attends plutôt l'heure du repas, tu obtiendras plus facilement ses faveurs. Il n'aime pas à être dérangé dans son travail.

— Ce sera long ! soupire Nicole. Je crains que maman soit malade ! Elle m'a écrit si brièvement.

— Ecoute, Nicolette... j'ai une idée. Pour te distraire va donc jusqu'au « Vieux Tilleul », la petite maison que nous louons à Mlle Patraci.

La jeune fille fronce les sourcils :

— De qui me parles-tu ? Je ne connais ni la personne ni les lieux. Et que veux-tu que j'aille y faire ? Merci bien, je préfère rester ici !

— Si tu connaissais Mlle Patraci, tu ne parlerais pas ainsi ! Elle est tellement amusante ! J'y vais presque chaque mois, encaisser le loyer... et elle a toujours quelque chose de bon à m'offrir.

— Vraiment ! Cela commence à m'intéresser.

— De plus, si tu y vas... papa sera content et il ne te refusera pas de téléphoner.

— Oh ! alors, j'y cours et tout de suite, s'exclame Nicolette enchantée. Où habite-t-elle, cette demoiselle Patraci ?

— Tu sais où est l'église ?



— Naturellement.

— Eh ! bien, va jusque-là ; lorsque tu auras l'église, sur le même côté de la route, tu verras probablement une vieille ferme, ensuite une maison blanche à volets verts, puis le « Vieux Tilleul », un petit coin anglais, au toit pointu, entouré d'un jardinet.

— Et que dois-je lui dire, à ta demoiselle ?

— Que je suis au lit... que je la salue bien... et c'est toi qui me remplace pour encaisser le loyer.

— Mais... elle ne me connaît pas !

Puis, craignant que Josée l'entraîne dans une velle bêtise, la jeune fille ajoute :

— Et ton père, ne va-t-il pas encore me gifler ?

— Non, pour sûr ! Il ne gifle jamais ceux qui apportent de l'argent ! D'ailleurs, parles-en à M. en descendant.

— Alors, j'y vais, sans plus tarder, dit Nicole quittant sa cousine.

Marion, mise au courant des projets de l'enfant, rassure en s'écriant :

— C'est une bonne idée ! Je me morfondais tellement en songeant qu'il faudrait m'y rendre que mon maître n'en parle, puisque Josée ne peut faire. Tu diras à Mlle Patraci que tu es sa cousine, que la vieille Marion lui envoie ses bonnes salutations.

— Oui, oui... je n'y manquerai pas, s'écrie joyeusement Nicolette, ravie de faire une promenade et guée de connaître cette demoiselle si amusante.

Chemin faisant, la jeune fille pense :

— J'ai oublié de demander à Josée si elle est jeune ou vieille, jolie ou laide, riche ou pauvre.



L'air frais lui fouette le visage ; elle marche rapidement sur la neige. Préoccupée, en songeant à la visite qu'elle va faire, Nicole n'a pas remarqué une silhouette de grand garçon, s'avançant sur un chemin transversal et la regardant d'un œil sombre.

La fillette a déjà pris les habitudes du village ; elle s'est aperçue qu'ici chacun se saluait et immédiatement elle s'est mise à en faire autant !

La voici arrivée devant le chemin transversal en même temps que le garçon rejoint la route.

Elle relève la tête et s'écrie jovialement :

— Bonjour !

— Salut ! répond une voix rogue.

Etonnée de ce ton peu aimable, la jeune fille observe mieux le nouveau venu et, en un clin d'œil, elle reconnaît le garnement qui, en poussant la luge, a provoqué l'accident.

Un éclair de rancune passe dans ses yeux et elle hâte le pas pour devancer le plus rapidement possible l'indésirable personnage.

Cependant, son mouvement s'arrête brusquement : elle pense tout à coup à son oncle... et aussi aux patates sans beurre !

Confuse, elle se retourne et dit dans un large sourire :

— Je crois que nous nous connaissons déjà !

Et, ralentissant le pas, elle attend d'être rejointe par le garçon qui, l'air embarrassé, méfiant et moqueur, s'écrie :

— Mademoiselle daigne m'adresser la parole ?

— Pourquoi pas ? réplique Nicole avec un frais éclat de rire.



— Quand on s'appelle Bonvard !... dit le jeune homme avec emphase et ironie, on ne parle pas à la plèbe !

— Je ne m'appelle pas Bonvard ! s'exclame énergiquement Nicole, mais Clairvaux ; Nicolette Clairvaux. Ma tante est la sœur de ma mère. Moi... j'aime tout le monde et même davantage les pauvres que les riches, ajoute-t-elle avec sérieux et conviction.



*Et il donne une poignée de main énergique à la fillette.*



Puis, plus bas et timidement :

— D'ailleurs, chez nous, on n'est pas riches !

— Ah ! fait le garçon en s'arrêtant, le souffle coupé, les yeux grands ouverts.

Et, bouche close, sans mot dire, comme s'il était en train de résoudre un grand problème, il regarde dans le vague, tandis que ses yeux sombres s'éclairent et que son expression méprisante se transforme en une attitude amicale.

— Si j'avais su... murmure-t-il.

— Eh ! bien quoi ? Qu'aurais-tu fait ?

— Je ne vous aurais pas poussées...

— Et comme résultat, reprend Nicolette avec amertume, ma cousine a le pied cassé !

— Le pied cassé ?... répète le garçon consterné. Quelle horreur ! Comment se fait-il que ton oncle ne soit pas encore venu se plaindre chez mes parents ? Il va renvoyer mon père... Il sera sans travail...

— Rassure-toi, interrompt la jeune fille. Nous ne lui avons pas parlé de toi.

— Vrai ? s'exclame le grand gars avec un soupir de soulagement.

— Vrai ! je te l'assure, affirme Nicolette.

— Alors, touche-là ! dit-il profondément ému. Ça, c'est ce qui s'appelle être de chics filles !

Et il donne une poignée de main énergique à la fillette.

— Aïe ! Tu en as de la force ! Tu vas me casser les doigts.

Tous deux rient aux éclats et Nicole remarque :

— Tu ne m'as pas encore dit ton nom ?



— Je m'appelle Pierre Vallemin, mais presque tout le monde au village m'a surnommé Louquet. Je ne sais au juste pourquoi.

— Et ton père travaille chez mon oncle ?

— Oui, depuis de nombreuses années ; comme journalier. Mais on ne s'enrichit pas...

Et la voix du jeune homme a repris un ton plein d'amertume :

— C'est scandaleux de s'appeler chrétien, d'aller tous les dimanches à l'église et de laisser crever les autres de faim en s'enrichissant à leurs dépens.

Et, le visage en feu, il ajoute avec vivacité :

— Chez nous, on ne croit en rien... on ne s'occupe pas du bon Dieu... mais quand on trouve quelqu'un de plus pauvre que soi, on partage avec lui ce qui nous reste ! La religion... ne m'en parlez pas !

— Mais... mon oncle n'est pas un chrétien... riposte faiblement Nicole, le cœur bouleversé.

— Bien sûr que oui ! Il est du conseil de paroisse, il a son banc à l'église, il est de toutes les ventes de bienfaisance ! Mais quand un pauvre ouvrier vient lui demander une augmentation, comme ce fut le cas de mon père la semaine passée, il le renvoie avec un refus catégorique. C'est pourquoi j'étais pareillement en rage et vous ai poussées l'autre jour...

Et Louquet, dont la langue est maintenant tout à fait déliée, continue avec véhémence :

— Mon petit frère est mort l'année passée parce qu'on ne pouvait lui payer un changement d'air. C'était trop cher... Pas d'argent... toujours le même refrain ! Maintenant c'est le tour de ma mère ; il lui faudrait



des fortifiants, une vie plus facile... Pas d'argent ! Pas d'argent pour nous... Et tu voudrais que je croie au bon Dieu ? S'il existait, il n'y aurait pas une pareille injustice sur la terre... Ça, c'est tout de la blague !

— Louquet ! Je t'en prie, ne parle pas ainsi, s'écrie Nicolette dans un complet désarroi et ne sachant que répondre.

Elle est atterrée et une profonde tristesse l'envahit...

Que répliquer à ce grand garçon dont la révolte est motivée par des faits tangibles, lui enlevant toute possibilité de justifier la cause qui lui est chère.

Son cœur est bouleversé.

Des larmes dans les yeux, elle soupire et ne trouve rien à dire...

Avec effort, elle articule cependant :

— Malgré tout... moi, je crois en Dieu !

Alors Pierre Vallemin, d'un air condescendant, dit :

— On voit que tu es une fille !...

Nicole s'arrête sur le chemin, cherchant une réponse qu'elle ne trouve pas. Et tout à coup, regardant autour d'elle avec des yeux étonnés, elle s'écrie :

— Mais... où sommes-nous donc ?

— Dans le haut du village.

— Et l'église ?

— Là en bas ; nous avons passé devant. Mademoiselle va s'y recueillir ?

Sans prêter attention à l'expression railleuse du jeune homme, la fillette explique :

— Je vais chez Mlle Patraci.

— La vieille demoiselle au perroquet ? Bien du plaisir !



- Au revoir, s'écrie Nicole, soudain pressée.
- Salut !

Les mains dans les poches, le garçon part en sifflant, tandis que la nièce d'Arthur Bonvard rebrousse chemin et se hâte du côté du « Vieux Tilleul ».



## CHAPITRE IX

### CHEZ MADEMOISELLE PATRACI

Nicolette est bouleversée par sa conversation avec Louquet.

Une pointe de doute... une insinuation pénètre dans son cœur et la mord doucement.

Tandis que la gifle cinglante de son oncle lui brûle à nouveau la joue, elle murmure :

— Oncle Arthur... un chrétien... Merci bien ! Je préfère ne pas lui ressembler...

Puis, elle ajoute plus bas en frémissant :

— D'ailleurs, si Dieu existait... Il aurait exaucé mes prières... et protégé mon père.

Mais en même temps, elle voit devant elle, comme dans une vision, la douce silhouette de sa mère et il lui semble entendre sa voix dire tendrement : « Quand les montagnes s'effondreraient, quand les collines chancelleraient... »

Et, le cœur en déroute, les yeux pleins de larmes, Nicolette arrive à la porte du cottage.

Elle s'arrête un instant pour reprendre contenance et sonne résolument.

La porte s'entr'ouvre avec précaution, laissant passer une tête vraiment bizarre : de grands yeux noirs inquiets,



au milieu d'une figure toute ridée, maigre à l'excès, de laquelle se détache un long menton, de grandes oreilles, un nez volumineux. Tout cela est surmonté d'un chignon en forme de tour, sur lequel un délicieux petit ruban de velours noir a été appliqué, donnant à cette physionomie originale, un semblant de coquetterie.

Les grands yeux noirs dévisagent Nicole avec curiosité et aussi avec une expression interrogative à laquelle l'enfant répond en disant :

— Bonjour mademoiselle. Je suis la cousine de Josée.

Cette simple phrase a rempli de clarté les grands yeux noirs; Nicolette les trouve tout à coup très jolis.

— Entrez, dit Mlle Patraci. Et refermons vite la porte. Mes canaris sont enrhumés, mes chats aussi. Il faut leur épargner les courants d'air !

— Et votre perroquet ? dit la fillette amusée et se souvenant de la remarque de Louquet.

— Oh ! s'écrie Mlle Patraci en éclatant en pleurs. Il est mort la semaine passée... et d'un courant d'air... je le crains.

— Il est mort ? fait Nicole sincèrement touchée du chagrin de la vieille demoiselle et aussi un peu déçue de ne pas voir l'intéressant oiseau.

— Je suis inconsolable... Je l'aimais tant ! gémit Mlle Patraci. Evidemment, il était vieux.

En introduisant la jeune fille dans son salon elle continue :

— Tenez; vous donnerez ce paquet de biscuits à Josée, en souvenir de Jacot. Je les avais achetés pour lui,



la veille de sa mort... Ils sont délicieux, tout frais. Pauvre chéri... il n'a pu les manger !

— Merci mademoiselle, dit la fillette dans un sourire. Ils feront plaisir à Josée ; elle m'a priée de beaucoup vous saluer et Marion aussi.

— Pourquoi n'est-elle pas venue ?

— Elle est au lit, avec un pied cassé.

— Oh ! la malheureuse ! Que dites-vous ? Un pied cassé ? Mais c'est affreux ! Pauvre mignonne ! Pauvre mignonne !



— Tenez ; vous donnerez ce paquet de biscuits à Josée,  
en souvenir de Jacot.



A ce moment, un superbe chat angora, gris cendré, fait son entrée majestueuse dans la pièce, en marchant lentement et sans bruit sur les tapis, avec la dignité d'un monarque.

— Tu entends Zilbette ! Tu entends ce que dit cette jeune fille... s'écrie Mlle Patraci en s'adressant à l'animal. Quelle nouvelle ! Josée au lit avec un pied cassé...

Et le chat regarde sa maîtresse d'un air intelligent et entendu.

— Quelle belle bête ! s'exclame Nicolette pleine d'admiration. Il est superbe.

Mlle Patraci, un éclair de joie dans les yeux, acquiesce et dit avec amour :

— C'est demain son anniversaire ! Il a huit ans. Regardez ce que je lui ai confectionné.

Et elle sort d'une armoire un paquet entouré d'un papier de soie blanc et garni de faveurs.

Nicolette s'approche, curieuse et intéressée.

Le paquet est défait et de ravissants vêtements en laine s'étalent sur la table ; ils sont gris, ornés de petits dessins roses.

— Oh ! que c'est joli ! s'extasie la fillette. Que c'est joli ! C'est pour votre chat ?

— Naturellement ; pour mettre le dimanche lorsque nous sortons faire une promenade...

— Je voudrais le voir habillé ! s'écrie Nicolette fort amusée. Mademoiselle... mettez-lui ces habits ! Qu'est-ce donc que ceci ?

— Une écharpe... et voici le manteau, le bonnet et les quatre petits gants...



— Et pour la queue... n'avez-vous rien prévu ? s'exclame Nicolette dans un éclat de rire.

— Tiens, je n'y ai pas songé, fait la vieille demoiselle tout heureuse de la gaité de l'enfant. Mais, impossible d'accéder à votre désir, je ne puis l'habiller aujourd'hui.

— Pourquoi ? demande Nicole déçue.

— Parce que sa fête n'est que demain... C'est une surprise qu'il faut cacher jusqu'au grand jour !

Et prestement, Mlle Patraci refait son paquet et l'enferme dans l'armoire.

— Alors, promettez-moi de l'habiller lorsque je reviendrai le mois prochain, supplie la jeune fille.

— Très volontiers, accède la locataire du « Vieux Tilleul ».

Puis elles font un tour d'appartement. On s'arrête devant les cages de canaris; ensuite c'est le tour des petits chats, une nouvelle nichée de cinq, nés la semaine dernière et n'ouvrant pas encore les yeux mais criant déjà bien fort. Nicole admire aussi la collection d'oiseaux empaillés, les bibelots si variés, si nombreux.

— Quel musée vous avez là, dit-elle.

— Ce n'est pas un musée, se récrie Mlle Patraci, choquée de l'expression. Ce sont des amis; chacun a son histoire, son souvenir. C'est une famille pour moi...

Ensuite on passe à la cuisine et, d'un air mystérieux, Mlle Patraci furette dans ses armoires :

— Décidément, vous tombez mal aujourd'hui. Je n'ai rien de bon à vous offrir. Ce gâteau et ces pâtés sont pour l'anniversaire de Zilbette, ces biscottes pour mes canaris, ce reste de poulet pour la jeune chatte...



Puis, soudain, elle se ravise :

— Ah ! je sais... attendez.

En trotinant, elle sort de la pièce et ne tarde pas à revenir avec un magnifique « kugelhof » qu'elle pose sur la table de la cuisine en expliquant :

— Je l'ai confectionné pour le goûter de demain car j'attends une amie. J'en ferai un nouveau ce soir et nous mangerons celui-ci ensemble ; vous en porterez les restes à Josée.

Une heure plus tard, Nicolette, bien restaurée, le cœur joyeux, s'en retourne à « La Ferme ».

Le sourire aux lèvres, d'un pas pressé, elle quitte « Le Vieux Tilleul », heureuse d'apporter à Josée les friandises qui lui sont destinées. Mais elle se réjouit encore bien davantage de remettre entre les mains de son oncle l'argent du loyer que Mlle Patraci lui a donné avant son départ.

— Voilà qui mettra oncle Arthur de bonne humeur et me permettra de téléphoner à maman, pense-t-elle.

En passant devant l'église, elle éprouve brusquement un sentiment pénible qui, en un instant, fait fuir la joie de son cœur : sa conversation avec Louquet lui revient en mémoire et la trouble.

Décidément, elle n'est pas fière d'elle-même !

Elle n'a rien su répliquer...

— Il faut que je revoie Louquet, soupire-t-elle. Il le faut absolument ! Et je lui dirai que Dieu l'aime et que Jésus veut être son ami...

Mais, en même temps qu'elle fait cette réflexion, Nicole pense à Arthur Bonvard. Un frisson lui parcourt



le dos... Comment convaincre le jeune homme de devenir chrétien et de croire que Dieu l'aime ?

Elle entend encore sa voix indignée :

— C'est scandaleux de s'appeler chrétien...

Et Nicolette sent son trouble renaître.

— Décidément, songe-t-elle, il faut que je parle de tout cela à Marion ; peut-être m'éclairera-t-elle ?

Rencontrant son oncle dans le hall, elle s'empresse de lui remettre l'argent en expliquant :

— Voici le loyer de Mlle Patraci. Je suis allée le chercher puisque Josée ne pouvait le faire.

— Ah ! merci.

Et Arthur Bonvard esquisse un sourire.

Enhardie, la fillette lève les yeux vers la figure sévère de l'agriculteur et demande timidement :

— Me permettez-vous de téléphoner à maman ? Je crains qu'elle ne soit malade... je...

— Ta mère est en parfaite santé ; elle a téléphoné cette après-midi.

— Oh ! et je n'étais pas là... Que vous a-t-elle dit ?

— Que tout allait bien, fait M. Bonvard en s'éloignant.

Sa nièce s'élance à sa poursuite et supplie :

— J'aimerais tellement lui téléphoner... permettez-moi...

Impatienté et bourru, il lui répond sans se retourner :

— Finis donc avec tes caprices d'enfant gâté !

Alors Nicole explose :

— Maman me cache quelque chose... J'en suis sûre... je veux savoir. Si vous ne me permettez pas, j'irai à la poste pour le faire !



Et la tête haute, l'air décidé, la jeune fille brave le regard courroucé de son oncle.

Le maître des lieux comprend soudain que, derrière la figure réservée de sa nièce, se cache une forte personnalité, qui bravera tout, à cause de l'amour brûlant qui remplit son cœur.

— Il est plus prudent d'agir avec diplomatie, sans cela, la petite pourrait bien me jouer un tour, songe-t-il en regardant l'enfant.

Aussi, se radoucissant, il lui dit :

— Sois raisonnable ; va dans ta chambre écrire une longue lettre à ta mère. Tu lui diras que tu attends de ses nouvelles par retour du courrier ; elle ne va pas tarder à te répondre.

L'air aimable de son oncle désarme Nicolette.

Presque confuse de s'être emportée, elle se retire sans bruit et, suivant le conseil qu'on vient de lui donner, elle se hâte d'écrire à Mme Clairvaux. Elle lui narre sa visite au « Vieux Tilleul » et termine sa lettre en la suppliant de lui envoyer une longue missive lui donnant des détails précis sur la vie qu'elle mène avec Yvon à la pension.

La jeune fille ignore que sa mère a quitté le « Vieux Manoir » pour la villa « Tanganyika », qu'elle est la secrétaire d'un vieux monsieur et, dernière nouvelle du jour, que son père est rentré sain et sauf d'Amérique !

M. Clairvaux a téléphoné dans l'après-midi à « La Ferme » pour annoncer son retour, mais Nicolette n'en a pas été informée.

Elle ne peut se réjouir de la joyeuse nouvelle. Au



contraire, elle est seule dans sa chambre, le cœur lourd et oppressé.

Son oncle lui laisse ignorer son grand bonheur...

Le soir, lors du repas, Arthur Bonvard demande à sa nièce, sur un ton presque aimable :

— As-tu écrit à ta mère ?

— Oui, répond Nicolette.

Alors, donne-moi ta lettre. Je sors et la mettrai à la poste.

— Je pensais la porter demain matin en allant à l'école, se hâte de dire la fillette, de nouveau remplie d'inquiétude et de soupçons.

— Non, donne-la moi, elle l'aura plus vite si je la mets ce soir.

Ce dernier argument ferme la bouche de la jeune fille et rassure son cœur ; elle monte dans sa chambre chercher l'enveloppe adressée à Mme Clairvaux.

Pauvre Nicolette !

Si elle pouvait pénétrer quelques instants plus tard dans le bureau de son oncle, quelle ne serait pas sa stupéfaction de voir sa lettre suivre le même chemin que la précédente et tomber bien doucement en petits morceaux dans la corbeille à papier.

Et, satisfait, Arthur Bonvard marmotte :

— A quoi bon lui écrire, même une carte ?... Celle qu'on lui fera parvenir la semaine prochaine sera bien suffisante.

Mais, pour ne pas éveiller les soupçons de la fillette, M. Bonvard quitte le logis et va passer la soirée chez un ami.



Nicole l'entend sortir de la maison ; avec précaution, elle guette par la fenêtre pour le voir partir.

Quel chemin va-t-il prendre ?

C'est étonnant, il ne se dirige pas du côté du village...

Et le cœur de Nicolette se remplit d'un nouvel effroi qu'elle cherche à dissiper en se convainquant qu'elle est sotte :

— Pour quelle raison mon oncle n'enverrait-il pas cette lettre à maman ? C'est très laid de le soupçonner ainsi. Il va sûrement en visite et remontera au village plus tard.

Et rassurée, Nicolette va se coucher en pensant au superbe chat de Mlle Patraci, qu'elle se réjouit tellement de voir dans les habits que la vieille demoiselle lui a confectionnés.



## CHAPITRE X

### JOYEUX DÉPART

Les jours ont passé...

On est à la veille de Noël !

Les cloches sonnent, le soleil brille sur la neige et toute la nature prend un air de fête !

Mais, dans le cœur de Nicolette, il n'y a pas de joie.

La fillette s'ennuie... s'ennuie terriblement.

Josée vient de partir en auto avec son père pour aller passer le réveillon à la montagne auprès de sa mère.

Pourquoi Nicole ne peut-elle en faire autant et retourner chez elle ?

Un lourd silence l'enveloppe.

Pour quelle raison Mme Clairvaux n'écrit-elle pas davantage ?

Est-elle si occupée ?

N'a-t-elle plus envie de revoir sa petite fille ?

Nicolette n'a pas faim...

Devant un bon repas, préparé avec amour par Marion, elle reste insensible, indifférente, la gorge serrée, les yeux remplis de désespoir. Elle recherche dans les souvenirs des Noël's passés, la joie disparue et qui ne reviendra plus...



La vaste salle à manger lui paraît silencieuse, sinistre et sombre. Marion a quitté la cuisine et, pour tenir compagnie à la fillette, elle est venue s'installer à table, auprès d'elle.

Par son sourire bienveillant, elle cherche à ranimer le courage de l'enfant :

— N'as-tu pas faim, petite fille ?

Nicolette secoue la tête mélancoliquement et deux grosses larmes glissent de ses yeux :

— Non... je voudrais voir maman... je suis sûre qu'elle est malade. Sans cela elle serait venue passer Noël avec moi. Son silence est inexplicable. Oh ! Marion, je vais lui téléphoner, puisque oncle Arthur est parti.

La vieille bonne soupire :

— Je crains bien que mon maître n'ait emporté les clefs de son bureau. C'est son habitude lorsqu'il s'en va pour plusieurs jours.

Nicole est atterrée :

— Eh ! bien, j'irai au village, dit-elle en se levant brusquement.

— Finis ton repas... Ton assiette est encore toute remplie, dit doucement Marion.

Et elle ajoute :

— J'ai une meilleure idée, qui me trotte par la tête depuis hier déjà.

— Oh ! laquelle ?

— Si tu partais retrouver ta mère pour le réveillon ? Ce serait une belle surprise et le meilleur cadeau que tu puisses lui faire.

— Que dites-vous ? s'exclame Nicolette tout excitée.

Puis, elle se rassied, déçue et pleine d'amertume :



— Je n'ai pas d'argent, et le train... cela coûte cher ! Tout ce que j'avais dans mon porte-monnaie a été utilisé pour les timbres-poste et pour mes cadeaux de Noël.

— Je paierai ton billet. J'ai quelques sous... affirme Marion.

Alors Nicolette se précipite vers la vieille bonne, l'embrasse sur les deux joues et la serre à l'étouffer :

— Que vous êtes gentille, Marion ! Si vous saviez comme je vous aime !

Mais se ravisant, elle s'écrie :

— Et que dira mon oncle ?... Il m'a spécifié que je ne devais pas quitter la maison, qu'il comptait sur moi pour vous aider pendant son absence... D'ailleurs, m'a-t-il dit, c'est le moins que tu puisses faire si tu désires montrer un peu de reconnaissance pour tout ce que tu reçois généreusement ici.

— Tu seras rentrée avant le retour de M. Bonvard. Je prends sur moi cette décision ; quoi qu'il arrive, j'en porterai la responsabilité. Tu ne peux laisser ta mère seule un jour de Noël ! Ton oncle aurait dû être le premier à te faire cette proposition.

— Si vous m'aviez dit cela hier... je n'aurais pas envoyé mes cadeaux par la poste !

— J'ai trouvé plus prudent de n'en parler qu'après le départ de mon maître. Ton paquet est parti ?

— Oui ; du moins je l'espère. Le grand Louis devait le mettre à la poste.

— Pourquoi ne l'as-tu pas porté toi-même ?

— Parce que mon oncle, comme d'habitude, m'a aperçue au moment où j'allais sortir. Mon paquet l'a



intrigué; je le cachais tant bien que mal sous mon écharpe, mais il l'a vu et, m'arrêtant, il m'a dit :

— Qu'est-ce que cela ?

— Un cadeau pour Yvon, lui ai-je répondu.

— Le grand Louis s'en chargera, a-t-il ajouté et, emportant mon paquet, il est parti en claquant la porte bien fort.

Nicolette soupire profondément, mais son visage s'éclaire rapidement. Elle bondit de joie et s'écrie :

— Alors c'est vrai, Marion ? Je peux partir ? N'aurez-vous pas trop d'ouvrage ?

La vieille servante rit de bon cœur :

— Tu peux t'en aller sans crainte, je n'ai pas l'habitude d'être aidée ! C'est la première fois que ton oncle se fait du souci pour mon travail.

— Mais vous serez toute seule Marion pour fêter Noël ! J'ai du chagrin à vous quitter... ne pourriez-vous pas venir avec moi ?

— Je ne suis jamais seule, petite fille; rassure-toi. Ne sais-tu pas que l'ange de l'Eternel campe autour de ceux qui le craignent ? Et Jésus n'a-t-il pas dit : « Je suis tous les jours avec vous » ?...<sup>1</sup> Je serai donc bien entourée et passerai un joyeux Noël. D'ailleurs, peut-être que quelqu'un du village viendra me faire visite.

Nicole, pensive, paraît absorbée dans de graves réflexions... A quoi songe-t-elle donc ?

Avec attention, elle regarde le visage de Marion, comme si elle cherchait à résoudre un grand problème.

Hésitante, elle murmure :

<sup>1</sup> Matthieu 28 : 20.



— Il y a quelque chose... quelque chose que je ne comprends pas.

— Qu'est-ce ? Dis-le moi ; peut-être pourrais-je te l'expliquer.

— Ce que je ne comprends pas... c'est que mon oncle soit un chrétien.

— Mais... ton oncle n'est pas un chrétien !

— Si ! Louquet, c'est-à-dire Pierre Vallemin me l'a dit. Il va à l'église... il a son banc réservé...

— Certes, M. Bonvard n'est pas un païen ; il croit en Dieu. Mais c'est pour la bonne façon qu'il va au temple. Ni son cœur, ni sa vie n'appartiennent à Dieu et Jésus-Christ n'est pas son Seigneur car il ne lui obéit jamais et ne l'écoute pas davantage. C'est pourquoi on ne peut considérer ton oncle comme un authentique chrétien. Comprends-tu ?

— Oui, s'exclame la fillette en même temps qu'un grand poids tombe de son cœur. Oui, oui, je comprends. Il faudra que j'explique tout cela à Louquet. Mais, savez-vous, Marion, dit naïvement Nicolette, je trouve qu'il vaudrait mieux qu'oncle Arthur soit un païen... parce que... des chrétiens comme lui... ce n'est pas de la bonne réclame !

Marion sourit en entendant les réflexions de l'enfant ; elle hoche la tête et son regard semble dire :

— Tu as raison, tout à fait raison !

— Mais vous, s'écrie Nicole, vous Marion, vous faites de la bonne réclame ! Que serais-je devenue ici sans vous ? Je me le demande...

— Je crois que tu parles bien trop, conclut la bonne



en souriant. Allons chercher l'horaire ; je vais t'accompagner à la gare.

— Hourra ! s'écrie Nicolette.

Et elle gambade à travers la chambre tant son cœur est ivre de joie.

Silencieusement, Marion consulte l'horaire :

— C'est parfait ! Un train passe dans une demi-heure. Juste le temps qu'il faut pour se préparer et aller à la gare. A trois heures, tu es à destination. Ainsi, avant que la nuit ne vienne, tu seras auprès de ta mère. Va changer de robe et mettre ton manteau. Habille-toi chaudement ; il fait froid.

Nicole ne met pas longtemps à achever ses préparatifs de départ. Lorsqu'elle redescend l'escalier, elle trouve Marion dans le hall ; elle a revêtu sa grande pèlerine, mis son capuchon sur la tête et chaussé ses bottes.

La fillette, fort amusée, trouve qu'elle ressemble étrangement à un bonhomme de Noël !

— Il ne vous manque plus que la barbe et la moustache blanche, dit-elle pour taquiner la vieille servante.

— Et la hotte remplie de joujoux, continue Marion en riant.

Devisant gaiement, elles quittent « La Ferme » et s'avancent rapidement dans la campagne blanche. La neige craque sous leurs pieds ; tout est étincelant et merveilleux de beauté. Les branches des arbres ploient sous leur lourde parure immaculée.

La gare est en dehors du village, près de la grand-route. Le temps presse ; Marion, tout essoufflée, suit avec peine la fillette qui, légèrement, sans effort, se hâte





*Marion va prendre le billet et Nicolette le glisse  
dans son porte-monnaie.*

sur le chemin. Il lui semble avoir des ailes ! Elle voudrait courir... aller plus vite encore !

De ce pas, ne va-t-elle pas manquer son train ?

Faisant un violent effort pour maîtriser son impatience, Nicole cherche à régler son allure sur celle de sa compagne.

— Que c'est fatigant de marcher lentement ! pense-t-elle, bien que toutes deux s'acheminent rapidement.

Enfin ! Voilà la gare !

Marion va prendre le billet et Nicolette le glisse dans son porte-monnaie.

Là-bas, au loin, un point noir se distingue. Il grandit... grandit toujours plus et... quelques instants plus tard, le train entre en gare.



Deux gros baisers sur les joues fanées de Marion et la jeune fille monte lestement dans un wagon.

A travers la vitre, elle voit la figure lumineuse de l'humble servante qui, épanouie, tout heureuse du sourire de l'enfant, lui fait un dernier signe d'adieu.

Puis le train s'ébranle...

Nicolette s'en va... et en même temps que le convoi prend de la vitesse, son cœur galope de joie.

Quel délice de franchir l'espace... de voir le paysage s'évader au fur et à mesure que l'on avance et de savoir que chaque instant vous rapproche du lieu désiré !

Tellement distraite par tout son bonheur, Nicolette ne prête aucune attention aux voyageurs qui l'entourent et lorsque le contrôleur pénètre dans le compartiment en s'écriant d'une voix forte : « Les billets s'il vous plaît ! » la jeune fille sursaute, comme sortant d'un beau rêve.

Mais bien vite elle s'y replonge.

Elle imagine la surprise d'Yvon, lorsqu'elle arrivera à la pension... Il l'entourera de ses deux menottes et poussera des cris de joie. Puis, il ira chercher le bel éléphant que Nicolette vient de lui envoyer pour Noël et il donnera un baiser à sa sœur en lui disant : merci..

Les kilomètres se succèdent, les localités aussi. L'espace est franchi et Nicolette, rêvant toujours aux douces perspectives qui sont devant elle, s'aperçoit étonnée, qu'elle est déjà à destination.

Naturellement, personne ne l'attend à la gare, puis que c'est une surprise !

Bien vite, elle descend du train. Quel plaisir de reconnaître les lieux ; il lui semble qu'il y a si longtemps



qu'elle les a quittés et pourtant il n'y a guère plus de trois semaines qu'elle était sur le même quai, faisant ses adieux à sa mère et partant pour « La Ferme ».

A ce souvenir, la fillette sent un frisson lui parcourir le dos, mais elle le chasse rapidement ; aujourd'hui, c'est le revoir et c'est la joie.

Distraite, elle prend le chemin le plus court pour la pension. Ni les vitrines, ni les passants ne l'intéressent ; son seul but est d'arriver au plus vite au « Vieux Manoir ».

Mais, tout à coup, une angoisse la saisit.

Comment va sa mère ?

N'est-elle pas malade, au fond de son lit ?

Pour trouver une réponse plus rapide à son inquiétude, elle hâte le pas, de plus en plus. Elle voit enfin la vieille demeure, émergeant de la neige et des arbres du jardin.

Le cœur de Nicolette bat bien fort !

Voici la grille qui grince lorsqu'elle l'ouvre ; elle s'attend à voir paraître Nido, le bon vieux chien qu'elle aime tant, mais la niche est déserte.

— Il fait trop froid, pense-t-elle. Il est dedans.

Elle grimpe l'escalier du perron et pèse sur la poignée de la grande porte, mais celle-ci ne cède pas.

— Oh ! s'écrie Nicolette exaspérée. Le loquet est poussé. Il faudra déranger la domestique... Moi qui voulais entrer sans être aperçue...

Et elle tire vigoureusement la sonnette.

La porte s'ouvre... et une petite bonne, que Nicole ne connaît pas et qu'elle n'a encore jamais vue, lui dit avec un fort accent étranger :



— Que désirez-vous ?

— Voir ma mère, elle est ici en pension, répond la jeune fille avec une nuance d'impatience dans la voix.

Et, sans attendre qu'on l'y invite, elle pénètre dans le vestibule en expliquant :

— Elle est à la chambre 17 avec mon petit frère.

— La chambre 17 ? Vous faites erreur, c'est un vieux monsieur qui l'habite.

— Comment ! Et bien, ma mère a peut-être changé de chambre ; tant pis pour le numéro ! C'est Mme Clairvaux que je désire voir ; veuillez m'indiquer où je la trouverai.

— Mme Clairvaux ? fait la servante d'une voix lente et sur un ton qui exaspère Nicolette. Nous n'avons pas de Mme Clairvaux ici.

— Que dites-vous ? Vous n'êtes pas au courant. Puis-je voir la directrice, Mme Colmar ?

— Elle n'est pas là ; elle est partie pour le Réveillon chez ses parents. Presque tous les pensionnaires sont dans leurs familles pour les vacances et les fêtes.

— Mais, enfin ! vous n'êtes pas seule dans la maison.

— La cuisinière est dans sa chambre... sous les combles. Mais elle dort et n'aime pas qu'on la dérange dit la jeune domestique, toujours de la même voix lente et indifférente.

— Eh bien, moi... j'irai la déranger ! Et tant pis si cela l'ennuie... Je sais où est sa chambre.

Sans attendre de réponse, Nicolette se précipite dans l'escalier et monte d'un trait jusqu'au dernier étage.

Tout essoufflée, elle s'arrête un instant et frappe



à la porte de Dora, la cuisinière que Nicole connaît bien.

Une voix grommelle :

— Que voulez-vous ? Laissez-moi dormir !...

— C'est Nicole Clairvaux. Permettez que j'entre ; je ne vous importunerai pas longtemps.

Point de réponse.

On entend bouger de l'autre côté de la paroi et quelques minutes plus tard, la porte s'ouvre :

— Comment ! C'est toi Nicolette ? fait la domestique étonnée.

— Mais bien sûr... répond la jeune fille du ton le plus naturel. Bonjour Dora ! Je viens passer les fêtes auprès de maman. Il paraît qu'elle n'est plus au 17. La bonne qui m'a ouvert la porte n'est pas du tout au courant et n'a pu me dire où je la trouverai. C'est pourquoi je suis montée jusqu'ici ; je m'excuse de vous avoir dérangée.

— Ta mère n'est plus à la pension, depuis quinze jours, même davantage.

— Comment ! Que dites-vous ? fait la jeune fille atterrée. Et où est-elle ?

— Ça, alors ! Ne le sais-tu pas ?

— Non !

— Tu ne sais pas où elle est ?

— Mais non ! Je croyais qu'elle demeurerait encore ici ! Oh ! elle est à l'hôpital, malade ! gémit Nicolette, tout à coup remplie d'effroi.

— Quand elle a quitté la pension, elle paraissait en bonne santé, affirme Dora pour tranquilliser la jeune fille.

— Et elle ne vous a pas dit où elle allait ?



— A moi ? Oh ! non... naturellement. J'ai autre chose à faire dans ma cuisine que d'écouter tous les renseignements que les pensionnaires peuvent donner sur leur vie privée. Mais elle en a sûrement parlé à la directrice.

— Et elle n'est pas là ! soupire Nicole. Que vais-je faire ? Où la trouver ? Faudra-t-il que je retourne chez mon oncle sans avoir vu maman ? Non, ce n'est pas possible ! J'irai à l'hôpital, peut-être qu'elle y est...

La cuisinière est perplexe.

Quel conseil donner à cette fillette qui ne sait l'adresse de sa mère ?

Le problème est au-dessus de sa compétence... De plus, elle est fatiguée et a hâte de retrouver la tranquillité de sa chambre et le sommeil bienfaisant que l'arrivée intempestive de la jeune fille a interrompu.

Regardant Nicolette avec un sincère sentiment de compassion, mais aussi avec un impérieux désir de la voir partir, elle lui dit :

— C'est une idée ; va à l'hôpital. Bonne chance ! Je regrette de ne pouvoir t'aider mieux. Au revoir, Nicole !

— Au revoir, Dora !

Et la porte se referme.

Nicolette se dépêche de quitter le « Vieux Manoir ».

A quoi bon rester là plus longtemps puisque sa mère n'y est plus ?

Et le cœur bien lourd, elle franchit à nouveau la grille.



## CHAPITRE XI

### LA JOIE DE NOËL

Tout le bonheur de Nicolette s'est envolé.

Elle monologue et machinalement répète toujours la même phrase :

— Maman n'est plus à la pension... Où donc est-elle ? Pourquoi n'a-t-elle rien dit ?

Et, désespérée, elle se dirige d'un pas traînant du côté de l'hôpital. Il est dans le même quartier, pas loin de là, à trois cents mètres à peine.

Devant la porte du bâtiment, elle hésite, pleine de crainte.

Que va-t-on lui répondre ?

Puis, résolument, elle sonne.

Ce n'est pas l'heure des visites mais qu'importe !

Une garde-malade, tablier et bonnet blanc, lui ouvre la porte.

— Mme Clairvaux est-elle ici ? demande la jeune fille d'une voix tremblante.

— Attendez un instant, je vais voir au tableau.

La garde revient ; sa réponse est négative : il n'y a pas de malade portant ce nom.

Quel soulagement pour Nicole ! Un brin d'espoir



renaît dans son cœur. Mme Clairvaux a peut-être simplement changé de logis. D'ailleurs, Dora n'a-t-elle pas dit que sa mère paraissait se porter très bien lorsqu'elle a quitté la pension ?

S'armant de courage, la jeune fille réfléchit à ce qu'elle va faire...

De quel côté se diriger ?

Où trouver une indication quelconque sur le lieu où sont les deux chers êtres qu'elle s'est tant réjoui de revoir ?

Elle avance sur le trottoir, sans but précis. Il fait froid et malgré de bons gants de laine, ses doigts sont glacés.

Une idée traverse son esprit : si elle allait chez Mme Mottraux, une amie de sa mère ?

Peut-être pourrait-elle la renseigner...

Si ce n'est pas le cas, elle l'invitera sûrement à se réchauffer un moment chez elle !

Mais, Mme Mottraux habite loin... en dehors de la ville ; pour aller jusque-là, il faudra suivre une longue avenue, interminable.

Et puis... il faudra passer devant « Le Nénuphar » la chère maison qu'elle aime tant et où il a fait si beau vivre...

Sans entrain, elle s'achemine dans cette direction et, lorsque la villa des heureux jours apparaît à ses yeux Nicolette sent une profonde douleur pénétrer tout son être.

Est-ce possible qu'elle ne rentre pas chez elle ?

Tout est encore semblable à l'année passée !

Le jardin... la maison... rien n'a changé.



De loin, elle a vu la grille s'ouvrir, une silhouette masculine en sortir et disparaître au carrefour.

Nicolette porte la main à son cœur :

— Oh ! si c'était papa... murmure-t-elle.

Mais non, ce n'est pas lui... ce n'est pas son allure. Le beau temps est passé...

Elle est maintenant tout près du « Nénuphar » ; elle aimerait à pénétrer dans le jardin, suivre l'allée, entrer dans la maison et s'écrier :

— Bonjour maman ! C'est moi.

Mais impossible ; elle n'est plus qu'une étrangère dans ces lieux si familiers. Les gens qui habitent là ne la connaissent pas...

Elle regarde la fenêtre de sa chambre ; le rideau a bougé... Une petite figure blonde, toute bouclée, apparaît, scrutant la rue... attendant quelqu'un.

Mais ce n'est pas Yvon et les yeux bleus de la tête bouclée regardent avec indifférence la fillette qui, sur le trottoir, marche lentement, le cœur triste...

Non, ici plus rien ne la reconnaît et personne ne l'attend. Il est inutile de s'attarder plus longtemps.

Et pour fuir son bonheur envolé, Nicole hâte le pas vers la demeure de Mme Mottraux.

Enfin, elle arrive au but et relève la tête, heureuse à la pensée de rencontrer une amie à qui elle pourra confier ses difficultés.

Mais, nouvelle déception : Mme Mottraux n'est pas chez elle ! Tous les volets de la maison sont fermés ; il est bien évident que les maîtres du logis sont partis pour plusieurs jours.

Et, tout à coup, la jeune fille se souvient que



M. Mottraux, grand alpiniste et fervent pratiquant de sports, aime à passer la fin de l'année dans son chalet, la montagne.

Pourquoi n'y a-t-elle pas pensé plus tôt ? Ce long trajet dans le froid et la neige ! Quelle idée a-t-elle eu de venir jusque-là ?

Nicolette perd courage... Elle est transie, car le soleil a disparu à l'horizon...

Cependant il n'est pas question de rester inerte sur le trottoir ; il s'agit de bouger et de marcher pour se réchauffer. Elle a hâte de retourner en ville et de continuer ses recherches.

Si elle allait à la police...

Peut-être que sa mère a donné son changement d'adresse. C'est là qu'elle aurait dû se rendre en tout premier lieu. Quelle bêtise de n'y avoir pas songé !

Et de nouveau, elle repart... Mais pour ne pas passer devant « Le Nénuphar », elle change de direction et s'engage dans un quartier qu'elle ne connaît qu'à peine.

Ce sont de vieilles maisons, des rues étroites et sans lumière, d'affreuses boutiques, des tavernes d'où l'on entend des éclats de voix bruyants, des cris, des jurons.

Nicolette est saisie d'effroi.

La rue est déserte ; seul un passant pressé pénètre dans une échope.

Au loin, l'on entend le son des cloches... et la fillette se sent terriblement seule dans cette grande ville.

Elle se dépêche de fuir ces ruelles sombres... Elle préfère les grandes avenues et les lumières des boulevards.

La nuit vient... le froid augmente.



Nicolette claque des dents.

En approchant d'une rue populeuse, elle voit une foule de gens se presser du côté d'un grand porche. C'est l'église Sainte-Cécile, un édifice dans lequel la fillette n'est jamais entrée parce qu'il est dans un quartier où elle n'allait que rarement.

Elle regarde les gens qui passent : tous des inconnus pour elle.

Machinalement, elle suit la foule et pénètre dans le temple. Un sentiment bienfaisant de chaleur envahit rapidement ses membres engourdis par le froid.

Elle est fatiguée et se laisse choir sur un banc, dans un coin obscur et reculé.

Quelle détente !

Qu'il fait bon fermer les yeux et rester là, sans mouvement, sans pensée, le corps au repos et dans une douce chaleur !

Elle sent ses paupières s'appesantir... Oubliant ce qui se passe autour d'elle, indifférente à tout, Nicolette glisse doucement dans le sommeil !...

Personne n'a remarqué l'enfant blottie sur son siège, sourde aux accents mélodieux de l'orgue qui vibre joyeusement, annonçant triomphalement le grand jour de bonheur.

Le sapin de Noël s'allume... l'église tout entière s'emplit de l'odeur des bougies, les enfants chantent, récitent, mais Nicolette dort toujours... elle n'entend rien et ne voit rien.

Soudain, le chœur entonne un Alléluia ! La jeune fille tressaille et se réveille.

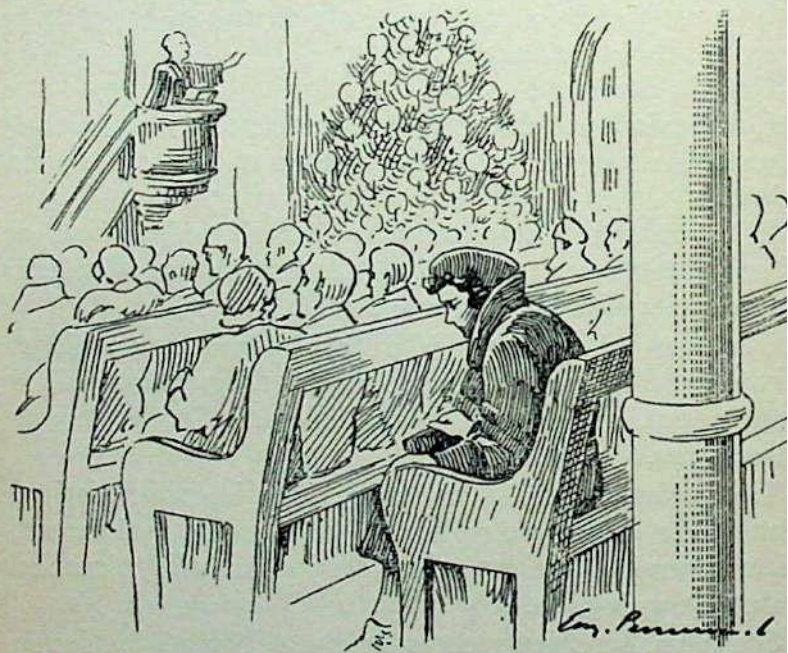
Où donc est-elle ?



Quels sont ces chants parlant de paix et de joie  
L'enfant, maintenant tout à fait réveillée, conscient  
de sa détresse, baisse la tête mélancoliquement.

Ces lumières brillantes lui font mal au cœur ; pour  
elle, il n'y a pas d'allégresse aujourd'hui...

Distraite, elle ne prête aucune attention à la prédication  
du pasteur, qui, après avoir lu dans les Evangiles  
le récit de Noël, parle aux petits de la bonne nouvelle  
annoncée aux bergers. Puis il convie la foule des fidèles



*Ces lumières brillantes lui font mal au cœur ;  
pour elle, il n'y a pas d'allégresse aujourd'hui...*



à écouter le message de l'amour de Dieu, manifesté dans le don de Son Fils. Pour terminer, il s'adresse aux affligés, aux déshérités, aux malheureux, leur disant que la joie de Noël est, malgré tout, aussi pour eux.

Il insiste sur ce « malgré tout », le répétant plusieurs fois, si bien que l'attention de Nicolette est attirée vers le prédicateur. Petit à petit, elle devient attentive et, au moment où la fillette redresse la tête pour écouter avec plus d'intérêt les paroles du pasteur, elle entend celui-ci prononcer d'une voix vibrante le verset qu'elle connaît bien :

« Quand les montagnes s'effondreraient,  
Quand les collines chancelleraient,  
Mon amour ne s'éloignera point de toi,  
Et mon alliance de paix ne chancellera point,  
Dit l'Eternel qui a compassion de toi. » <sup>1</sup>

Ces paroles vont droit au cœur de Nicolette. Elle est convaincue qu'elles ont été prononcées pour elle, pour elle seule et que Dieu lui parle... à elle... Nicole Clairvaux.

En même temps, elle a l'impression d'être environnée d'une douce présence, si réelle, si profonde et qui la fait songer à la remarque de Marion : « Je ne suis jamais seule. »

Maintenant la jeune fille est convaincue ; les doutes fuient... la joie inonde son cœur !

« Malgré tout » l'amour de Dieu est vainqueur !

<sup>1</sup> Esaïe 54 : 10.



Malgré les injustices, malgré les souffrances, malgré les détresses, Jésus est né !

C'est un ami, c'est un Sauveur, un Libérateur !

Et lorsque tout chancelle, Son amour est suffisant pour remplir le cœur et le faire déborder de joie !

En un instant, Nicolette comprend cela... Elle inondée de bonheur et les Noël's passés lui paraissent tout à coup ternes en comparaison du joyau qu'elle vient de découvrir.

Tristesse, solitude, perplexité... ont disparu ! La vraie joie de Noël submerge l'inquiétude !

Et la fillette pense soudain qu'elle a oublié de demander à Dieu de la conduire dans la ville pour retrouver sa mère, de lui indiquer le chemin qui mènera vers son petit frère.

Elle n'hésite pas un instant et, courbant la tête, murmure tout bas :

— Seigneur Jésus, fais que je trouve maman Yvon.

Rassérénée, le cœur plein d'espoir et de quiétude, elle quitte l'église lentement et silencieusement, avant que le service ne soit terminé et que la foule, encombrant le passage, ne l'empêche de se hâter.



## CHAPITRE XII

### UN PORTEFEUILLE DANS LA NEIGE

Tout en poursuivant son chemin, Nicolette réfléchit à ce qu'elle va faire.

Dans son esprit, elle élabore son plan : elle ira premièrement à la police, puis, si la démarche est infructueuse, elle se rendra chez son amie, Monique Volkart. Au cas où celle-ci ne saurait rien de sa mère, elle passera la nuit chez sa camarade et reprendra ses recherches demain.

Elle est fermement décidée de ne pas retourner à « La Ferme » sans avoir donné un baiser à sa mère et à son cher petit Yvon.

Elle marche d'un pas rapide.

La neige s'est mise à tomber lentement, en gros flocons. Nicolette suit du regard leur course tranquille ; ils tombent mollement sur le trottoir qui se recouvre rapidement d'un nouveau manteau vite sali et défraîchi par les passants.

Soudain, elle s'immobilise.

Qu'a-t-elle remarqué devant elle, au bout de son pied ?

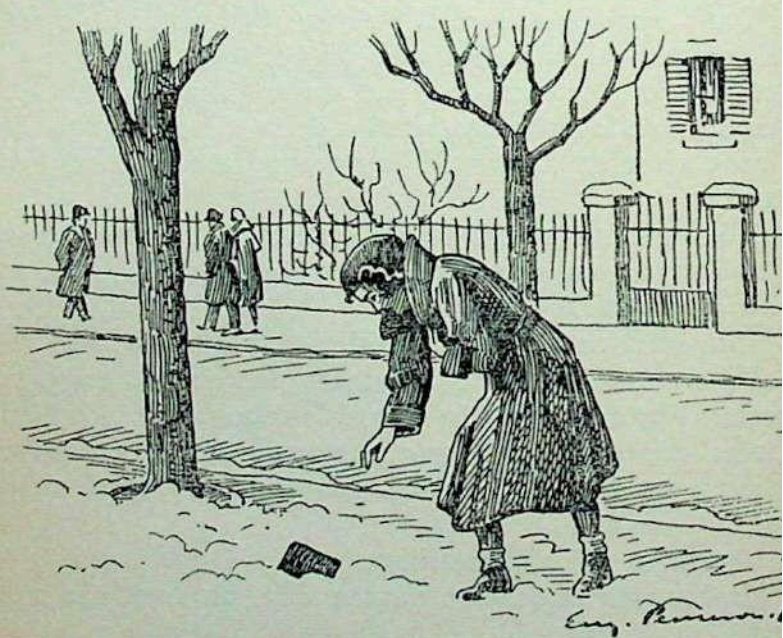
Qu'est-ce que cette tache noire, à demi cachée par la neige tombante ?



Nicole se penche et ramasse l'objet intrigant. Elle le secoue énergiquement et découvre un portefeuille, un ravissant portefeuille en cuir, bien bourré.

Curieuse, la fillette s'appuie contre le mur d'une maison et examine attentivement sa trouvaille; des initiales sont gravées en lettres dorées : J. F.

— J. F., murmure Nicole. Je ne connais pas de J. Voyons : J... cela peut faire Jacques ! et F ? Peut-être Freymond ou Favre ! Ça y est ! J'y suis ! Jacques Favre !



*Nicole se penche et ramasse l'objet intrigant.*



s'écrie-t-elle presque à haute voix, sans s'inquiéter des gens qui passent.

Puis, elle ajoute :

— C'est bien simple... Jacques Favre, le frère de Marlène, ma camarade de classe. Bien sûr ! Ils habitent non loin de là. J'y cours...

Et la jeune fille, quittant son coin de rue, se hâte vers la demeure des Favre.

Elle a retrouvé sa légèreté et sa vivacité ; rapidement, elle monte l'escalier de la grande maison dans laquelle habite sa compagne d'école, au sixième étage.

Tout essoufflée, elle arrive sur le palier et fait retentir la sonnette.

C'est Marlène qui ouvre :

— Oh ! Nicolette ! Quelle surprise, tu es de retour ? s'exclame la jeune fille.

— Oui, et j'ai trouvé le portefeuille de ton frère, dans la rue !

— Le portefeuille de mon frère ? répète Marlène comme un écho. Montre donc...

— Tu vois... j'ai deviné que c'était à lui, à cause des initiales !

Marlène prend l'objet et l'examine.

— Je ne crois pas que ce soit à Jacques... murmure-t-elle hésitante. Le sien est tout râpé et fripé. Viens, entre, je vais l'appeler...

Et la fillette introduit Nicole à la salle à manger.

Mme Favre, puis Jacques arrivent sur les lieux... mais personne ne reconnaît le portefeuille ; il n'est pas à eux !

— Quel dommage ! remarque Jacques, je voudrais



bien que le mien soit aussi beau que celui-ci. Faisons un échange, veux-tu, puisqu'il est marqué J. F. ? dit-il en riant...

— Voilà qui ne ferait pas l'affaire de son propriétaire, conclut Marlène.

— Alors, dit Nicolette déçue, je croyais avoir trouvé la bonne adresse... et il me faut repartir en campagne.

— L'as-tu ouvert ? demande Mme Favre.

— Non... naturellement. Supposant qu'il était Jacques, je n'ai pas voulu être indiscrete.

— Peut-être trouverons-nous un renseignement sur la personne qui l'a perdu, ajoute Mme Favre en l'ouvrant.

Une liasse de billets de banque émerge d'une poche.

— Oh ! s'écrie en cœur toute la compagnie.

— Cela a de la valeur ! fait Nicole pensive. Celui qui l'a perdu doit être bien en souci.

Des papiers, des lettres, des photographies, s'échappent des poches du portefeuille.

— Des cartes de visite, s'exclame Jacques en s'emparant.

— Montre, intervient Nicolette fiévreusement. C'est sûrement le nom du malheureux personnage qui a égaré cette fortune.

Et elle lui prend des mains les petits cartons blancs.

— John Fallières, 19, rue des Pommiers ! Inutile de discuter plus longtemps ; voilà la bonne adresse où j'y cours, s'écrie-t-elle en rassemblant les feuillets éparpillés et refermant le portefeuille.

Elle est déjà dans le vestibule, prête à partir, mais se ravisant :



— Où est cette rue des Pommiers ?

— Après le pont des Tuileries ; elle coupe l'avenue du Bois-Gentil, répond Mme Favre.

— Je vois... C'est loin... soupire Nicolette.

— Veux-tu que j'y aille ? offre aimablement Jacques. Avec mon vélo, j'y suis vite.

Nicole hésite...

— Merci, je ne voudrais pas te donner cette peine.

— Tu ferais bien d'accepter l'offre de mon fils, suggère la mère de Marlène. En effet, c'est loin... et Mme Clairvaux pourrait s'inquiéter... Il fait nuit. Jacques ne sera pas long ; tu attendras ici son retour. Il y aura sûrement une récompense !...

En entendant prononcer le nom de sa mère, Nicole se redresse ; toute la réalité, oubliée un instant, se dessine à nouveau devant ses yeux.

Elle se sent mal à l'aise. Mme Favre ne serait-elle pas étonnée si elle apprenait que la jeune fille ignore où elle demeure ?

Ne serait-ce pas l'occasion d'incompréhensions et de commérages ? Il vaut mieux ne pas en parler et partir au plus vite, afin d'éviter toute occasion d'exposer la situation.

De plus, Nicolette a hâte de reprendre ses recherches dans la ville, d'aller au bureau de police, qui se trouve justement sur le trajet qu'elle devra faire pour se rendre à la rue des Pommiers.

Aussi, décidée, réplique-t-elle :

— Merci infiniment, mais je vais précisément dans cette direction.

Et, sans autre explication, la jeune fille prend congé



de la famille Favre en leur souhaitant un joyeux Noël.

Une fois la porte fermée, elle éprouve un sentiment de soulagement à se retrouver seule dans l'escalier. Elle le descend rapidement pour rejoindre à nouveau les boulevards.

Cependant, elle est fatiguée et elle a faim... un faim terrible qui lui tenaille l'estomac et lui donne une folle envie de s'arrêter à chaque boulangerie qu'elle voit.

Evidemment, elle n'a rien mangé depuis qu'elle a quitté Marion; en revanche, elle a beaucoup marché.

Son porte-monnaie est vide !

Hélas ! elle le sait...

Inutile de l'ouvrir pour vérifier l'authenticité de ce fait !

Mais... le portefeuille est bien garni... et contient de quoi satisfaire le plus bel appétit !!!

Quelle tentation pour Nicolette !

Ce serait si facile d'entrer dans une confiserie de commander les friandises les plus appétissantes...

Dans sa main, elle serre bien fort l'objet trouvé pour ne pas succomber à la tentation, elle va droit devant elle, sans un regard sur les étalages alléchants !

Le poste de police est bientôt atteint. Mais, soudain, elle s'arrête... hésitante.

Fait-elle bien d'y aller avec son portefeuille dans sa main ?...

Si la personne qui l'a perdu est déjà venue dans le bureau, pour s'enquérir sur le sort de l'objet égaré, la prendra-t-on pas pour une voleuse, lorsqu'elle sortira après avoir obtenu l'adresse de sa mère, si elle n'y dépose pas ce qu'elle a trouvé ?



Nicolette, plongée dans ses réflexions, ralentit le pas. Elle n'a aucune envie de laisser là le précieux objet. Elle préfère le porter directement à son propriétaire, espérant recevoir une récompense qui lui permettra de satisfaire sa faim.

Le besoin impérieux de manger lui dicte ce qu'elle doit faire, et, décidée, elle passe devant le bureau de police sans s'y arrêter.

— J'y reviendrai plus tard, songe-t-elle.

Il faut se hâter, le temps passe... le froid s'intensifie... les passants deviennent plus rares et plus pressés, les magasins se ferment les uns après les autres.

Nicolette frissonne.. elle court presque pour ne pas prendre froid ; ses pieds endoloris lui font mal...

Que c'est loin ! N'arrivera-t-elle pas bientôt ?

La neige tombe plus serrée et l'aveugle.

— Pour revenir, je prendrai l'autobus, soupire-t-elle pour se donner du courage. J'aurai peut-être un peu d'argent...

Enfin, voici la rue des Pommiers... silencieuse et déserte. Nicolette cherche les numéros impairs. Avec un sentiment de soulagement, elle approche du but : numéro 15, puis 17 et... enfin le numéro 19 !

Une grille, un petit jardin et la maison est atteinte.

Au rez-de-chaussée, sur une plaque blanche, en grosse écriture noire, elle lit :

JOHN FALLIÈRES

*Comptable*



— C'est bien là, s'exclame Nicole satisfaite.

Et, d'un geste décidé, elle tire la sonnette qui retentit avec fracas !

La porte s'ouvre... et une mignonne dame, toute blonde, apparaît et regarde Nicolette d'un air interrogateur.

Que vient donc faire ici cette jeune fille inconnue une veille de Noël ?

— J'ai trouvé ce portefeuille dans la rue, se hâte-t-elle de dire la fillette pour motiver sa présence. N'est-il pas à M. Fallières ?

— Oh ! s'écrie la jeune femme, le portefeuille de mon mari ! Entrez... entrez. Que vous êtes aimable d'avoir rapporté !

Et, elle s'empresse d'introduire Nicole dans son coquet petit salon rose. Elle l'installe dans un fauteuil et lui dit :

— Mon mari ne va pas tarder à rentrer... il va attendre son retour. Il sera heureux de vous remercier lui-même. Il était dans un tel émoi, lorsqu'il est revenu du bureau et s'est aperçu de la perte de son portefeuille. Il contient pas mal d'argent ! Pensez donc... le salaire de tout un mois, qu'il venait de recevoir pour Noël. Quel cadeau !!! Nous étions atterrés... Où l'avez-vous trouvé ?

— Sur le boulevard des Philosophes.

— Il l'aura perdu en sortant d'une boutique où il avait des achats à faire et est rentré chargé de paquets. Il croyait plutôt l'avoir laissé sur un comptoir... Au lieu de cela, est-il reparti immédiatement avant que les magasins ne se ferment et voilà plus d'une heure qu'il est sorti.



Tandis que la jeune femme parle, la sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Veuillez m'excuser un instant, dit-elle en quittant la pièce.

Et Nicolette reste seule, tout heureuse de se reposer un moment dans la quiétude de ce ravissant petit salon.



## CHAPITRE XIII

### UN BOUQUET D'ŒILLETS

A la villa « Tanganyika », 21, rue des Pommiers, l'on s'apprête à fêter Noël !

De longtemps la maison n'a été si gaie, si bruyante et si remplie. Il faut dire qu'un mignon petit lutin est venu la transformer, comme par l'effet d'une baguette magique...

Et ce lutin, c'est un bambin de cinq ans, Yves Clairvaux !

Dès l'heureux jour du retour de son père, on est allé le chercher à la pension pour enfants où il avait été confié à une ravissante petite dame aux cheveux blancs.

Sa main dans celle de M. Clairvaux, il a quitté la villa « Marie-Louise », les jolis jeux et les gentils camarades sans aucun regret, tant il était heureux d'entendre de nouveau la voix de son papa.

Quelle musique pour le garçonnet que ces paroles prononcées d'un timbre chaud et vibrant :

— Yves, comme tu as grandi ! Je t'ai à peine reconnu... Tu seras bientôt un homme !

Et, depuis lors, père, mère et fils sont installés chez M. Lheureux qui trouve son rôle de grand-père



plus charmants et s'ingénie à faire plaisir au petit garçon en le gâtant même un peu trop !

Il est allé faire des achats en ville et est rentré les poches bourrées de friandises... Des commandes ont été faites aux meilleurs confiseurs, des livreurs ont apporté de mystérieux paquets de toutes formes...

Un superbe sapin de Noël a fait son entrée dans le salon de la villa « Tanganyika ». On est allé chercher au grenier des cartons recouverts d'un épais tapis de poussière, et... dans ces vieux cartons, on a retrouvé de ravissantes choses, toutes brillantes et lumineuses : des boules fragiles, des chaînes argentées, des « pives » dorées, des étoiles scintillantes...

Et maintenant, le sapin de Noël, revêtu de toutes ces riches parures, n'attend que le moment où les bougies qu'il porte s'allumeront et brilleront de leur douce flamme réchauffante.

Plusieurs fois déjà, Yves est venu le regarder... l'admirer, tout ému devant tant de merveilles et impatient de le voir bientôt s'illuminer.

Il ne tient plus en place... il est très excité !

— Maman, viens voir le beau sapin, dit-il en entraînant sa mère au salon.

— En effet, il est magnifique, acquiesce Mme Clairvaux, avec un joyeux sourire dans les yeux.

Mais, tout au fond de son cœur, il y a une vague de tristesse... La fête ne sera pas sans ombre : Nicolette n'est pas là !

Hier, au téléphone, Arthur Bonvard lui a dit que la fillette préférerait rester à « La Ferme », pour fêter Noël avec Josée !



Mme Clairvaux aurait mieux aimé que sa fille montrât quelque empressement à revoir son père. Dément, Nicole la déçoit... Et Yvon, l'a-t-elle donc vite oublié ?

Pour échapper à ces amères et troublantes réflexions, la jeune mère emmène son petit garçon dans sa chambre et lui montre les cadeaux qu'elle a préparés pour les hôtes de la maison.

— Et à la jolie dame blonde, maman... que lui donnes-tu ?

— La jolie dame blonde ? De qui parles-tu ?

— Tu sais, mamy... La dame qui sourit toujours qui m'a donné une orange... qui habite de l'autre côté du mur...

— Ah ! Mme Fallières. Je n'ai pas songé à elle.

— Je voudrais lui porter quelque chose.. elle est si gentille.

— Tu as raison ; car je crois qu'elle aime bien mon petit Yvon. Mais, que lui donner ? Je n'ai rien prévu.

— Maman, ces belles fleurs...

— Je les ai reçues ce matin de ton père, dit Mme Clairvaux avec un accent d'hésitation et de regret dans la voix.

— Il y en a trop, rien que pour toi ! dit Yves, se pliant de ses beaux yeux.

— C'est vrai ; partageons-les ! Papa ne sera pas fâché, puisque c'est pour faire plaisir...

Et Mme Clairvaux, sortant de leur vase les beaux œillets rouges et blancs, en prend la moitié, les entoure d'un joli papier et les met dans les mains d'Yves en témoignage de joie et de ravissement.



— Je n'ai pas le temps de t'accompagner, mon chéri ; peut-être que M. Lheureux...

Mme Clairvaux n'achève pas sa phrase ; son fils l'interrompt en s'écriant d'un air important :

— Yvon est grand, il peut aller tout seul dire « Joyeux Noël » à la jolie dame.

Puis, il ajoute :

— Peut-être qu'elle me donnera quelque chose de bon ! Oh ! crois-tu qu'elle me donnera quelque chose, maman ?

— Je n'en sais rien, petit gourmand ! dit en riant sa mère. Va, mais n'importune pas Mme Fallières et reviens tout de suite. Apporte-lui mes salutations et mes vœux. Mais... sais-tu qu'il fait déjà sombre ?

— Je n'ai pas peur ! répond d'une voix décidée le garçonnet.

Et, tenant précieusement les belles fleurs, il descend bien lentement l'escalier, fier de sa mission.

Sur la pointe des pieds, il traverse le hall, ouvre la porte d'entrée avec précaution et, sans bruit, se glisse hors de la maison.

Quel joli tapis blanc recouvre le sol !

La neige tombe ; il n'y a qu'à ouvrir la bouche pour recevoir sur la langue un de ces milliers de petits cristaux !

Yves regarde tout autour de lui et frémit : c'est la nuit de Noël !

Où donc se cachent les anges annonçant la bonne nouvelle ?

Ne vont-ils pas passer par ici ?



Il aimerait tant en voir un... avec de belles ai blanches et le visage resplendissant de beauté !

Tout en songeant, le bambin arrive à la porte Mme Fallières et fait retentir la sonnette.

La dame blonde ne tarde pas à apparaître, toujours avec son joli sourire que l'enfant aime tant.

— Joyeux Noël ! s'écrie le garçonnet.

— Oh ! Yvon ! que tu es gentil, s'exclame la jeune femme en soulevant le petit garçon et le prenant dans ses bras.

— Maman vous envoie ces fleurs, dit Yves en offrant son bouquet, tandis que Mme Fallières ferme la porte et l'introduit dans le vestibule.

— J'aime tant les œillets ! Merci... merci beaucoup. Je vais tout de suite les mettre dans un vase.

Et la petite dame se dirige du côté de la cuisine.

— Vous avez aussi un joli sapin, tout brillant ? questionne l'enfant en se dirigeant vers la porte du salon. Je voudrais le voir...

Mais Mme Fallières le retient en disant :

— Non, je n'ai pas de sapin.

— Pourquoi ? dit Yves avec de grands yeux étonnés.

— Parce que je n'ai pas de petit garçon comme toi pour l'admirer. D'ailleurs, le salon est occupé ; j'ai une visite... Viens plutôt avec moi à la cuisine.

Curieux, Yvon demande :

— Vous avez une visite ? Est-ce le bonhomme Noël ?

— Le bonhomme de Noël ! répète la jeune femme en éclatant de rire. Non, non ! ce n'est pas le Père Noël.



Rassure-toi ! C'est une toute jeune et toute jolie demoiselle.

— Oh ! s'extasie Yves ; aussi belle que vous ?

— Bien davantage !

Yvon suffoque :

— Bien davantage !!! Alors... c'est un ange ! Elle a de grands yeux bleus, comme vous ?

— Non, des yeux noirs comme des charbons... et de belles boucles comme de l'ébène !

— Je voudrais la voir... Des yeux comme des charbons !...



*Ses yeux s'éclairent, elle pousse un cri de joie délirante.*



Et, sans attendre la permission, il pousse doucement la porte du salon et laisse paraître dans l'entrebâillement sa petite tête curieuse et intriguée.

Au bruit de la porte qui s'ouvre, la jolie demoiselle dont Mme Fallières a dépeint le portrait, se retourne et jette un regard indifférent vers le nouvel arrivant.

Mais... d'un bond, elle est debout, ses yeux s'éclairent, elle pousse un cri de joie délirante :

— Yvon !!!

Une voix forte et joyeuse lui répond :

— Nicolette !!!

Et, franchissant en un clin d'œil la distance qui les sépare, ils se jettent tous deux dans les bras l'un de l'autre. Yves serre sa sœur à l'étouffer, tandis que Nicolette couvre de baisers le front du petit garçon.

— Yves... Tu es là ? s'écrie Nicolette vibrante d'émotion.

Et de son cœur s'échappe une question brûlante :

— Où est maman ?...

— Là, à côté... répond le garçonnet en montrant vaguement la direction. Je vais la chercher...

Et, sans autre, il quitte la chambre, traverse le vestibule, sort de l'appartement, puis de la maison, laissant toutes portes grandes ouvertes, n'ayant qu'un but et ne pensant qu'à une chose : sa joie est si grande qu'il faut la partager avec maman...

La jeune fille s'apprête à le suivre, mais, au corridor, elle rencontre Mme Fallières tout étonnée de ce qu'elle se passe :

— Vous connaissez ce petit garçon ?

— C'est mon frère ! s'exclame Nicole.



— Vraiment ! J'ignorais que nous étions voisines et qu'Yves avait une sœur. Qu'il est mignon, votre petit frère ! M. Lheureux est transformé depuis qu'il est là !

Nicolette ne comprend pas grand'chose à ce langage.

Que veut dire Mme Fallières ?

Qui est M. Lheureux ?

Et pourquoi seraient-elles voisines ?

Que de mystères se dressent devant elle... Où donc s'est échappé Yvon ?

Elle s'inquiète... Reviendra-t-il ?

— Pourquoi Yves est-il parti sans me dire au revoir ? s'étonne la jeune femme en refermant les portes laissées toutes grandes ouvertes par l'enfant. Je préparais une friandise pour lui.

— Il reviendra, balbutie la fillette sans trop savoir que dire. Il est allé chercher maman...

— Quelle bonne idée ! Retournons nous asseoir au salon.

Machinalement, Nicolette obéit; elle aimerait rejoindre son frère... c'est son ardent désir !

Mais comment expliquer à cette jeune femme, qu'elle ignore où il est allé ? Cela paraîtrait vraiment trop absurde !

Force lui est d'attendre bien patiemment...

On entend du bruit... des voix...

Mme Fallières se lève et Nicole l'imité.

Son cœur bat à grands coups et sans attendre qu'on l'y invite, elle se précipite au vestibule au moment où la porte s'ouvre, poussée par Yvon, suivi de sa mère.

Indifférente à son entourage, Nicolette laisse échapper un cri :



— Maman !

Et en sanglotant, elle se presse contre le cœur de mère.

— Mon enfant chérie, murmure Mme Clairvaux ma Nicolette !

— Maman... répète la fillette cachant sa tête dans les bras de sa mère. Oh ! maman...

Et les sanglots recommencent de plus belle.

Mme Fallières, bouleversée par cette scène émue, presse ses visites à venir s'asseoir un moment au salon afin qu'elles se remettent quelque peu de leur émotion.

Nicole est si lasse, si défaillante ; elle se laisse choir dans un fauteuil en s'écriant :

— Maman chérie... où habites-tu ? Voilà des heures que je te cherche...

— Mais... chez M. Lheureux ; ne le sais-tu pas ? Ton père va être si content de te voir...

— M. Lheureux?... Mon père?... Que dis-tu maman ? Que dis-tu?... balbutie la jeune fille dans un complet désarroi et pressant son front entre ses mains.

Rêve-t-elle ?

Est-ce bien vrai ce qu'elle entend et ce qui se passe autour d'elle ?

N'est-ce pas un troublant cauchemar dont elle se réveille pour se trouver dans son lit, dans sa chambre à « La Ferme », chez oncle Arthur ?

Et, dans un cri déchirant, elle explose :

— Maman... tu t'es remariée ?

— Que dis-tu petite folle?... Voyons, Nicolette ! Papa est de retour... tu le sais !



— Papa ! Il est mort... gémit la jeune fille en pâlis-sant.

— Mais non, ma chérie. Il n'avait pas pris l'avion qui s'est écrasé ; oncle Arthur ne t'en a pas informée ?

— Non... murmure Nicole, brisée par l'émotion, la fatigue... la faim.

Il lui semble que tout tourne devant elle ; un épais brouillard l'enveloppe, elle étouffe de chaleur en même temps que des frissons parcourent son corps. Son malaise s'accentue, elle ne voit plus rien... sa tête languissante et pâle s'incline sur le fauteuil... et inconsciente, Nicolette s'évanouit.

Yves, tout tremblant sanglote :

— Nicolette... réveille-toi !

Mme Fallières s'empresse d'aller chercher un cordial tandis que Mme Clairvaux dit au petit garçon :

— Va vite chercher papa ! Qu'il vienne tout de suite... pour transporter Nicole dans ta chambre.

Yves est déjà parti, dégringolant l'escalier, rapide comme l'éclair.

— Pourquoi ma fille est-elle chez vous ? s'informe Mme Clairvaux en s'adressant à la petite dame blonde revenant avec un flacon en main.

Pas plus que Nicole, sa mère ne saisit ce qui se passe...

Pour quelle raison la jeune fille est-elle venue là plutôt qu'à la villa « Tanganyika » ?

S'est-elle trompée de numéro ?

Et comment se fait-il qu'elle ignore qui est M. Lheureux ?

Nicolette n'a-t-elle pas reçu ses lettres ?



Que de points d'interrogation il faudra élucider.

Mme Fallières, répondant à la question posée, montre le portefeuille laissé sur la table du salon et explique :

— Votre fille a trouvé le portefeuille de mon mari en ville, et a eu l'amabilité de le rapporter. C'est la raison pour laquelle elle était ici lorsque Yvon est venu si gentiment m'offrir le ravissant bouquet d'œillets.

— Ah ! fait simplement Mme Clairvaux, cherchant à comprendre un peu la situation embrouillée de laquelle elle se sent plongée.

Elle ne quitte pas des yeux son enfant qui est toujours inerte et sans mouvement. Elle s'impatiente... M. Clairvaux ne vient-il pas bientôt ?

Enfin... On entend des pas et Mme Fallières va devant des arrivants.

Le jeune père, n'ayant pas bien compris les explications embrouillées et peu précises de son fils, entre au salon en s'étonnant :

— Comment ! Nicolette est ici ?

— Oui, murmure sa femme, mais elle est bien malade. Il faut la transporter dans la chambre d'Yves.

Sans demander d'autres détails, de ses deux fils robustes, M. Clairvaux s'empare du précieux fardeau, et, précédé de sa femme qui lui ouvre les portes, il quitte l'appartement des Fallières, escorté d'Yvon qui ferme la marche.

— Veuillez nous excuser, se hâte de dire Mme Clairvaux. Nous reviendrons un autre jour... quand Nicolette sera mieux.

— Mon mari prendra de ses nouvelles demain..



désirera sûrement la remercier lui-même, dit Mme Fallières.

Et elle ajoute, rattrapant Yvon dans l'escalier et lui glissant un petit paquet dans la main :

— Tiens, mon chéri... C'est pour toi !

— Oh ! merci madame, s'écrie le bambin ravi. Au revoir et Joyeux Noël !



## CHAPITRE XIV

### UN ACCIDENT D'AUTO

L'air frais et vif a ranimé Nicolette ; tout étourdie et étonnée, elle se trouve soudain dans des lieux inconnus pour elle, étendue avec soin sur un lit, mais entourée de visages bien connus !

Tous la regardent avec des yeux anxieux et pleins d'amour.

— Papa !... s'écrie-t-elle en entourant son père de ses deux bras. Mais, où suis-je donc ? N'est-ce pas un rêve ? Est-ce possible... papa... tu es vivant !!!

— Bien vivant... tu le vois, dit M. Clairvaux en riant.

— Et j'ai retrouvé maman, quel bonheur ! s'exclame l'enfant avec un profond soulagement. Pourquoi n'êtes-vous plus à la pension ? Voilà des heures que je vous cherche dans la ville !... C'est grâce au portefeuille que j'ai ramassé sur le boulevard... c'est-à-dire non, c'est grâce à Dieu... que je vous ai retrouvés. Je vous raconterai tout... Mais j'ai faim... j'ai faim ! Je n'ai rien mangé depuis midi.

Et Nicolette, fatiguée, laisse retomber sa tête sur l'oreiller.

Vite, l'on s'empresse d'aller chercher à la cuisine



tout un plateau de victuailles, des fruits et des gâteaux.

L'enfant ne se fait pas prier !

Quel plaisir de la voir manger d'un si bel appétit !

Rapidement les couleurs reviennent à ses joues et lorsqu'elle a terminé son copieux repas, elle s'écrie, pleine de joie et de vivacité :

— Je ne suis pas du tout malade ! Je me sens très bien et peux me lever.

Et d'un bond elle est sur pied.

Cependant, se tournant vers sa mère, le visage de nouveau anxieux, elle reprend :

— Maman... je ne comprends pas... Pourquoi ne m'as-tu pas écrit... ton changement d'adresse, l'arrivée de papa ?...

— Je t'ai donné tous ces détails dans mes lettres, ma chérie. Ne les as-tu pas reçues ?

— Je n'ai jamais reçu de lettres de toi !... Seulement des cartes brèves, sans renseignements et oncle Arthur ne me donnait pas grands détails sur tes téléphones...

Mme Clairvaux est atterrée.

— Comment ! Est-ce possible ! dit-elle pleine d'indignation. Ton oncle aurait-il osé ?...

Elle n'achève pas sa phrase, mais chacun comprend ce qu'elle veut dire et les yeux de son mari lancent des éclairs.

Sa femme se tourne vers lui :

— Comprends-tu pour quelle raison il a agi de la sorte ?

— Par esprit de vengeance, uniquement. Il était heureux de vous faire souffrir et il espérait que Nicole se détacherait de toi.



— Et mes lettres, maman... les as-tu au moins reçues ? dit Nicolette toute tremblante, et mes cadeaux de Noël ?

— Des lettres ? Des cadeaux ?... s'exclame sa mère, étonnée. Non, rien de tout cela ; uniquement quelques cartes postales, comme celles qui te sont parvenues par la poste. Suppose. Des cadeaux ? Aucun !

— Oh ! s'écrie la fillette consternée et prête à pleurer. Et le bel éléphant pour Yvon ! Que vais-je donner maintenant, je n'ai plus d'argent... J'étais triste qu'oncle Arthur ne me permette pas de venir de vous pour Noël ; c'est pourquoi j'ai acheté de belles choses.

— Ton oncle n'a pas permis que tu quittes la Ferme » ? Au téléphone, il nous a dit que tu préfères rester auprès de Josée pendant ces jours de fête ! M. Clairvaux d'une voix creuse.

— Oh ! suffoque Nicolette au comble de l'indignation.

— Et tu es cependant venue ! Comment se fait-il ? demande sa mère.

— C'est grâce à Marion. Elle me l'a proposé avant que mon oncle et Josée soient partis pour la montagne. Ils sont allés en auto, rejoindre tante Lorrie... Marion a payé mon voyage.

— Quelle excellente femme, remarque M. Clairvaux.

— Heureusement qu'elle était là, soupire Nicolette avec conviction. Sans elle... j'aurais été très malheureuse.

Puis, se tournant vers son père, elle ajoute :

— Papa... Oh ! papa !... tu n'es pas mort, quel bonheur !!! Dieu a donc exaucé mes prières...



Elle ne trouve plus rien à dire tant sont grandes sa joie et son émotion.

Mais Yves s'impatiente :

— Quand ferons-nous la fête ? Le beau sapin est tout seul en bas... il s'ennuie... il a froid... il faut allumer les bougies pour le réchauffer.

— Oh ! oui, s'exclame Nicolette pleine d'enthousiasme. Quelle belle soirée nous allons passer ! Conduis-moi vers le sapin, Yves !

Ravi, le petit garçon entraîne sa sœur au salon en lui disant :

— Tu verras grand-papa Lheureux... Il est gentil... C'est dommage, s'il avait su que tu venais, il aurait préparé un beau cadeau pour toi.

. . . . .  
On a réveillé tard ; Nicolette a raconté tous les épisodes de sa vie à « La Ferme » et chacun l'a écoutée avec beaucoup d'attention. Son père lui a aussi fait part des circonstances imprévues qui ont retardé son départ d'Amérique et, de ce fait, évité qu'il ne pérît dans la catastrophe.

Et maintenant, bien enfouie dans son lit douillet, dans une jolie petite chambre que l'on vient de préparer pour elle, Nicole pense avec émotion à la journée unique qu'elle vient de vivre.

Toute sa vie elle se souviendra de cette veille de Noël inoubliable.

Ce furent des heures d'angoisse extrême, semées d'inquiétude et de fatigue, mais elle ne regrette pas de les avoir vécues, car, de ce tableau sombre et décoloré,



se détache une lumière vive, incomparable, qui fuir les ombres noires : Jésus est descendu sur la terre mais plus encore : Il est entré dans son cœur, lui apportant la joie de Noël !

Et, pour rendre parfait son bonheur, elle a retrouvé son père, sa mère et son petit Yvon !

N'est-ce pas un jour mémorable ?

Bercée par ce doux sentiment, Nicolette s'en va paisiblement, avec une joie débordante dans le cœur.

Le lendemain matin, au petit-déjeuner, M. Clairvaux dit à sa fille :

— Je vais téléphoner aujourd'hui-même à Marion, il faut qu'elle envoie ici tous tes effets. Tu ne retourneras pas à « La Ferme ».

Nicolette sent son cœur bondir en entendant cette remarque. Cependant, elle s'écrie :

— Marion ne pourra pas répondre au téléphone. Oncle Arthur a pris les clés de son bureau.

— Eh ! bien, je lui enverrai une lettre express. Il faut que tes bagages soient partis avant le retour de ton oncle. Il serait capable de les retenir...

Et M. Clairvaux, se levant de table, va sans délai mettre à exécution ce qu'il vient de dire.

— Quand partirons-nous pour l'Amérique ? demande Nicole à sa mère restée à la salle à manger.

— Au début de l'an prochain. Ton père a encore quelques affaires à mettre en ordre avant de quitter définitivement l'Europe.

— Et jusque-là, que ferons-nous ? Retournerons-nous à la pension ?

— Non. M. Lheureux insiste pour que nous der



rions ici jusqu'à notre départ. Il a pris Yvon en grande affection.

— Quel bonheur, s'écrie Nicolette, enchantée à la perspective de loger quelque temps à la villa « Tanga-nyika ». C'est si beau dans cette demeure familiale qui lui rappelle « Le Nénuphar ».

Ensuite, ce sera le grand départ... l'inconnu... la mer... les immenses cités... les horizons nouveaux. Oh ! comme elle se réjouit !

Tandis que la fillette songe à ces perspectives heureuses, M. Clairvaux apparaît dans l'entrebâillement de la porte, le visage bouleversé.

Sa femme le regarde, anxieuse.

— Que se passe-t-il ?

— Ta sœur Lorrie vient de téléphoner... dit-il d'une voix blanche.

— Achève... je t'en prie ! supplie Mme Clairvaux que l'expression de son mari inquiète visiblement.

— Arthur a eu un accident d'auto, hier en montant au sana !

— Ah ! Est-ce grave ?

— Très grave... Il n'a pas repris connaissance.

— Et Josée ?... s'écrie Nicolette pleine d'angoisse.

— Elle était heureusement au fond de la voiture et n'a pas grand mal ; quelques éraflures insignifiantes.

Nicole est soulagée. Jo est indemne, quel bonheur !

Ne serait-ce pas grâce à son pied malade ?

Sans cela, elle se serait assise devant, auprès de son père. Et à travers l'espace, Nicolette lance un profond cri de reconnaissance à l'adresse de Louquet, le jeune paysan qui, en colère, a poussé la luge !



— Quel dommage, songe Nicole, je ne le reviens plus; impossible de le remercier ! Pourtant, je désire tant lui parler... et mieux que la dernière fois !

Et, sortant de ses rêveries, elle s'exclame :

— Je lui écrirai d'Amérique !

Sa mère la regarde, étonnée.

— Oui, j'écrirai à Louquet quand je serai en Amérique... répète-t-elle, car c'est grâce à lui que Josée n'est pas morte !

Que veut-elle dire ?

Ni son père, ni sa mère ne comprennent son langage.

Alors, Nicolette leur raconte tous les détails de l'épisode émouvant que nous connaissons déjà : l'accident, la gifle qui lui a longtemps brûlé la joue, la conversation avec Pierre Vallemain.

En entendant ce récit, Mme Clairvaux a l'impression qu'un grand poids tombe de son cœur.

Nicole n'était donc pas coupable ?

Quel bonheur !

Pourquoi avait-elle eu si peu confiance en sa fille et douté d'elle ?

Dans un élan impérieux de son cœur débordant de tendresse, elle prend la tête de son enfant dans ses bras et mettant un baiser sur son front elle lui dit doucement :

— Ma chérie... comme tu dois avoir souffert !

Puis, se tournant vers son mari :

— Mais, trêve de bavardages; aujourd'hui, nous avons d'autres soucis. Qu'allons-nous faire ?



— Rejoindre ta sœur au plus vite, répond M. Clairvaux.

Nicolette fait la moue :

— Oh ! c'est Noël !

— D'autant plus ! Nous ne pouvons abandonner ma sœur dans de si tristes moments, explique Mme Clairvaux. Pauvre Lorrie ! Comment va-t-elle supporter cette nouvelle épreuve !

— Au téléphone, elle paraissait calme et courageuse, affirme le jeune père. Je lui ai promis que nous irions tous deux la rejoindre dans la journée.

— Tu as bien fait.

Nicolette est vraiment déçue ; se séparer déjà de ses parents ? Elle vient de les retrouver !

— Ne pourrais-je pas vous accompagner ? demande-t-elle suppliante.

— Il n'y a pas lieu d'y songer, répond sa mère. Ma grande fille doit rester auprès de son petit frère. Tous deux, vous tiendrez compagnie à M. Lheureux afin que cette journée de Noël soit cependant pleine de joie pour chacun des habitants de la villa « Tanganyika », n'est-ce pas mon enfant ?

— Oui maman, acquiesce la jeune fille. Et quand reviendrez-vous ?

— Impossible de te donner des précisions. Peut-être ce soir... peut-être demain. Cela dépend de l'état d'oncle Arthur et aussi de tante Lorrie. Si nous ne rentrons pas aujourd'hui, nous vous téléphonerons et vous donnerons des nouvelles.

Tandis que M. et Mme Clairvaux se hâtent d'aller



faire leurs préparatifs de départ, Nicolette se met  
recherche d'Yves.

Elle le trouve installé à la cuisine, agenouillé  
un tabouret, l'air très absorbé. Mlle Régine est en t  
de confectionner une magnifique tourte et le p  
garçon en extase, admire les superbes garnitures qu  
dessine avec du sucre de glace.

Quelle tentation pour le bambin ! Son petit d  
frémit, tant il aimerait plonger dans la crème suc

Enfin, un bol est vide... et l'enfant regarde la  
de M. Lheureux avec des yeux suppliants...



*Elle le trouve installé à la cuisine, agenouillé sur un tabouret.*



Comprendra-t-elle ?

Avec un sourire, Mlle Régine le tend à Yves :

— Tiens, dit-elle, tu peux finir ce qui reste !

Yvon s'empare de l'ustensile et y enfouit sa tête !

C'est délicieux !

Il en met partout sur son visage : son front, le bout de son nez, ses joues et même son menton sont barbouillés de sucre rose !

Nicolette éclate de rire :

— Comme tu es joli !

A ce moment, on entend des voix appeler dans le hall :

— Nicolette !... Yvon !...

La jeune fille accourt, suivie de son frère qui abandonne la jatte.

Mme Clairvaux ouvre de grands yeux :

— Yves, qu'as-tu donc fait ?

— Hum ! c'était bon... répond l'enfant.

Il a vraiment un air comique et son père, malgré les inquiétudes du moment, ne peut s'empêcher de rire.

— Je crois que tu ferais bien d'aller te laver... sans cela, impossible de t'embrasser avant de partir, s'exclame-t-il.

Yves regarde M. Clairvaux avec étonnement :

— Tu pars, papa ? Pour l'Amérique ? Alors cette fois Yvon vient avec toi.

Et le petit enfant met sa main dans celle de son père qu'il serre bien fort.

— Non, non. Pas pour l'Amérique ! Pas encore ! rectifie M. Clairvaux. Je vais chez tante Lorrie, avec maman.



Yves est prêt à pleurer :

— Je veux aller avec maman...

Nicolette intervient :

— Et qui mangera la belle tourte ? Tu n'y peux pas... il faut rester ici ! Sans cela, lorsque tu reviendras il n'y aura plus de tourte ; M. Lheureux et Mlle Régine auront tout mangé !...

Perplexe, le bambin regarde sa sœur ; il est partagé entre son cœur et son estomac ! Ses yeux se tournent vers sa mère et semblent dire : j'aime encore mieux maman que le beau sucre glacé !

Alors, Nicolette se penche vers lui et mettant sa main sur son front, elle lui fait un baiser sur le petit visage barbouillé, s'écrie :

— Yvon... si tu pars, je m'ennuierai sans toi ; restes avec moi !

La partie est gagnée ; la grande sœur s'en aperçoit tout de suite à l'expression du garçonnet et elle ajoute :

— Nous ferons des jeux ; tu verras. Nous allons bien rire !

— Oui ! Nous allons bien rire, redit la petite Yvonne argentée.

Mme Clairvaux regarde la fillette avec joie ; elle se retrouve sa Nicolette, telle qu'elle la connaissait. Son séjour à « La Ferme » ne l'a pas changée. Sa mère peut s'en aller sans inquiétude, sachant qu'Yves sera bien entouré.

Les enfants accompagnent leurs parents jusqu'à la grille ; du regard, ils les suivent et bientôt leurs silhouettes disparaissent au tournant de la rue.

— Rentrons vite, s'écrie Nicolette en entraînant son frère. Brr... il fait froid !



— Brr... il fait froid... répète Yvon.

Puis, plongeant son regard dans le ciel, il s'étonne :

— Pourquoi ne sont-ils pas venus ?

— Qui ?

— Les anges ! Je n'ai pas entendu leurs chants !

— Rentrons, dit Nicole ; je te jouerai au piano une de leurs mélodies...

En pénétrant dans la maison, le petit garçon souffle à sa sœur, d'un air sérieux et convaincu :

— Nicolette ! Hier soir... je cherchais les anges... et c'est toi que j'ai vue ! C'est encore mieux.



## CHAPITRE XV

### TANGANYIKA !

Yves est fatigué; il a joué longtemps dans un coin du salon avec le camion et la superbe pelle mécanique reçus la veille au soir. Puis, il a fait des jeux avec M. Lheureux, Mlle Régine et Nicolette.

Au thé, la splendide tourte, déjà admirée à la cuisine, a fait son apparition sur la table garnie de bouillottes et de branches de sapin.

Quelle belle fête ce fut !

Et maintenant, enfoui dans un grand fauteuil, jambes pendantes, le corps inerte, le petit garçon éprouve un sentiment bienfaisant de somnolence... une lourdeur...

Il a évidemment trop bien mangé !

Ses paupières battent et font mille efforts pour ne pas se fermer. Il regarde dans le vague... en écoutant l'histoire que M. Lheureux raconte.

Mais, soudain, la voix du vieux monsieur ne vient plus à ses oreilles que comme un lointain murmure et l'enfant, partant pour le pays des rêves, s'endort paisiblement...

De son côté, Nicolette suit attentivement le récit du vieillard, car il est palpitant; ayant voyagé pendant quarantaine d'années en Afrique, comme explorateur,



géographe, il a en réserve dans sa mémoire, maints récits d'aventures.

M. Lheureux s'est tu ; l'histoire est finie.

Nicolette se redresse... Une frénésie, une envie tré-pignante s'empare d'elle : voyager, franchir les espaces... faire comme l'explorateur, frôler les dangers... affronter les bêtes féroces... lutter contre les intempéries... Quel charme tout cela doit avoir !

N'ira-t-elle pas, elle aussi, une fois, dans ces contrées pleines de mystère ?

— Tanganyika... murmure M. Lheureux.

— Tanganyika ? répète Nicole ; n'est-ce pas le nom de votre villa ? Quel drôle de nom ! Pourquoi ne l'avez-vous pas appelée « Les Sapins » puisqu'il y en a quatre devant la maison ?... Mais, « Tanganyika » ! je n'arrive pas encore à le mettre dans ma tête !

— Pour moi, « Tanganyika » veut dire tant de choses, me rappelle tant de souvenirs... dit le vieillard d'une voix lente et émue.

— Vraiment ? s'étonne la fillette.

— Oui, mon enfant. J'étais au bord du lac Tanganyika lorsque s'est passée l'aventure que je viens de te narrer.

— J'ai étudié l'Afrique à l'école... mais où est-ce au juste ?

— Au-dessous du lac Victoria, à l'est du Congo belge. Albertville est au bord du lac Tanganyika. Voudrais-tu savoir pourquoi j'ai appelé ma maison de ce nom ?

— Oh ! oui.

— Eh ! bien, c'est parce qu'il me rappelle les plus beaux jours de ma vie !



— Les plus beaux jours de votre vie ? répète N. M. Lheureux, racontez-moi cela !

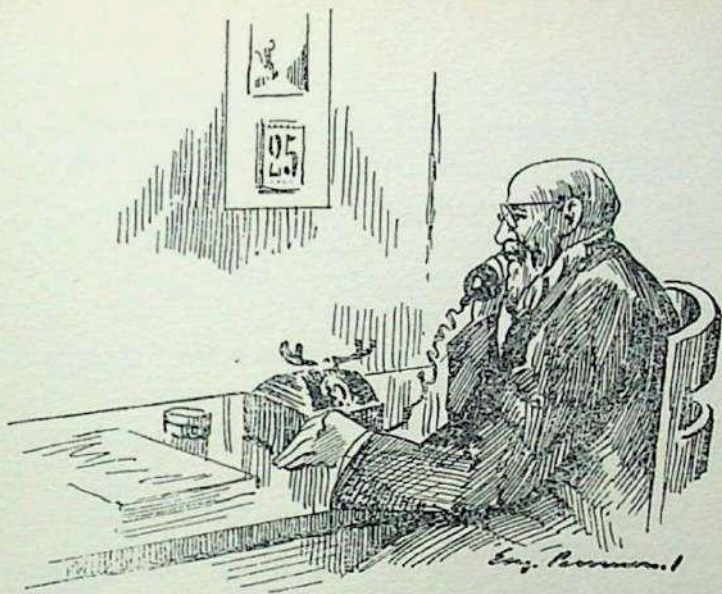
— Volontiers... C'est au bord de ce lac que je suis arrivé un jour, malade, souffrant de la fièvre, secoué de frissons, après des semaines de fatigue, de marche pénible dans la forêt vierge ! Notre caravane s'était trompée de chemin, nous avions vécu des périls et des dangers mortels. Nous fûmes accueillis, soignés, restaurés dans une pleine brousse, par un missionnaire solitaire parmi une troupe d'indigènes.

— Comme Livingstone... interrompt Nicolette.

— Comme Livingstone, exactement et dans la même contrée. Ce missionnaire, avant que je le quittasse, me donna une Bible... Je connaissais les Evangiles, j'en avais appris à l'Ecole du Dimanche, puis au catéchisme, mais, hélas ! une fois mon instruction religieuse terminée... je n'avais plus jamais ouvert le Saint Livre. Je n'avais rien fait, rien accompli, rien de bon. Je n'avais eu que trop à faire ! Se créer une position... gagner de l'argent... entretenir des relations mondaines... Il fallait beaucoup de temps pour faire tout cela ! D'ailleurs, tout allait bien ; j'étais satisfait de moi et de la vie que je menais. Mais, tout au fond de mon cœur, je n'étais pas heureux et quelquefois mon nom m'était à charge. Je trouvais que c'était une ironie de s'appeler ainsi. Que faire ? Impossible de changer mon nom...

Le soir où je reçus le beau cadeau du missionnaire, j'ouvris la Bible et la lus. Et, sais-tu, depuis ce jour, j'eus l'impression que mon chemin avait bifurqué. Un horizon s'ouvrit, mes désirs matériels s'envolèrent, mon amour pour Dieu grandit. Je m'aperçus que jusqu'alors je n'avais vécu que de choses bien vides, ne pour-





*Il ne faut pas déranger grand-papa Lheureux.*

apporter le bonheur. Désespéré de moi-même et du néant de ma vie, je me tournai résolument vers Dieu. Dès lors je fus heureux et n'eus plus du tout envie de porter un autre nom !

Nicolette approuve de ses yeux pleins de lumière et dit doucement :

— C'est comme la joie de Noël !

A ce moment, la sonnette du téléphone retentit, interrompant la conversation. Yves se réveille en sursaut, M. Lheureux se lève brusquement, Mlle Régine s'exclame :

— Qui donc téléphone ?

— C'est peut-être maman... suggère Nicole.

M. Lheureux quitte rapidement le salon et chacun écoute... attend.



Yvon s'approche de sa sœur :

— Tu crois que c'est maman ?...

— Peut-être ; je ne sais pas.

— Viens... je veux dire bonjour à maman...

Et le petit garçon, prenant Nicolette par le bras, veut l'entraîner dans le bureau.

Mlle Régine le retient :

— Non, il ne faut pas déranger grand-papa Lheureux ; si tu fais du bruit, il n'entendra rien...

L'enfant soupire profondément et ses yeux inquiets semblent dire :

— Quelle patience il faut avoir dans la vie !

La porte ne va-t-elle pas bientôt s'ouvrir ?

Que c'est long !

Enfin, le vieillard réapparaît ; c'est la réponse attendue.

Il a l'air grave et préoccupé ; il ne semble pas porteur de bonnes nouvelles.

Chacun le regarde, silencieux, interrogateur.

M. Lheureux voudrait retarder le moment de partir. Ne va-t-il pas bientôt s'exprimer ?

— C'est un téléphone de votre mère, dit-il lentement. Elle ne rentrera pas ce soir...

— Oh ! disent les enfants très déçus.

Puis, le vieux monsieur articule péniblement :

— Demain, elle viendra vous chercher...

Que veut dire cela ?

— Pour partir en Amérique ? s'écrie Yves d'un ton impatient.

— Non, pour aller chez votre oncle, à « La Ferme ». Nicolette est stupéfaite...



A-t-elle bien compris ?

M. Lheureux se trompe !

Il a mal saisi la communication ! Ce n'est pas possible !

Retourner à « La Ferme » ? Ah ! non, pas cela !

D'ailleurs, son père a envoyé une lettre express pour que Marion lui renvoie ses effets.

Nicolette passe la main sur son front...

— Mais... c'est une erreur... maman ne viendra pas nous chercher pour aller à « La Ferme »... balbutie-t-elle dans son trouble.

Et Yves se hâte d'ajouter :

— C'est pas joli à « La Ferme » ; y a l'oncle Arthur... Yvon veut aller en Amérique... avec l'avion...

M. Lheureux ne sait comment expliquer ce qui se passe sans trop décevoir les enfants ; à vrai dire, il est aussi triste qu'eux. Il espérait les garder encore un bon mois à la villa « Tanganyika ».

En soupirant, il s'assied et attire Yves près de lui :

— Votre oncle est bien mal... Il va probablement rester à l'hôpital plusieurs semaines. On ne peut laisser votre cousine et la domestique seules avec les ouvriers de campagne ; c'est pourquoi votre père suppléera à l'absence de M. Bonvard jusqu'à ce qu'il soit rétabli, et, vous irez le rejoindre. J'aurai du plaisir à venir vous faire visite... Yves, tu me mèneras dans les écuries ; nous irons regarder les chevaux, les vaches, les chèvres et les moutons, s'il y en a !

Malgré les paroles encourageantes et le sourire de M. Lheureux, personne n'accueille cette nouvelle avec plaisir ; ici, l'on était si bien ensemble...



Cependant, Yves n'a jamais vu « La Ferme » dans son imagination, les belles écuries évoquées par le vieillard exercent sur lui une attraction grandissante. Rêveur et silencieux, il commence à se réjouir de quitter les lieux pour aller voir du nouveau !

— Alors, grand-papa Lheureux, il faut venir avec nous, suggère-t-il. Tu remplaceras oncle Arthur... Tu ira traire les vaches ensemble !...

M. Lheureux éclate de rire :

— Comme tu y vas, mon petit bonhomme ! Je suis trop vieux pour aller vivre dans une ferme ; je préfère rester en ville dans mon salon bien chaud. Tu sais, les rhumatismes, eux, ne me quittent pas... Tiens, j'en pourrais les emporter avec toi... c'est une idée ! Je suis d'accord. Veux-tu les emmener, puisque je ne peux pas t'accompagner ?

Yves regarde son grand ami avec des yeux tout ronds. Il voudrait bien prendre les rhumatismes de M. Lheureux, mais comment faire ?

Le problème le dépasse...

Désespéré, vraiment navré, il s'écrie :

— Donnez-les moi... Je veux bien les porter ! Mais je ne sais pas comment... Ce sera lourd !

M. Lheureux attire l'enfant dans ses bras et lui donne un baiser sur le front :

— Merci. Ton souvenir m'aidera à les supporter.

Nicolette est songeuse... elle n'écoute qu'à moitié la conversation. Son cœur est bouleversé ; une tension l'agite.

Rien de nouveau ne l'attire à « La Ferme » ;



connaît déjà l'endroit, elle y a vécu des heures sombres dont le cruel souvenir est encore vivant en elle.

Faut-il donc retourner dans cette demeure qu'elle préférerait oublier ?

Comment son père a-t-il pu accepter de remplacer oncle Arthur, cet homme si mal intentionné à leur égard ?

Accepter de le remplacer... lui rendre un tel service... sans même se demander si ses enfants en seront heureux ! Cela dépasse l'entendement de Nicole... la révolte naît dans son cœur.

Et combien de temps faudra-t-il encore rester là-bas ? C'est un nouveau retard dans leur départ pour l'Amérique.

Décidément !

Et lorsque Arthur Bonvard sera mieux et pourra rentrer chez lui, c'est encore par des sarcasmes et des paroles amères, par des actes ignobles que l'on sera remercié...

En songeant à tout cela, Nicolette est prête à fondre en larmes. Elle aimerait tant être seule dans sa chambre... Elle donnerait libre cours à son chagrin.

Mais comment divulguer à la compagnie qui l'entoure, ce qui se passe en elle ?... Un sentiment de confusion l'en empêche.

Peut-être... peut-être que ses arguments ne seraient pas acceptés sous le jour qu'elle les voit... Ne paraîtrait-elle pas égoïste, pleine d'amertume, remplie d'un esprit de vengeance, peu encline à pardonner... au fond... guère meilleure que son oncle Arthur qu'elle méprise tant !



Toutes ces réflexions amènent Nicole à un examen de conscience qu'elle n'avait pas prévu et qui la trouble.

Ses arguments, ses prétentions tombent un à un, la laissant soudain complètement démunie...

Somme toute, elle ressemble étrangement à Armand Bonvard !

Ne va-t-elle pas faire mieux que lui et accepter bravement le sacrifice, apporter un peu d'amour et de dévouement ?

Jésus-Christ, en laissant le Ciel et sa Gloire, n'est-il pas venu sur la terre pour tendre la main à des hommes qui ne l'aimaient pas, qui étaient méchants, voleurs, menteurs, querelleurs ?

Nicolette comprend soudain que Noël, c'est la joie, la vraie joie du Ciel, mais c'est aussi le sacrifice accepté, le don de soi-même : c'est l'amour qui triomphe de la haine.

Personne dans la chambre ne s'est aperçu du cours de la grande bataille qui s'est livrée dans le cœur de la jeune fille.

Toujours silencieuse et absorbée, Nicolette suit des yeux les flammes dansant dans la cheminée et tout à coup elle se rend compte qu'elle n'a fait aucun cas des déceptions que ces nouveaux événements apportent à son entourage.

D'un jour à l'autre, M. Lheureux se voit contraint d'accepter le départ de sa secrétaire... et de dire adieu à Yvon qu'il aime tant !

N'est-ce pas aussi pénible pour lui ? Et pour lui-même, son visage est resté serein, il n'a cessé d'être souriant et encourageant.



Nicolette est confuse et s'adressant au vieillard, elle lui dit :

— Maman ne pourra plus vous aider... et nous vous quittons si rapidement !

— Mme Clairvaux m'a offert de revenir ici, proposant que seuls ton père et toi vous vous installiez à « La Ferme ». Mais je ne suis pas d'accord ! Pour un vieux bonhomme comme moi, séparer un mari de sa femme, disloquer une famille... non, vraiment... cela n'en vaut pas la peine...

Et M. Lheureux se met à rire pour cacher son chagrin.

Puis, se tournant vers sa fille :

— Régine est en meilleure santé maintenant et pourra reprendre son poste abandonné, n'est-ce pas ?

— Oui, père, répond la jeune fille souriante et décidée.

Nicolette, du regard, fait le tour du salon, jette les yeux encore une fois sur le beau sapin endormi dans un coin de la vaste pièce.

Un jour seulement s'est passé depuis son arrivée ici ! Est-ce possible ?

Tout lui paraît déjà si familier...

Une tristesse l'enveloppe en songeant qu'il faudra partir.

— Vous viendrez me dire au revoir avant de quitter l'Europe, dit M. Lheureux en voyant l'air désolé de la fillette.

— Oui, oui ! s'exclame Yvon, quand nous irons en Amérique !



## CHAPITRE XVI

### DES NOUVELLES D'AMÉRIQUE

C'est la fin de l'après-midi...

La grosse horloge de la salle à manger sonne coups dans le silence de la vaste pièce.

Nicolette se redresse, lève la tête, regarde par la fenêtre.

Elle est assise sur une chaise basse, une broderie posée sur ses genoux. Sa mère, installée vis-à-vis d'elle dans l'embrasure de la fenêtre, raccommode des chaussettes.

Nicole soupire... et pose sa broderie d'un air fatigué. C'est très agréable de faire de jolis points de croix sur un morceau d'étamine qui sera vite transformé en un ravissant coussin aux couleurs vives ! La jeune fille a commencé son travail avec entrain mais, maintenant, elle est fatiguée de rester là... sans bouger.

Elle a une envie folle de courir, de sauter, de crier !...

N'est-ce pas bientôt le printemps ?

Et la belle saison où les fillettes sautent à la corde n'est-elle pas à la porte ?

Par la croisée, Nicolette regarde la campagne qui renaît ; la neige a fondu... les bourgeons sont prêts à éclater.



— C'est bientôt le mois d'avril, remarque l'enfant en regardant sa mère. Maman... quand partons-nous ?

— Patience, ma fille. Je ne sais pas... répond laconiquement la jeune femme.

Depuis plus de dix semaines, Nicole est revenue à « La Ferme » avec ses parents et son frère.

C'était seulement pour un mois... puis pour deux mois que l'on s'installait là, en attendant qu'Arthur Bonvard se remît de son accident et pût reprendre ses occupations.

De semaine en semaine il a fallu retarder le départ, le blessé se guérissant lentement, bien lentement.

La situation est devenue angoissante... Combien de temps durera-t-elle encore ?

Cette question brûlante lancine le cœur de Nicolette; aujourd'hui, mercredi, c'est jour de congé à l'école et Josée est allée à l'hôpital voir son père. Quelles nouvelles rapportera-t-elle ?

Nicolette a hâte de revoir sa cousine. Si elle allait à sa rencontre sur la route pour dégourdir ses jambes qui ont une telle envie de bouger ?

Elle se lève vivement et, avec dégoût, rejette sur la table sa broderie inachevée :

— Cela peut encore attendre, songe-t-elle. Il faut garder du travail pour la semaine prochaine !

Mais, soudain, elle se ravise ; rapide comme l'éclair, une pensée traverse son esprit :

— Maman, murmure-t-elle, pourquoi oncle Arthur ne t'aime-t-il pas ?

Mme Clairvaux sursaute :

— Que dis-tu ?



La fillette répète :

— Pourquoi oncle Arthur ne t'aime-t-il pas ? Maman m'a dit... c'est-à-dire non, elle ne m'a pas dit...

Nicolette bredouille ; elle rougit... Puis, décidée et persuasive, elle achève :

— Maman... raconte-moi ce qui s'est passé lorsque tu étais jeune... Marion n'a pas voulu m'en parler !

Mme Clairvaux regarde sa fille, embarrassée, une ombre de tristesse dans les yeux :

— Moi non plus, chérie, je ne puis te le dire.

— Oh ! maman, implore l'enfant. Pourquoi ? Pourquoi tu n'as pas confiance en moi ?

— J'ai confiance en toi, mais à quoi bon ! Ton semence porte son fruit... Alors, pourquoi aller chercher dans les années passées, de mauvaises graines presque ensevelies et oubliées, pour les semer au vent ?

Cependant, la curiosité de la jeune fille est aiguë. Elle voudrait tellement savoir...

— Je ne le dirai à personne... personne ! Je le répéterai rien que pour moi.

Cette fois, la voix de sa mère se fait plus ferme et plus forte :

— Non, Nicolette, c'est inutile d'insister.

A ce moment, la porte s'ouvre en coup de vent. M. Clairvaux apparaît, une enveloppe à la main.

— Des nouvelles d'Amérique ! dit-il d'un ton bref.

Mme Clairvaux le regarde, anxieuse. L'expression de son mari n'est pas rassurante.

— Mon oncle s'impatiente... achève le père. Nicole. Il me donne un ultime délai... Sa santé est fragile, il lui faut de l'aide au plus vite. Si d'ici



semaines nous ne sommes pas chez lui pour reprendre en main ses affaires, il renonce à mes services... Un ancien contremaître, qui est sur place, pourra aussi bien que moi le remplacer, prétend-il. Il a de la peine à comprendre nos empêchements... Il s'étonne que nous ne soyons pas encore partis.

Mme Clairvaux est atterrée.

Nicolette a les jambes coupées et ne se sent plus la force de courir à la rencontre de Josée.

Le père de famille s'assied dans un fauteuil, l'air triste, accablé... Il regarde sa femme, interrogateur :

— Que ferons-nous ?

— Partons tout de suite ! s'écrie Nicole d'un élan du cœur qui bondit vers l'inconnu.

Mais la fillette s'aperçoit que sa phrase n'a rencontré aucun écho.

Elle s'indigne :

— Papa... gémit-elle. Que deviendrons-nous ? Cette belle situation en Amérique... elle va nous échapper ! Et quand oncle Arthur sera guéri... ce sera trop tard.

— Je pourrai toujours retourner à la banque... dit M. Clairvaux d'une voix lente et sans entrain.

— Ah ! non ! Tout sacrifier... pour oncle Arthur ! ! !

— Calme-toi, Nicolette, murmure sa mère.

A ce moment, Josée entre, l'air fatigué, le visage triste. Sa figure bouffie, ses yeux gonflés, disent combien elle a pleuré.

En la voyant, le cœur de Nicolette se serre et un mot de sympathie monte à ses lèvres :

— Comment va ton père ?

La fillette secoue tristement la tête :



— Mal, dit-elle en se jetant sur une chaise.

Puis, se tournant vers Nicolette, elle lui dit sur même ton :

— La prochaine fois... tu viendras avec moi.

La jeune fille sursaute :

— Moi, aller avec toi à l'hôpital ?

— Oui, mon père désire te voir...

— Moi... répète Nicolette, moi ?... Que dis-tu ? On

Arthur aimerait que j'aille ?

u comble de l'étonnement et de la

ve un malaise indéfinissable en en

tion. Elle n'a aucune envie de re

ut sur un lit d'hôpital ! Elle est effra

visite qu'on lui demande.

ur Bonvard veut-il la voir ?

arprenant !

uit Jo ; mon père aimerait telle

vec moi. Il a quelque chose de

lire.

Puis, elle ajoute d'une voix tremblante :

— On devra lui couper une jambe... demain p  
être...

Et, cachant sa figure dans ses mains, la fillette éc  
en sanglots.

Nicolette sent sa gorge se serrer ; elle regarde  
père, sa mère, tous les deux en bonne santé... Elle po  
à sa tante Lorrie, depuis de longs mois dans un s  
torium, à son oncle étendu sur un lit de souffrance.

Et, tout à coup, il lui semble se retrouver dan  
salon de M. Lheureux, le jour de Noël, devant la  
minée à la flamme dansante.



Le message de Noël, qu'elle avait si bien compris, ne devrait-elle pas le vivre toute l'année ?

Elle s'approche de sa cousine, l'entoure de ses bras :

— Ne pleure pas, Josée... ne pleure pas. Si oncle Arthur a de la peine à marcher, papa sera toujours là pour le seconder... Nous ne partirons pas pour l'Amérique !

Josée, interdite, la regarde, puis elle porte ses yeux sur son oncle, sur sa tante ; tous deux lui sourient avec affection et Mme Clairvaux, mettant sa main sur celle de sa nièce, confirme les paroles de sa fille :

— Nicolette a dit juste ; sois sans crainte, Josée, nous ne vous abandonnerons pas.

— Oh ! s'écrie la fillette. Est-ce bien vrai ? Merci, merci !

Et un sourire renaît sur ses lèvres, un sourire d'espérance parce que l'amour a été vainqueur de la haine et de l'égoïsme.



## CHAPITRE XVII

### UNE VISITE A L'HÔPITAL

En toute autre occasion, Nicolette se serait réjoui de prendre le train, d'aller en ville et de quitter pendant quelques heures « La Ferme ».

Mais, aujourd'hui, cette perspective ne fait que l'effrayer.

Ne va-t-elle pas à l'hôpital ?

C'est jour de visite et son oncle l'attend !

Du seuil de la propriété, Mme Clairvaux regardait sa fille partir en compagnie de Josée.

Elle est perplexe et troublée. Pourquoi son beau-frère a-t-il désiré voir Nicole ? Lorsque M. et Mme Clairvaux sont allés à l'hôpital, après qu'il eût repris connaissance, n'a-t-il pas refusé leur visite ? Et maintenant, c'est lui-même qui demande à revoir leur fille !

Pourquoi ce changement d'attitude ?

Tandis que son enfant s'éloigne sur la route, la jeune femme rentre lentement dans la maison, le cœur oppressé.

Que sera l'avenir ?

Fait-elle bien d'encourager son mari à abandonner une brillante situation en Amérique pour tendre la main à un parent qui n'a jamais manifesté à leur égard que du mépris, de l'égoïsme, de la dureté ?

N'est-ce pas folie que d'agir ainsi ?



Et lorsque Arthur Bonvard sera guéri et n'aura plus besoin de leurs services, il faudra reprendre une modeste place en ville... Ne regrettera-t-on pas cette décision mue par un fort sentiment de solidarité et d'amour ?

Un instant... elle hésite ; elle cherche une issue... une voie dans ce chemin sans lumière.

Quelle est la bonne direction ?

Le lui dira-t-on ?

Comment le savoir ?...

Assoiffée de connaître... d'être sûre de ce qu'il faut faire... Mme Clairvaux pénètre dans la cuisine. Le visage tranquille de Marion la rassure et l'apaise.

Elle s'approche de la vieille servante et le regard suppliant, lui dit :

— Marion... que ferais-tu à notre place ? Faut-il partir ? Faut-il rester ?

Marion quitte son travail, s'absorbe un instant dans ses pensées, puis, d'une voix lente et grave elle répond :

— Je n'ai qu'un conseil à vous donner... il est contenu dans la Bible et c'est celui-ci : « Faites tout pour la gloire de Dieu ».<sup>1</sup>

Mme Clairvaux a la tête baissée ; elle la redresse et murmure :

— J'ai compris... Merci Marion. Nous resterons et ne le regretterons jamais.

Pendant ce temps, Nicolette s'achemine vers l'hôpital.

Dans peu d'instants elle sera auprès de son oncle... En approchant de l'imposante maison hospitalière, elle sent son cœur battre à grands coups. En compagnie

<sup>1</sup> I Cor. 10 : 31.







Non... plus rien de cela ne subsiste ! L'embonpoint a fait place à la maigreur, l'expression dure a été remplacée par un regard de souffrance et de lassitude.

Nicolette pose son « cornet » d'oranges sur le guéridon et murmure, la voix tremblante :

— Bonjour ! oncle Arthur ; comment allez-vous ?

Le malade esquisse une grimace d'amertume et dit :

— Pas bien... non, vraiment.

Et Nicole reste là, ne sachant plus que dire.

Josée aussi est intimidée à la vue de son père qui, à chaque visite, est plus maigre, plus las, plus misérable.

Avec une voix qu'il cherche à rendre douce, il dit à sa fille :

— J'aimerais être seul avec Nicole... Veux-tu sortir un moment.

— Oui, père, répond Josée étonnée.

Et lentement elle quitte la salle.

Nicolette sent des sueurs froides mouiller son front... Dans le silence, elle attend que son oncle parle.

Qu'a-t-il de si important à lui dire ?

Arthur Bonvard ne paraît pas pressé de causer.

Il hésite... il aimerait retarder le moment de s'exprimer. Son visage pâle se colore, il fait un suprême effort et enfin se décide :

— Quand partez-vous pour l'Amérique ? demande-t-il d'une voix sourde.

— Nous ne partirons jamais, répond l'enfant d'un ton décidé.

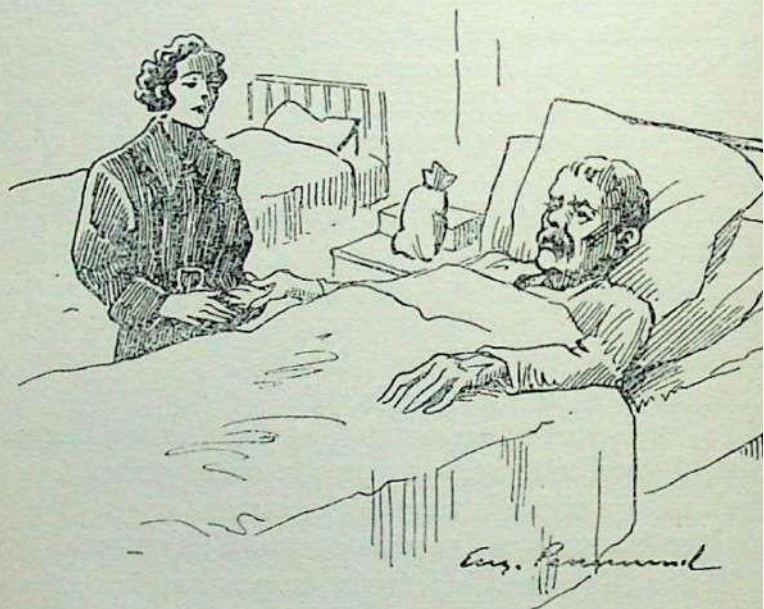
Un véritable soulagement se lit sur les traits du malade.



Il questionne :

— Pourquoi ?

— Parce que papa ne veut pas quitter « La Ferrière » tant que vous êtes encore à l'hôpital et lorsque vous serez guéri, ce sera trop tard... son oncle aura trouvé quelqu'un pour le remplacer.



*Elle se lève de son siège et s'approche de son oncle.*

Tandis qu'elle parle, Nicolette voit des larmes couler lentement sur les joues du malade et une expression de souffrance profonde se peindre sur son visage.

La jeune fille, troublée, balbutie :

— Je crains de vous fatiguer... Vous paraissiez souffrant ; que puis-je faire pour vous ?



— Merci, rien du tout... Et pourtant oui, ce qu'il me faut, tu peux me l'apporter.

— Oh ! dites vite, je cours le chercher !

— Ce qui me soulagera... c'est de savoir que tu me pardonnes... et tes parents aussi. Tu n'ignores pas ce qui s'est passé autrefois... Ta mère t'en a parlé... depuis longtemps, je pense.

— Non, oncle Arthur, je ne sais rien ! Maman ne m'a rien dit, se hâte d'affirmer Nicole avec force.

— Alors, j'ai d'autant plus besoin de votre pardon à tous. Je ne suis qu'un misérable... je n'ai vécu que d'amertume, de haine, de vengeance... Mais, la vengeance appartient à Dieu ! Il m'a terrassé... Il m'a vaincu...

— Oncle Arthur, gémit Nicolette que cette confession bouleverse, Dieu vous aime... et nous aussi nous vous aimons. Quand vous serez guéri...

Mais, le malade l'interrompt en s'écriant douloureusement :

— Non, je ne guérirai pas... Inutile de se leurrer... Josée sera bientôt orpheline. C'est pourquoi je t'ai appelée... pour te demander...

Et la voix du pauvre homme s'étrangle, étouffée par l'émotion. Ses deux mains sur le visage, il sanglote comme un enfant.

Nicole sent son cœur se gonfler ; elle aimerait tant consoler son oncle. Mais comment faire ? Elle craint d'être maladroite !

— Oncle Arthur... vous allez guérir... ne pleurez pas...



Le malade secoue la tête et faisant un suprême effort pour vaincre son trouble, il demande :

— Veux-tu me pardonner ? ce que tu sais... que tu ne sais pas.

Dans le silence de la pièce, l'agriculteur attend la réponse.

— Oui, murmure Nicolette dans un souffle, avec chaleur et conviction.

— Merci, dit simplement Arthur Bonvard avec un sérieux profond, comme s'il se trouvait devant un grand personnage et non devant une toute jeune fille au visage bouleversé.

Après une pause, il ajoute :

— Je désire que ta mère te mette au courant de ce qui est arrivé autrefois et, puisque tu me pardonnes, je sais que ton cœur est assez grand pour accueillir ma requête que je vais te faire.

Et, dans un nouvel effort, il continue péniblement :

— Puis-je te demander d'être une sœur pour Jean ? Je te la confie... tu l'aimeras...

— Cette fois, Nicolette sent sa gorge se serrer, l'émotion la gagne... Pourra-t-elle parler ? Il lui semble impossible d'articuler un son.

Alors, faute de paroles, elle se lève de son lit, s'approche de son oncle, prend sa main blanche et agitée, la serre bien fort dans la sienne, puis, se penchant vers le malade, elle met un baiser sur son front.

Mieux que par des mots, ce geste exprime tout ce que la jeune fille veut dire et Arthur Bonvard comprend ce langage muet mais parlant.

Un sourire de reconnaissance se lit sur son visage.



Cependant, il a encore quelque chose à dire et il a hâte de décharger son cœur du poids si lourd qui l'opprime :

— Veux-tu remettre cette lettre à tes parents... dit-il en tendant une enveloppe blanche à la fillette. Et, dis-leur de venir me voir... s'ils le peuvent...

Nicole glisse silencieusement la lettre dans la poche de son manteau. Son oncle dirige ses regards vers la porte et la jeune fille comprend ce qu'il désire.

Doucement elle s'en va vers la sortie et cherche des yeux Josée qui attend dans le vestibule ; celle-ci revient vers son père.

Mais le malade est fatigué ; l'effort physique et moral qu'il vient de fournir l'a épuisé. D'ailleurs, l'heure des visites est passée ; une garde-malade pénètre dans la salle et son attitude semble congédier les fillettes qui comprennent qu'il faut s'éloigner.

Le retour à « La Ferme » est silencieux ; Josée est triste et ne parle pas. Nicolette non plus ; elle est absorbée dans ses réflexions. Malgré la visite troublante qu'elle a faite, son cœur est apaisé et une douceur profonde l'inonde, elle ne sait au juste pourquoi...

Ne serait-ce pas parce que, au travers des souffrances, l'amour a triomphé ?



## CHAPITRE XVIII

### QUAND MAMAN ÉTAIT JEUNE

Nicolette est fatiguée ; cette journée d'émotion, cette visite à l'hôpital l'ont épuisée.

Dans son lit douillet, la tête posée sur l'oreiller blanc, elle songe.

Son corps lui paraît aussi endolori que si elle avait fait une grande course de montagne !

Aussi, quel délice de pouvoir se reposer de tout long dans la quiétude. Ses paupières battent... elles devraient se fermer... tout son être aimerait s'envoler vers les douceurs du sommeil. Mais la fillette lutte contre cette langueur qui cherche à l'envahir.

Sa mère va passer dans sa chambre, elle le lui a promis... elles ont tant de choses importantes à se dire.

Il ne s'agit pas que Mme Clairvaux trouve sa fille endormie... Pour sûr, elle ne la réveillerait pas.

On entend du bruit dans le corridor... Nicolette se penche vers l'oreille !

Des pas se rapprochent...

D'un mouvement rapide, la jeune fille s'assied sur son lit, allume sa lampe de chevet.

Son cœur se réchauffe ! Elle murmure :

— C'est maman !



La porte s'ouvre et la douce figure de Mme Clairvaux apparaît :

— Tu ne dors pas, chérie ?

— Je t'attends, mamy ! dit Nicolette câline.

La jeune mère vient s'asseoir au bord du lit de sa fille et la regarde en souriant. Une phrase brûlante est sur les lèvres de la fillette :

— Maman... oncle Arthur désire que tu me racontes... tu sais... ce que Marion n'a pas voulu me dire.

— Je comprends ; maintenant c'est nécessaire que tu saches, puisque tout va changer...

— Tout va changer ? répète Nicolette étonnée ; qu'est-ce qui va changer ?

— Tu le verras bientôt ! Je te l'expliquerai en conclusion de mon récit.

— Oh ! alors dis vite, mamy, je m'impatiente. Que va-t-il arriver ? Du bon, du mauvais ? Dis-moi... s'exclame la jeune fille pleine de craintes.

— Rien de mauvais, pour nous du moins. Mais reste calme, ma chérie, et écoute-moi. Ce sera long, je t'en préviens.

— Tant mieux, j'aime tellement les histoires ! Et elle est vraie celle-là, n'est-ce pas ?

— Naturellement, puisque je l'ai vécue, dit Mme Clairvaux avec un profond soupir.

Puis elle ajoute :

— Je vais donc revenir sur le passé... il le faut bien !

— C'est si intéressant les histoires de « quand tu étais jeune », s'écrie l'enfant pleine d'enthousiasme.

— Oui, mais celle-ci est triste, poursuit Mme Clairvaux, le visage assombri.



— Cela ne fait rien ; si elle finit bien, c'est l'essentiel ! ajoute Nicolette persuasive.

— Revenons de dix-huit ans en arrière, comme la jeune mère, faisant un effort sur elle-même pour parler. J'habitais ici avec mon père, ma mère, ma sœur Lorrie. Nous étions heureux ; les jours coulaient tranquillement à « La Ferme », sans souci, sans inquiétude. Seule la santé de ta tante nous apportait déjà quelques préoccupations ; elle était fragile tandis que je possédais un tempérament robuste. Marion, la fidèle Marion était déjà là et, comme aujourd'hui, son sourire lumineux éclairait toute la maison.

Cette année-là, le château du village, qui n'avait pas été habité depuis longtemps, et qui dormait silencieusement, les volets clos, se transforma tout à coup comme par l'effet d'une baguette magique. Un beau matin de printemps, toutes les persiennes s'ouvrirent, les portes et les grandes grilles du jardin aussi. Les jardiniers actifs se mirent à ratisser les allées et transformer le parc. Des femmes de chambre nettoyèrent le manoir de fond en comble, des livreurs apportèrent la marchandise... Il était évident que la vieille demeure allait être habitée.

Qui seraient les nouveaux châtelains ? La curiosité était éveillée... les villageois jasaient mais personne ne savait rien de précis. Un soir, en rentrant du village, ma sœur me dit :

— Le château est habité depuis hier par le comte et la comtesse de Bonvard et leur fils Arthur, un grand jeune homme de vingt-cinq ans. Ce sont des étrangers très riches, paraît-il.



Nicolette sursaute :

— Que dis-tu, maman ?

— Ne m'interromps pas, chérie, poursuit Mme Clairvaux, écoute la suite.

Puis, elle continue :

— Deux jours plus tard, nous recevions la visite du comte de Bonvard et de son fils Arthur. Mon père en fut honoré. Evidemment, nous étions les plus grands cultivateurs de la contrée, et il était naturel que nous entretenions quelques relations avec les gens du château. C'est du moins ce que le père d'Arthur nous dit de façon très flatteuse et très aimable. A la première visite en succédèrent d'autres; nous les rendîmes en allant nous-mêmes au château et petit à petit des liens d'amitié s'établirent entre les deux familles.

Dès le début, Arthur m'agaça par ses assiduités; il me déplaisait, mais au contraire, lui, paraissait apprécier beaucoup ma compagnie. Son père faisait à mes parents des allusions assez équivoques sur des possibilités de mariage entre lui et moi. Ma mère n'en éprouvait aucun plaisir, mais mon père souhaitait cette union brillante, semblait-il.

Pour en finir, je décidai d'aller à l'étranger jusqu'à ce qu'Arthur m'ait oubliée; mon père était furieux. Ma mère m'encourageait, soutenue par Marion qui était dans nos confidences. Ton grand-père ne pouvait comprendre mon attitude et me demanda des explications sur ma conduite. Je lui répondis qu'Arthur de Bonvard n'était pas un chrétien et que je ne pouvais épouser un homme sans foi, aussi riche qu'il fût et aussi nobles que fussent ses titres.



Je désirais fonder un foyer où nous puissions prier et lire la Bible ensemble. Dès lors, mon prétendant, au courant par mon père de mes convictions et de mes désirs, commença à fréquenter régulièrement le culte de l'église. Mais je n'étais pas dupe : les formes ne changent pas le cœur. Au sortir du service religieux, il me regardait et feignait de s'intéresser au sermon qu'il avait entendu. Pour l'éviter... je n'allai plus au temple ! La chambre devint un sanctuaire et c'est là que je me contrai mon Père Céleste aussi bien que dans la Maison de Dieu.

Mes préparatifs de départ s'achevaient ; plus de quelques jours qui passèrent très rapidement. Dimanche arriva et lundi je partirais.

Mais l'orage était dans l'air... Mon père, harcelé par le comte, devenait acerbe. Il était blessé dans sa fierté et m'accablait de reproches. J'étais une fille indépendante, allant à l'encontre des intérêts de la famille... Je faisais subir à des gens très honorables, de haute lignée, une humiliation qu'ils nous pardonneraient difficilement... etc., etc.

— Pauvre mamy, interrompt Nicolette, le cœur gonflé de tristesse, si j'avais été là, je serais venue te consoler...

Et enlaçant sa mère de ses bras, la jeune fille l'embrasse en ajoutant :

— Mais continue... c'est palpitant !

— Au repas de midi, mon père annonça que nous étions tous invités au château pour y passer l'après-midi. C'était une dernière tentative de conciliation, je n'en avais aucun doute. Cependant, sachant qu'aucune a-



tude ne changerait mes sentiments, je n'éprouvai pas d'appréhension à répondre à l'invitation. Qu'importe ! me dis-je, dans quelques heures, j'aurai franchi la frontière et échappé aux fatigantes assiduités du comte.

Nous fermâmes « La Ferme » et nous nous acheminâmes du côté du château. Marion était de la partie.

Comme je l'avais présumé, Arthur redoubla de prévenances et d'amabilités. Pour fuir un moment sa compagnie, je partis me promener dans le parc, avec Marion. Nous fûmes vite rejointes par le comte et son fils. A cette époque, la maison d'école actuelle était en construction. Elle n'est pas loin du château, tu le sais.

En nous rattrapant, Arthur me demanda :

— Où allez-vous de ce pas ?

Espérant le dépister, je lui répondis :

— Voir le bâtiment d'école qui se construit ; la maçonnerie est terminée, les plâtriers ont commencé leurs travaux. Mon amie Ginette m'en a parlé... son père est maçon...

Arthur esquissa une moue dédaigneuse qu'il ne put réprimer et me dit ironiquement :

— Vous allez salir votre robe si vous vous engagez sur ce chantier et ce serait vraiment dommage !

— Tant pis pour ma robe, dis-je en riant et fort heureuse de constater le peu d'enthousiasme du jeune homme.

Voyant mon air décidé, son père ajouta :

— Il n'est pas prudent que vous alliez seules ; nous vous accompagnons.

Je protestai :



— Je vous en prie, vos habits ! Ils seront maudits de saleté... de poussière.

Mais rien n'y fit ; ils emboîtèrent le pas derrière nous. J'étais jeune, vive, gaie ; j'aimais beaucoup courir, sauter, escalader. Elevée à la campagne, j'étais agile et n'avais pas peur du danger.

Le chantier atteint, je m'élançai parmi les planches des montagnes de terre encombrant la construction. Arthur me regardait d'un œil sombre ; son père caressait avec lui à voix basse tout en me dévisageant. Je me sentais légère et libre ; n'allais-je pas bientôt par là échapper au filet qui cherchait à m'emprisonner ?

Je grimpai rapidement les trois étages du bâtiment. Arthur me suivit, plus gauche, plus maladroit que moi. Marion et le comte restèrent en bas.

J'avais envie de faire des prouesses et, sans même réfléchir à mon mouvement, d'une baie du corridor je m'engageai sur un échafaudage. La vue était si belle de là !

— Que faites-vous donc ? me dit Arthur en me rejoignant.

— J'admire le paysage...

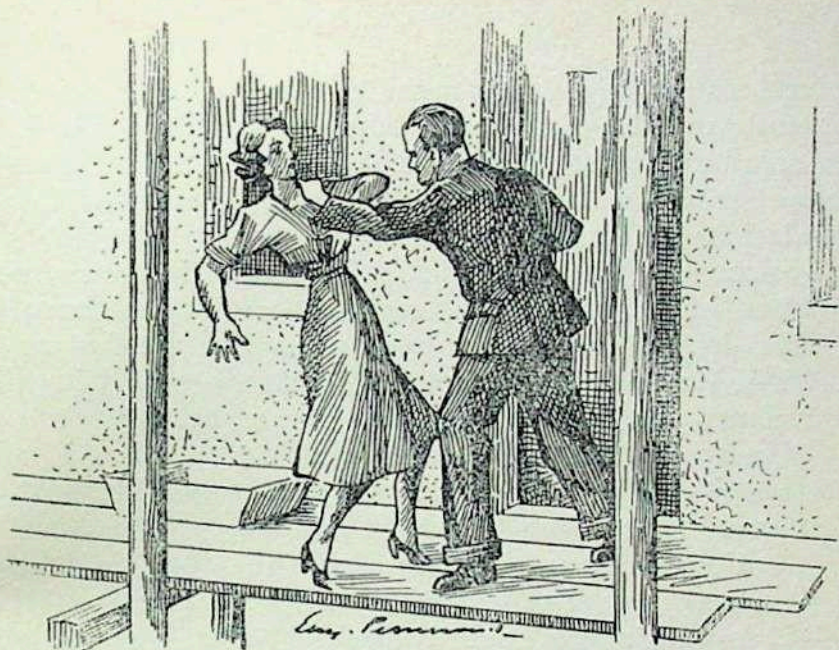
Le château s'étalait juste à nos pieds...

— Et vous allez quitter tout cela ? me dit-il à voix sombre. Quelle bêtise ! Il est encore temps ! Ne partez pas... ne partez pas ! Je ferai de vous la future heureuse châtelaine de la contrée.

— Merci, lui répondis-je. Ma décision est prise, ne le savez-vous pas ?

Ses yeux lançaient des éclairs ; sa bouche se fit dure.





*Et, d'un geste brusque, il me poussa en avant.*

— Votre entêtement n'est autre que de la perversion...

Et, voyant que je relevais la tête fièrement, dans un élan de colère, il me dit avec méchanceté :

— Vous ne partirez pas ! J'aurai le dernier mot !!!

Et, d'un geste brusque, il me poussa en avant.

Je jetai un cri qui fit lever les yeux à Marion et je perdis l'équilibre ; le vide était devant moi, prêt à m'accueillir. Par un réflexe instinctif, je parvins, dans ma chute, à attraper une grosse poutre qui soutenait l'échafaudage ; je m'y cramponnai désespérément. Mais



la secousse que je lui imposai, et aussi mon poids fit soulever... La planche sur laquelle Arthur se tenait bascula et un gouffre profond s'ouvrit devant lui, dans lequel il tomba lourdement, jusque tout au fond des fondations du bâtiment.

Suspendue à ma barre de fer, je vis cette forme ne pas tomber irrémédiablement, comme dans un tombeau. J'étais désespérée... Bonne gymnaste, il ne me fut pas difficile de me rapprocher de l'échafaudage de l'étage inférieur et de là descendre sur terre ferme.

Un accueil terrible m'attendait !

Le père d'Arthur, en proie au plus grand désespoir, le visage défait, hurlait à mes oreilles :

— Vous l'avez tué... misérable ! Vous l'avez tué ! Dans la prison... les gendarmes... une enquête... au plus vite !

Il ne savait plus ce qu'il disait. Marion n'avait pas perdu la tête ; en hâte, elle était partie pour le commandant. Rapidement le secours s'organisait.

Quant à moi, je n'étais d'aucune aide ; mes jambes vacillaient... mon cœur battait à grands coups. Je me sentais si mal ! Lorsque je vis ma mère accourir, je demandai de me reconduire tout simplement à la maison. C'est ce que nous fîmes et je gagnai immédiatement mon lit.

Naturellement, il était impossible de partir le lendemain. Pendant quelques jours, je fus en proie à la fièvre, au délire, aux cauchemars. Inutile d'aller sur les détails, mais tu peux comprendre l'état dans lequel je fus.

— Et Arthur... questionne Nicole étonnée et bouleversée ; il n'était pas mort ?



— Non, heureusement. Pourtant il avait plusieurs membres brisés. Pendant de longues semaines il fut entre la vie et la mort, mais sa constitution robuste l'emporta et finalement il se guérit complètement; cependant, il restait handicapé du bras gauche.

Personne n'avait été témoin de ce qui s'était passé, sauf Marion qui avait entendu mon cri. Je racontai mot pour mot tout le drame à ma mère. Mais nous prîmes la résolution, Marion, maman et moi de ne pas en ébruiter les faits. Si le récit exact des circonstances de l'accident parvenait à certaines oreilles, Arthur de Bonvard n'aurait-il pas été accusé de tentative de meurtre ? Et nous ne voulions à aucun prix en arriver là.

Cependant, le comte de Bonvard, à mots couverts, faisait des allusions très peu obligeantes sur moi; on commençait à me regarder avec méfiance, suspicion. Mon père était dur; c'était ma faute et rien que ma faute... Pourquoi étais-je montée sur cet échafaudage ? Mon mutisme augmentait son courroux.

Un jour, il m'appela dans son bureau; il était sombre. Il m'informa que le comte réclamait une forte somme pour indemniser sa famille des lourdes charges provoquées par les événements dont j'étais responsable. Aussi, m'informa-t-il qu'il emploierait ma dot pour payer les dettes morales et matérielles contractées par ma conduite. Il me signifia que si je voulais rester à « La Ferme », je devais dorénavant y payer une pension.

C'était me mettre à la porte... mais d'une façon moins brutale que de l'exprimer.

Ma mère était affligée; moi... pas du tout. Je désirais vivement changer d'endroit.



— Mais, maman, s'écrie Nicolette très excitée, maman... pourquoi n'as-tu pas dit à ton père que c'était la faute de... la faute d'Arthur... et non la tienne ? t'aurait-il pas crue ?

— Il m'aurait crue, certainement. Mais là n'était pas la question. J'espérais ne partir de la maison que pour peu de temps. J'étais certaine que les circonstances elles-mêmes me justifieraient, m'évitant d'accuser le fils du comte.

— Comment donc ? interrompît Nicolette étonnée et intriguée.

— Ecoute la suite et tu comprendras.

Et Mme Clairvaux poursuit :

— Si j'avais dit la vérité à mon père, il aurait immédiatement réagi ; il n'y avait pas à en douter. Car, malade, son attitude, ton grand-père m'aimait beaucoup. Il avait désiré ce mariage, c'est parce qu'il espérait mon bonheur. Il était simplement aveuglé par le faste des gens du château. S'il avait connu les faits exacts, il aurait bondi d'indignation : il aurait tout de suite porté plainte, nous aurions passé dans la chronique judiciaire, toute la contrée aurait été informée de cette histoire qui aurait fait grand bruit. Pour éviter cela, il valait mieux attendre et supporter bravement, pour quelques temps, l'injustice.

Arthur était en clinique, entre la vie et la mort. S'il mourait, le jugement de Dieu serait le plus favorable. Lorsque mon père serait informé de la vérité, fautive ou non, sa colère s'apaiserait. Et si Arthur guérissait, j'étais convaincue qu'il me justifierait auprès de chacun. Donc, il n'y avait qu'à attendre ; la tempête prendrait fin.



Je ne partis pas pour l'étranger, ne voulant pas m'éloigner afin de suivre les événements de près. J'allai en ville, chercher un emploi pour gagner ma vie... il le fallait. J'entrai dans une banque comme secrétaire. Là, j'y rencontrai un ancien camarade d'études, Martin Clairvaux.

— Papa !!! s'écrie Nicolette avec fougue.

— Oui, ton père. Il devint immédiatement un ami pour moi, puis un confident. Je le mis au courant, sous le sceau du secret, de ma triste situation.

Mme Clairvaux s'arrête un instant en regardant sa fille :

— N'es-tu pas trop fatiguée, mon enfant ? Je poursuivrai un autre jour... Il est tard.

— Oh ! non, maman... supplie Nicolette ; je n'arriverai pas à m'endormir si tu ne racontes pas la fin. Je voudrais savoir ce qui va changer...

— Eh ! bien, soit ; je tâcherai d'écourter le plus possible mon récit. J'appris qu'Arthur allait mieux, le danger était passé. Puis vint la convalescence. C'est alors que je lui écrivis une lettre le suppliant de bien vouloir me justifier auprès de mon père, afin que je puisse rentrer à la maison. J'étais sûre qu'une confession droite et loyale apaiserait ton grand-père et qu'il pardonnerait. Le fils du comte répondit sans délai, mais sais-tu ce qu'il me proposait ?

— Non, dis vite, mamy !

— Il acceptait de dire la vérité à l'unique condition que je l'épouse !!! Et, si je persistais dans mon entêtement, pour employer ses termes, il n'en ferait rien. Puis c'étaient des menaces : si j'ébruais les faits, il



intenterait immédiatement un procès pour diffamation, et, comme l'accident s'était passé sans témoin, sauf le brave Marion qui n'avait pas vu grand'chose, il était sûr d'avoir gain de cause. J'étais atterrée ! C'est alors que ton père m'offrit son nom, sa protection et son amour en me demandant de fonder avec lui, sous le regard de Dieu, un foyer chrétien. J'acceptai immédiatement. Nous hâtâmes les événements. Je voulus être mariée lorsque Arthur sortirait de clinique. La cérémonie se passa très simplement, dans l'intimité. Ce fut un beau jour et depuis lors pas un instant je n'ai regretté ma décision. Nous n'avons pas vécu de riches mais nous avons été heureux, n'est-ce pas ma chère ?

— Oh ! oui, maman, dit Nicolette avec conviction. Mais je n'arrive pas à comprendre comment le fils du comte est devenu Arthur Bonvard tout court, dit-on, l'oncle Arthur...

— Oui, oncle Arthur, c'est bien cela. Aussitôt qu'il apprit mon mariage, le comte, qui savait que j'étais disgraciée et déshéritée, fit comprendre à mon père qu'il était fond, pour lui, peu important que ce soit moi ou Lorraine qui devienne comtesse de Bonvard, car, ce qui l'intéressait, sans aucun doute, c'était notre situation matérielle. Ta tante n'avait pas une bonne santé, elle était faible, peu préparée pour la lutte ; elle craignait de subir le même sort que moi. Sans beaucoup de joie, elle se soumit et accepta les propositions qu'on lui fit. A ce moment, des rumeurs étranges coururent dans le village. Les gens du château perdaient leur prestige ; on parlait d'escroquerie, de faux. Le comte de Bonvard spéculait et c...



n'était pas sans donner beaucoup de soucis à ton grand-père qui lui avait prêté de fortes sommes.

Un jour, le comte et sa femme partirent en voyage d'affaires pour l'étranger, laissant au château leur fils et les domestiques. Leur séjour se prolongea d'une façon inquiétante; ils ne donnaient point de nouvelles. Un beau matin, des huissiers vinrent fermer les portes de la vieille demeure; Arthur était sur la rue, ne possédant plus rien ! Il vint se réfugier à « La Ferme ». Mon père l'accueillit, plein de compassion pour son malheur. N'avait-il pas contracté une dette morale envers lui puisque sa fille avait, d'une façon inconséquente, provoqué un accident qui avait failli lui coûter la vie ? C'est ainsi que le jeune homme retrouva un foyer.

Et l'on apprit entre autres que le comte et la comtesse de Bonvard ne reviendraient plus, qu'ils étaient allés au Japon pour échapper à leurs créanciers; que leurs papiers d'identité avaient été falsifiés, qu'il n'y avait jamais eu de comte ni de comtesse, mais qu'ils étaient tout simplement M. et Mme Bonvard !

— Ça c'est bon ! s'exclame Nicolette. Et Arthur, quelle mine faisait-il ?

— Il était l'image de la désolation. Jouait-il la comédie ? Je le crains ! En tout cas, son simulacre était très bien réussi et tout le monde s'y laissa prendre. Il avait toujours cru à la noblesse de son père, il ignorait tout de sa situation matérielle, etc., etc... Ma sœur en eut pitié. Mon père, malgré les lourdes pertes d'argent qu'il subissait, lui promit de lui donner sa fille en même temps qu'une nouvelle situation. « La Ferme » et tout le domaine ne revenaient-ils pas maintenant



presque uniquement à Lorrie ? On préparait le mariage avec l'ampleur qu'une telle cérémonie pouvait avoir dans le cadre de notre propriété.

Toute la contrée en parlait, mais... savait-on à juste ce que les villageois en pensaient ? Certes non, leurs propos ne parvenaient pas jusqu'à nous.

Depuis la fuite et la ruine du prétendu comte, mon père avait changé d'attitude à mon égard. Il me réclamait plus souvent à « La Ferme » et même appréciait fort la compagnie de mon mari.

Arthur avait toujours un visage de glace pour nous, j'étais remplie d'appréhension à chaque rencontre et ton père me conseillait la prudence à son égard. Cependant, nous avions décidé qu'une fois la noce passée nous écarterions le nuage qui pesait encore entre ton grand-père et moi depuis l'accident d'Arthur. Je lui dirais tout ; il n'y aurait plus à craindre qu'il n'intervienne en justice. Jamais mon père ne porterait plainte contre son gendre.

Le grand jour du mariage arriva, radieux, ensoleillé. Il y eut beaucoup de monde, beaucoup de fleurs, beaucoup de cadeaux, un grand festin.

Mais, le lendemain, ton grand-père se mettait au lit secoué de frissons. Etaient-ce les émotions du jour précédant ?... un repas trop copieux ?... Peut-être trop de soleil... suivi de courants d'air ?...

Une pneumonie se déclara rapidement. Entouré de beaucoup de soins, d'une constitution très robuste, mon père était certain de se guérir. A vrai dire, nous n'étions pas en souci et suivions l'évolution de la maladie avec tous les espoirs d'une issue heureuse.



Hélas ! nous nous trompions grandement. En effet, il était très robuste, peut-être trop... Ce fut fatal pour lui ! Il n'avait jamais été malade... et son corps n'étant pas habitué à la lutte, il ne se releva pas... Il nous quitta sans avoir mis ordre à ses affaires, sans avoir modifié son testament, sans avoir appris la vérité !

Désormais, Arthur Bonvard était le maître à « La Ferme » et il nous le fit tout de suite comprendre. Dès lors, il prit l'attitude dure et fière que tu connais. Il ne put jamais me pardonner de l'avoir éconduit.

C'est à ce moment-là que nous construisîmes « Le Nénuphar » et que ta grand-mère vint vivre avec nous jusqu'à sa mort.

Nos visites à « La Ferme » s'espacèrent et c'est uniquement pour ne pas perdre tout contact avec tante Lorrie que nous y sommes venus encore quelquefois, admirant la brave Marion qui, fidèlement, restait à son poste pour ne pas abandonner ma sœur dont la santé, loin de se fortifier, s'affaiblissait.

Très prudent, Arthur régularisa immédiatement la situation, de façon qu'en cas de décès de ma sœur, toute la propriété lui appartînt. Il devint le grand maître des lieux et nous n'eûmes plus rien à dire.

— Maman... murmure Nicolette, la voix troublée par l'émotion, heureusement que j'ignorais tout cela lorsque j'ai répondu oui à oncle Arthur...

— Que veux-tu dire, mon enfant ?

— Lorsque oncle Arthur m'a demandé si je lui pardonnais tout... ce que je savais et ce que je ne savais pas... je lui ai immédiatement répondu oui !

— Et le regrettes-tu ?



— Non, oh ! non, mais j'aurais peut-être eu plus de peine à pardonner si j'avais tout su...

Puis, elle poursuit :

— Mais maman... qu'est-ce donc qui va changer ? Je ne comprends pas encore !

— C'est toi qui nous a apporté la nouvelle, répond Mme Clairvaux dans un sourire. La lettre que ton oncle t'a prîée de nous remettre nous apprend que désormais nous sommes chez nous à « La Ferme », comme autrefois...

Nicole a un sursaut :

— Chez nous ? Comment ?

— Arthur Bonvard a fait venir un notaire auprès de lui; il nous a restitué « La Ferme » et tout le domaine. Mais plus : il nous demande pardon en nous suppliant de prendre soin de sa femme et de sa fille, ce qu'il nous sera aisé de faire.

— Maman... heureusement que nous ne sommes pas partis pour l'Amérique ! s'écrie Nicolette avec vivacité.

— Oui... heureusement, répond simplement Mme Clairvaux tandis qu'une joie profonde s'empare de son cœur. Ton père a ici une situation toute trouvée.

Puis elle ajoute :

— Maintenant, je t'ai tout dit ! Nous n'avons jamais tant babillé; il est tard. Comme tu parais fatiguée...

— Et toi aussi, mamy, dit Nicolette soucieuse en voyant le visage défait de sa mère.

— Ce n'est rien, chérie; une bonne nuit de repos et tout ira bien ! Ces nouvelles perspectives m'ont émue en même temps qu'elles ont ravivé de vieilles blessures.



— Je comprends... dit Nicole sérieuse et enveloppant sa mère d'un regard chargé d'affection. Pauvre petite maman... tu as beaucoup souffert !

— C'est passé, mon enfant. Et maintenant dormons vite.

Après de bons baisers sur les joues de sa fille, Mme Clairvaux quitte la pièce en faisant bien doucement, car tout dort déjà dans la paisible demeure.

Quelle douceur l'enveloppe à la pensée d'être de nouveau chez elle dans les murs qui ont abrité son enfance et sa belle vie de jeunesse.



## CHAPITRE XIX

### C'EST PLUS JOLI ICI

— Nicolette !... viens-tu ?

Yvon, impatient, tire sa sœur par le bras ; celle-ci n'a pas bougé et le petit garçon réitère sa question d'une voix plus forte :

— Nicolette !... Nicolette !... viens ! C'est l'heure ! gémit-il.

La fillette daigne enfin lever la tête ; elle dévore un livre... une aventure tellement passionnante. Quelques pages encore et l'histoire est finie.

Aussi, répond-elle d'un ton bourru à son frère :

— Laisse-moi donc ; nous avons bien le temps ! C'est dans une heure seulement qu'arrive le train.

— Mais il faut aller à la gare...

— Papa nous conduira en auto, répond la jeune fille sur le même ton.

— Non ! je veux aller à pied... L'auto ça fait mal au cœur !

— Eh ! bien, nous irons à pied, répond Nicole conciliante ; mais, je t'en prie, laisse-moi tranquille encore un moment. En dix minutes, nous serons à la gare.

Yves trépigne d'impatience.

Pour distraire son fils, Mme Clairvaux intervient :



— Va regarder sur la route si le facteur vient ; c'est l'heure de sa tournée. Peut-être aura-t-il une lettre de tante Lorrie.

Le bambin s'éloigne, fier de sa mission, et Nicolette pousse un soupir de soulagement.

Deux mois ont passé depuis qu'elle est allée à l'hôpital faire visite à son oncle. Depuis lors, l'état du malade a rapidement empiré et une semaine à peine après l'avoir revu, la jeune fille a appris que Josée serait désormais orpheline ; son oncle était mort.

Et maintenant, on est en mai, le beau mois des senteurs et du renouveau. La campagne entourant « La Ferme » a revêtu son habit de fête.

Pour les habitants de la vieille demeure, c'est aussi un peu fête aujourd'hui : on attend une visite... et voilà pourquoi Yves est si impatient ! C'est une visite que l'on se réjouit beaucoup de recevoir...

Depuis cinq longs mois, on n'a pas revu M. Lheureux. Les intempéries de l'hiver l'ont empêché de voyager ; cependant, maintenant que les beaux jours ont succédé à la mauvaise saison, plus rien ne pouvait retenir le vieillard de répondre à l'invitation réitérée des hôtes de « La Ferme ». C'est pourquoi, dans l'après-midi, Yvon ira à la gare attendre son grand ami !

Mais, pour l'instant, il revient à la salle à manger, auprès de sa mère, tout heureux d'apporter le courrier que le facteur vient de lui remettre.

En même temps qu'il pénètre dans la pièce, M. Clairvaux entre par une autre porte.

— Papa... s'écrie le petit garçon d'un air d'importance, c'est moi qui ai été chercher les lettres !



— Ah ! Tu deviens grand, Yves. J'en suis fier !  
répond le père. Et que m'apportes-tu ? Montre...

L'enfant tend à son père les quelques plis qu'il a dans la main.

— Une lettre d'Amérique... dit M. Clairvaux. Je ne connais pas cette écriture...

Rapidement, il ouvre la missive et lit silencieusement. Son visage se colore, puis devient pâle.

Chacun a les yeux fixés sur le chef de famille.

Quelles sont ces nouvelles ?

M. Clairvaux hoche la tête :

— Pour des événements... ce sont des événements...

Et il n'achève pas.

— Qui donc t'écrit ? questionne sa femme.

Sans répondre, Martin Clairvaux poursuit sur un ton qu'il cherche à rendre plaisant :

— C'est un peu comme dans la chanson : « Mais à part cela, Madame la Marquise, tout va très bien... tout va très bien ! »

Cependant, sa physionomie bouleversée dément le ton des paroles qu'il prononce et Mme Clairvaux, impatiente, s'écrie :

— Voyons, Martin... explique-nous ce qui se passe !

— Mais... il faut bien me laisser le temps de te préparer à entendre ces nouvelles... elles sont terriblement mauvaises.

— Comment ?

— Mon oncle est mort.

— Ah ! dit Mme Clairvaux presque soulagée ; il était âgé, ce n'est pas surprenant ; son contremaître est maintenant initié et pourra facilement le remplacer.



— Le contremaître aussi est mort ! dit M. Clairvaux d'une voix blanche.

Et il achève :

— L'usine est détruite... par une explosion suivie d'un incendie. Le contremaître a péri dans les flammes et mon oncle, à la suite de ces circonstances, a succombé, d'une crise cardiaque. C'est Jane, la servante, qui m'en informe !

Un silence profond accueille ces paroles.

Mme Clairvaux est trop émue pour s'exprimer. Nicolette, arrachée à sa lecture, regarde son père... stupéfaite.

Yvon n'a pas bien compris ; il sait seulement que des choses graves, très graves se sont passées tout là-bas, en Amérique, mais c'est si loin... elles ne l'atteindront pas, puisque l'on reste à « La Ferme ».

— Papa, murmure Nicolette, si...

Et elle n'achève pas.

— Je comprends ce que tu veux dire, ajoute son père ; si nous étions partis...

Et son regard rencontre celui de sa femme qui remarque :

— Dieu nous a rendu au delà du sacrifice que nous avons consenti.

— Oui, assurément, conclut gravement M. Clairvaux.

Mais l'heure d'aller à la gare est arrivée ; c'est une agréable diversion pour les enfants. Leurs visages sérieux se détendent rapidement. La perspective de revoir M. Lheureux leur fait oublier les récentes nouvelles qui, tout à l'heure, les glaçaient d'effroi à la pensée de ce qui serait peut-être arrivé si toute la famille était



partie pour l'Amérique, attirée par la brillante situation qui leur était offerte plutôt que de rester à « La Ferme », par dévouement pour un parent qui ne leur témoignait que mépris.

Nicole et Yves s'élancent dans le hall et appellent Josée qui les rejoint. Tous trois se hâtent du côté de la gare.

Yvon court presque !

— Si tu y vas de ce pas, nous serons un quart d'heure trop tôt ! s'écrie sa sœur.

Mais le garçonnet n'écoute pas ; ses petites jambes trottent... Josée le rejoint tandis que Nicolette s'entend interpeller :

— Salut, Nicolette !

Elle se retourne :

— Ah ! c'est toi Louquet ! Bonjour. Il y a longtemps qu'on ne s'est pas vu !

Le jeune homme la rejoint :

— Dis donc, s'exclame-t-il, les choses ont rudement changé depuis que ton père a pris la succession. Pour un patron... c'est ce qu'on appelle un chic type ! Il a bien fait d'aller mordre la poussière, l'Arthur Bonvard !

— Voyons, Louquet, ne parle pas ainsi, s'indigne la jeune fille. Si Josée t'entendait !

— Peuh ! C'est la vérité ! Personne ne l'a regretté. D'ailleurs, il est bienheureux : il est allé sûrement tout droit au paradis ! Quand saint Pierre l'a vu, il a agité son trousseau de clés, lui a ouvert la porte en disant : « On le connaît bien celui-là ; il était tous les dimanches à l'église ! »



Et, narquois, Pierre Vallemin regarde Nicolette en achevant :

— C'est ça la religion ! ! !...

— Non, ce n'est pas cela, Louquet, répond la fillette tristement et avec sérieux.

— Comment donc ?

— Si mon oncle est maintenant au Ciel, ce n'est pas parce qu'il est allé tous les dimanches à l'église, tu peux en être sûr.

— Alors explique-toi ; tu me parais savante dans ce domaine, reprend le jeune homme, moqueur. Serait-ce peut-être parce qu'il s'est engraisé au détriment de sa valetaille ?

— Ecoute-moi bien, dit Nicolette, sans répondre aux sarcasmes du grand garçon.

— Oh ! je t'écoute ; parle... fais ton sermon !

— Je ne veux pas te faire un sermon ! Je n'en serais pas capable ! C'est la Bible qui dit : « Le salaire du péché, c'est la mort, mais le don gratuit de Dieu, c'est la Vie Eternelle, en Jésus-Christ. »<sup>1</sup> Si mon oncle est allé au Ciel, c'est parce qu'il s'est repenti et a accepté Jésus pour le sauver ; mon père lui a parlé avant qu'il meure... Et d'ailleurs, je me suis aperçue que je n'étais pas tellement meilleure que lui ; j'ai péché comme tout le monde, et toi aussi !

— Oh ! ça, naturellement. On n'est pas des saints !

— Alors, puisque tu es un pécheur, tu es condamné à mort ! Le salaire du péché, c'est la mort.

— Comme tu y vas ! Halte-là, un peu de douceur !

<sup>1</sup> Rom. 6 : 23.



— C'est la vérité. Cependant, écoute la suite : Le don gratuit de Dieu, c'est la Vie Eternelle. N'est-ce pas un beau cadeau ?

— Pour sûr... Mais il faudrait encore savoir comment faire pour arriver à l'avoir...

— C'est bien simple. Quand ma mère me fait un cadeau, le seul moyen pour moi de le posséder, c'est de l'accepter. Ce n'est pas plus compliqué ! Voilà ce qu'a fait mon oncle Arthur. Il n'y avait rien de bon dans son cœur pour payer sa dette de péchés, alors, il a accepté le cadeau de la Vie Eternelle et il a laissé le Seigneur Jésus payer à sa place.

— C'est assez pratique une religion comme celle-là ! On fait tout le mal qu'on veut, puis, pour finir... une petite prière... quelques larmes, et ça suffit !

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, proteste Nicole avec force. Le cas de mon oncle, c'est celui du brigand sur la croix... Mais il y a tous les autres... comme les apôtres ; tu avoueras que c'est différent !

Louquet regarde Nicolette ; il est songeur et une vague de tristesse passe dans ses yeux. Son air moqueur a disparu :

— Je voudrais bien croire comme toi... On en reparlera, veux-tu ?

— Oui, à une autre fois... Il faut que je me hâte d'aller rejoindre Josée ; je vais à la gare... attendre une visite. Au revoir Louquet...

— Salut ! répond gauchement le grand garçon en s'éloignant.

Nicolette est joyeuse. Elle songe :



— Cette fois, j'ai mieux su m'expliquer. Heureusement !

Yvon s'impatiente; il se retourne à tout moment. Sa sœur ne vient-elle pas bientôt ? Légère comme un oiseau, elle le rejoint en courant.

— Le train va arriver, s'écrie le petit garçon tout excité.

En effet, un point noir s'avance là-bas, tout là-bas.

— Viens vers moi... donne-moi la main, Yves, dit Nicolette prudente, tandis que le long ruban sombre entre en gare.

Quelques minutes plus tard, le garçonnet s'élance dans les bras de son vieil ami qui le serre bien fort.



*Le garçonnet s'élance dans les bras de son vieil ami...*



Cette fois, M. Lheureux est tout à fait heureux !

En suivant la route, on rentre à la maison. Yves babille sans trêve avec le vieillard. Il lui raconte tout ce qu'il fait à « La Ferme », lui parle de toutes les belles choses qu'il a découvertes, de tous les animaux qui animent le domaine.

Les hôtes de « La Ferme » accueillent avec joie le visiteur. Yves voudrait l'emmener immédiatement dans les étables pour dire bonjour aux vaches et en particulier à Noiraude, sa favorite !

Mais sa mère intervient :

— M. Lheureux est fatigué du voyage ; il faut qu'il se restaure. Allons à la salle à manger ; Marion nous a préparé un bon goûter.

L'on s'installe autour de la grande table et chacun fait honneur aux succulences que la vieille bonne a confectionnées.

En passant près de la chaise de Josée, Mme Clairvaux lui dit tout bas :

— Il y avait une lettre de ta mère au courrier ; et sais-tu la bonne nouvelle ?

Jo regarde sa tante avec des yeux interrogateurs.

Mme Clairvaux poursuit :

— Les docteurs ont permis qu'elle redescende en plaine ; sa santé s'est fortifiée ces derniers mois. Dans peu de jours, elle sera parmi nous.

L'enfant a tout à coup l'impression qu'un grand rayon de soleil a pénétré dans la chambre ; tout lui paraît lumineux... heureux !

Que les friandises sont bonnes ! Comme les visages reflètent la joie !



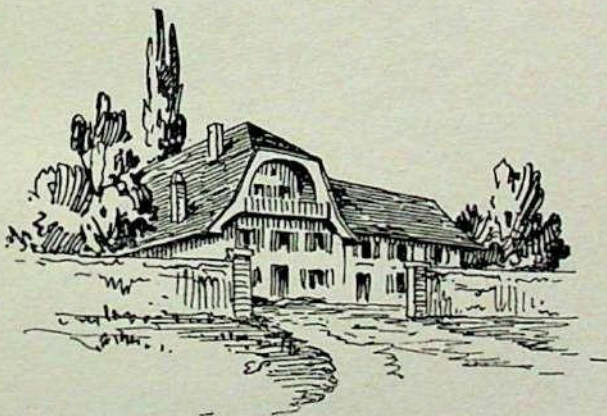
Une atmosphère de grand bonheur plane dans l'air ; n'est-ce pas une belle journée ?

M. Lheureux, s'adressant au père de Nicolette, ne peut s'empêcher d'exprimer ce qu'il ressent :

— Quelle belle campagne ! Que vous êtes bien installés... C'est une contrée splendide ! Et le grand départ... toujours retardé ?

Yves, très absorbé devant une assiette bien garnie, relève la tête et s'écrie avec conviction et force :

— On part pas pour l'Amérique... C'est bien plus joli ici !!!





## TABLE DES MATIERES

| <i>Chapitre</i>                             | <i>Page</i> |
|---------------------------------------------|-------------|
| I Catastrophe aérienne . . . . .            | 9           |
| II Tristes perspectives . . . . .           | 20          |
| III A « La Ferme » . . . . .                | 26          |
| IV Sous le lit . . . . .                    | 39          |
| V La lettre déchirée . . . . .              | 50          |
| VI 21, rue des Pommiers . . . . .           | 57          |
| VII Une très grande surprise . . . . .      | 68          |
| VIII Louquet . . . . .                      | 82          |
| IX Chez Mademoiselle Patraci . . . . .      | 91          |
| X Joyeux départ . . . . .                   | 101         |
| XI La joie de Noël . . . . .                | 113         |
| XII Un portefeuille dans la neige . . . . . | 121         |
| XIII Un bouquet d'œillets . . . . .         | 130         |
| XIV Un accident d'auto . . . . .            | 142         |
| XV Tanganyika . . . . .                     | 154         |
| XVI Des nouvelles d'Amérique . . . . .      | 164         |
| XVII Une visite à l'hôpital . . . . .       | 170         |
| XVIII Quand maman était jeune . . . . .     | 178         |
| XIX C'est plus joli ici ! . . . . .         | 196         |



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE DIX OCTOBRE  
MIL NEUF CENT CINQUANTE-CINQ  
SUR LES  
PRESSES DE L'IMPRIMERIE  
GANGUIN ET LAUBSCHER S. A.  
MAÎTRES IMPRIMEURS  
A MONTREUX  
SUISSE



